

SPIROU

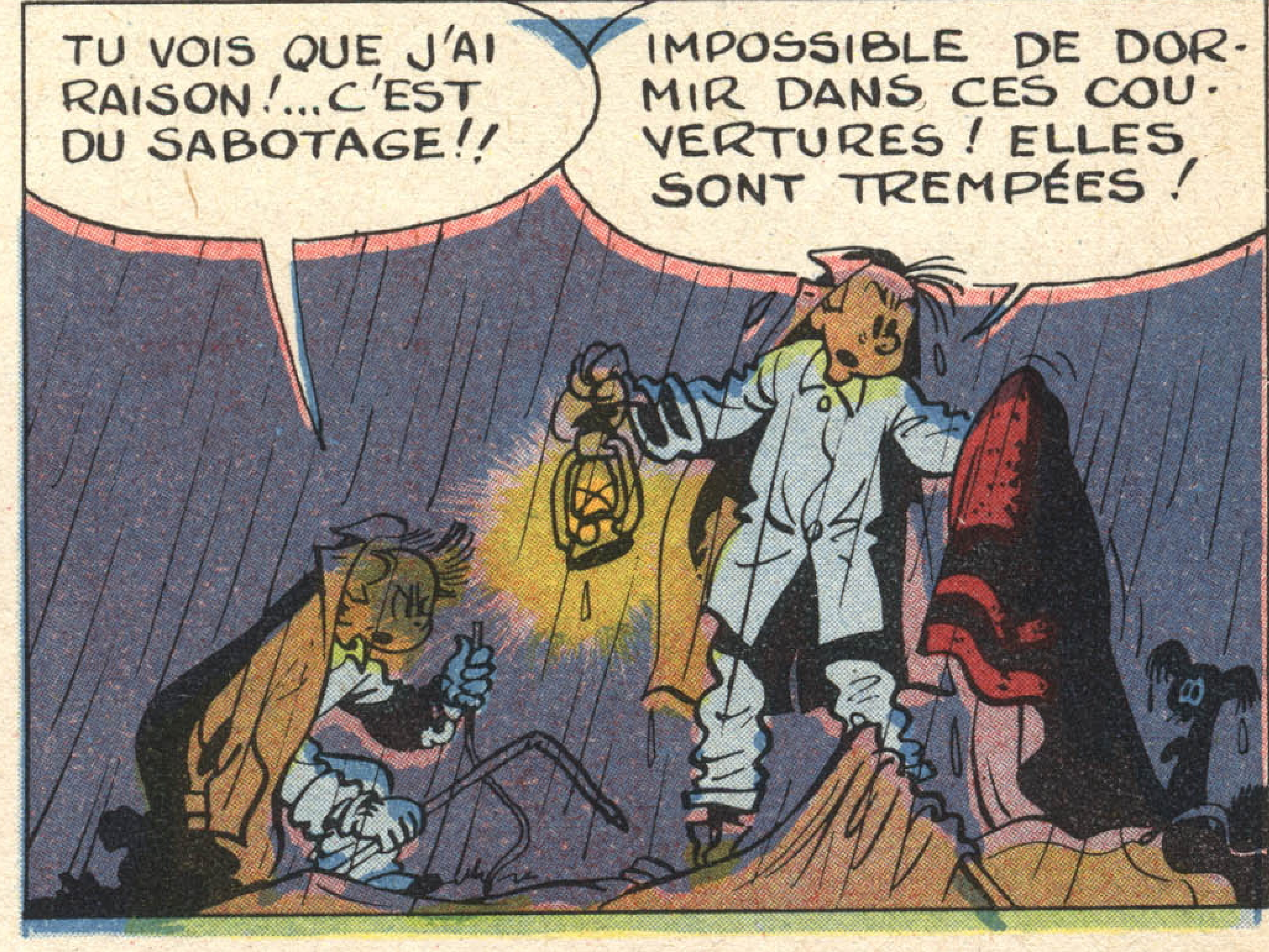
PUBLICATION HEBDOMADAIRE

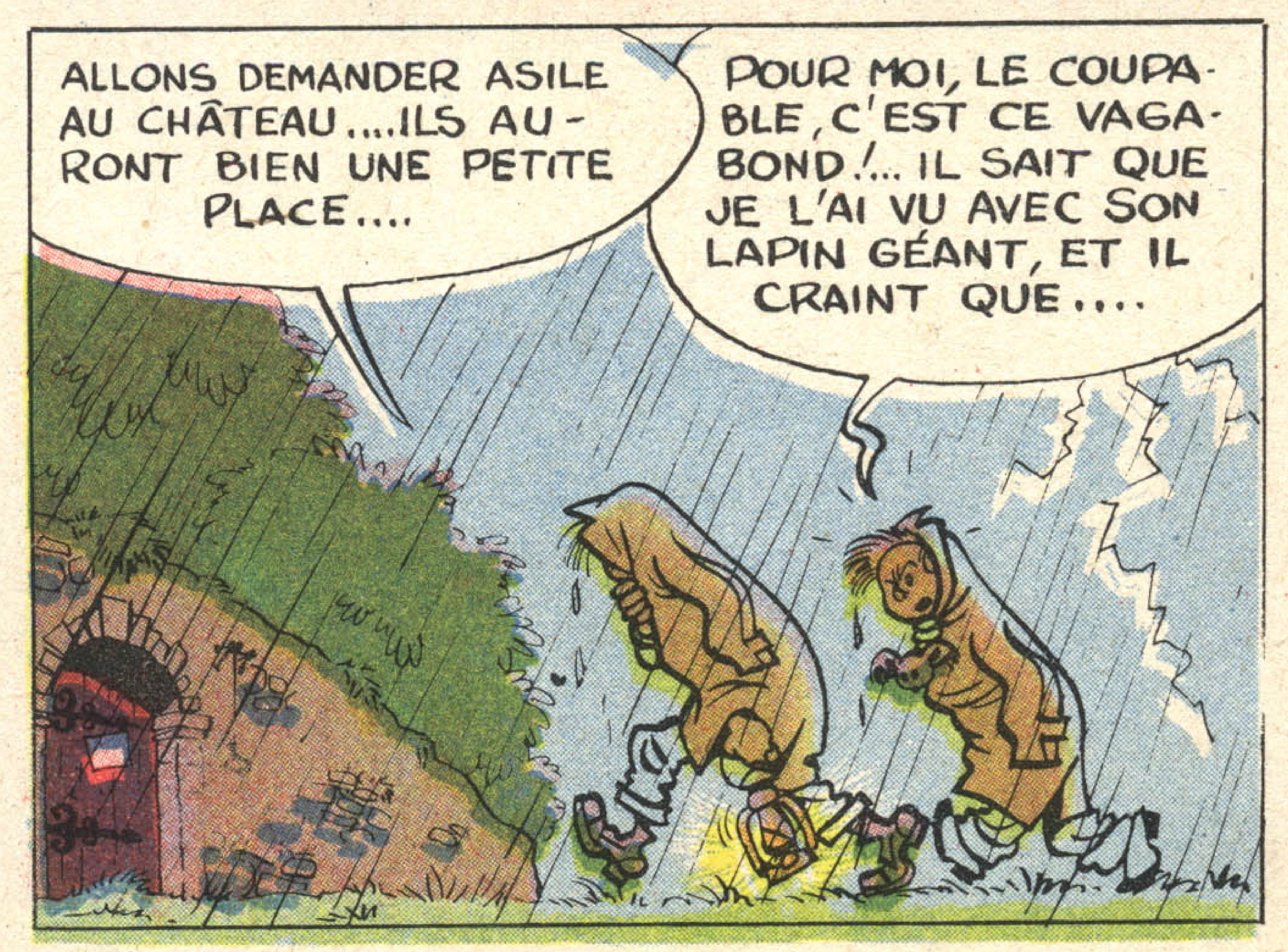
13e ANNEE. — N° 656. — 9 NOVEMBRE 1950. — 24 PAGES.

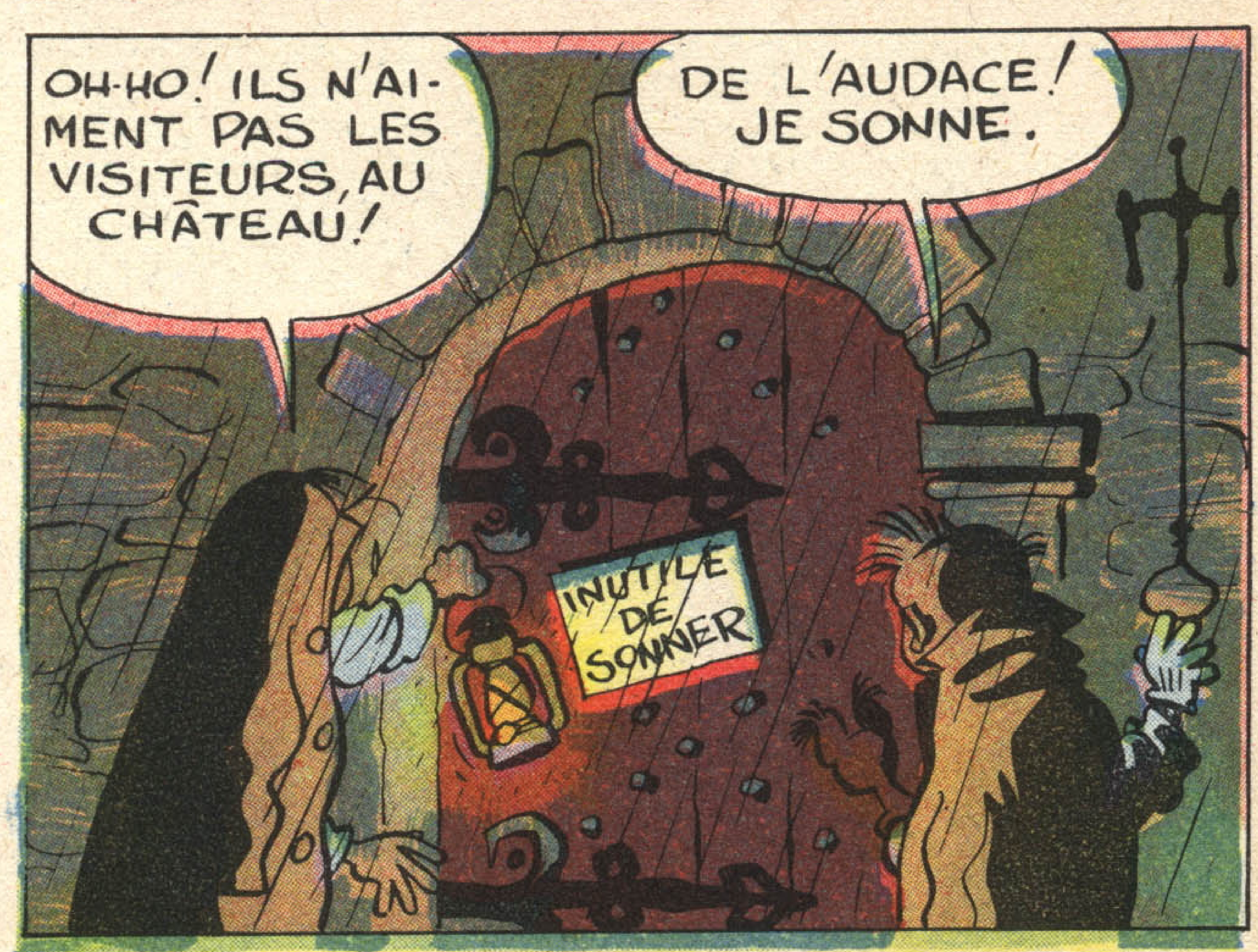


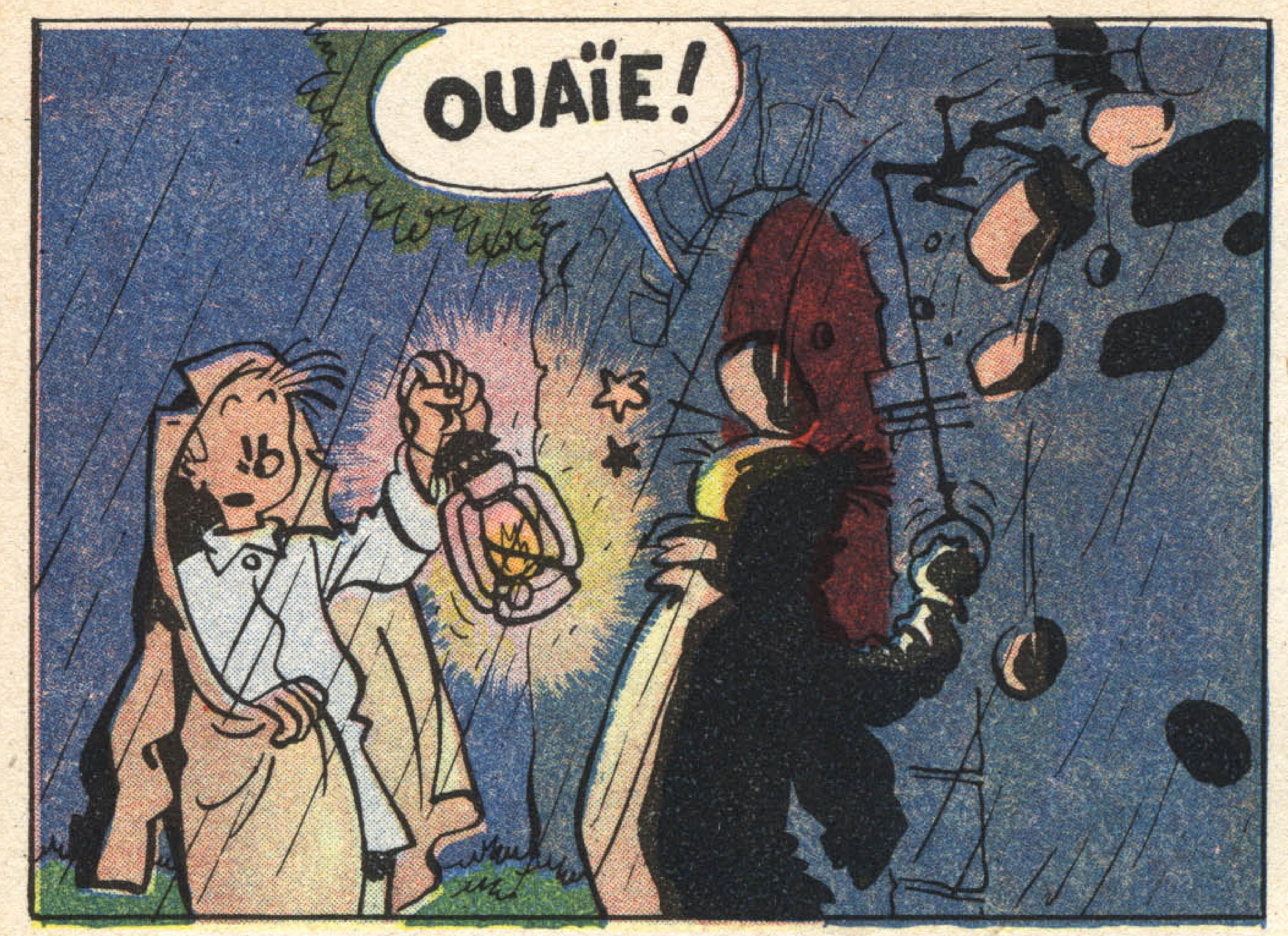


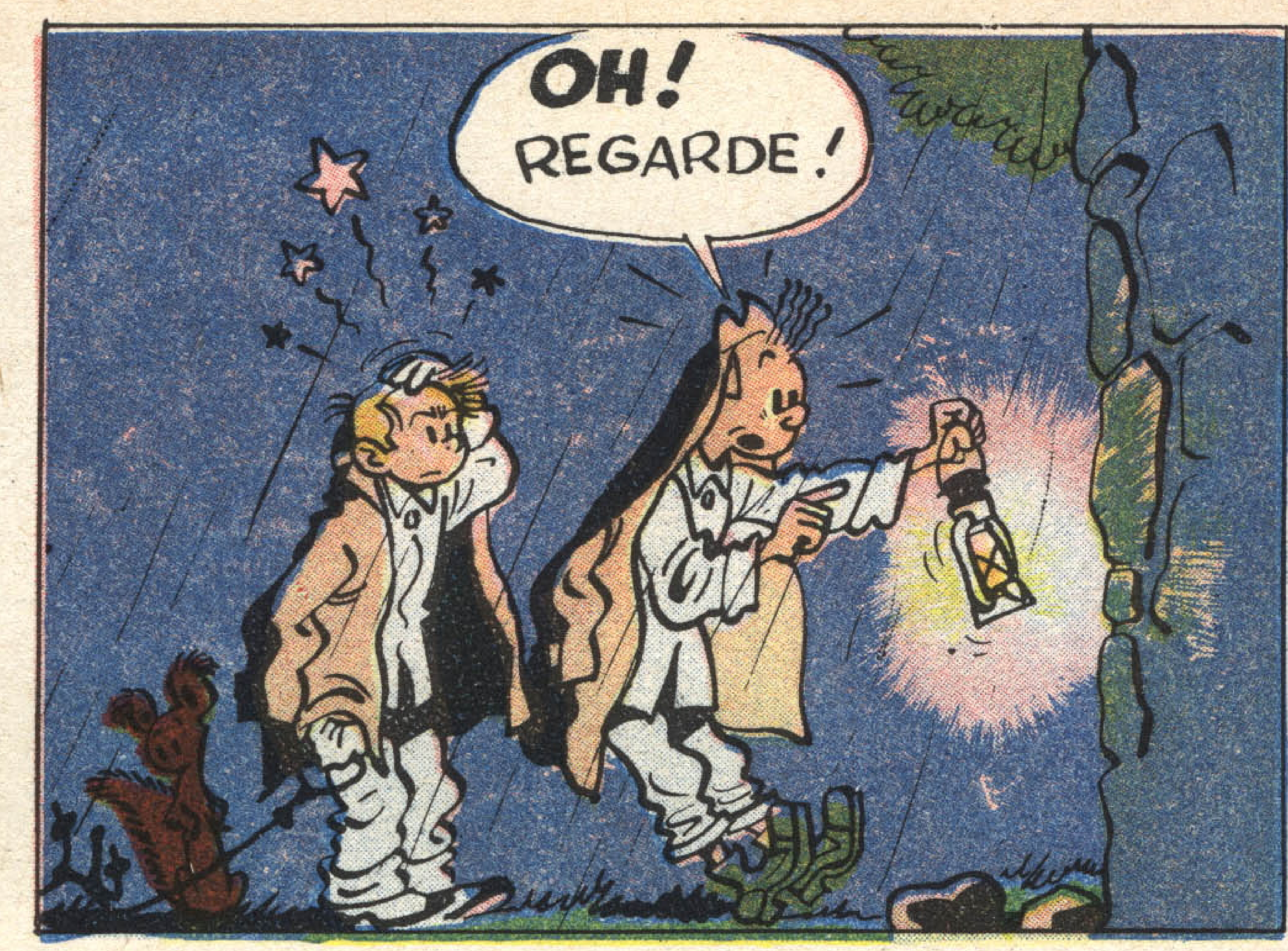






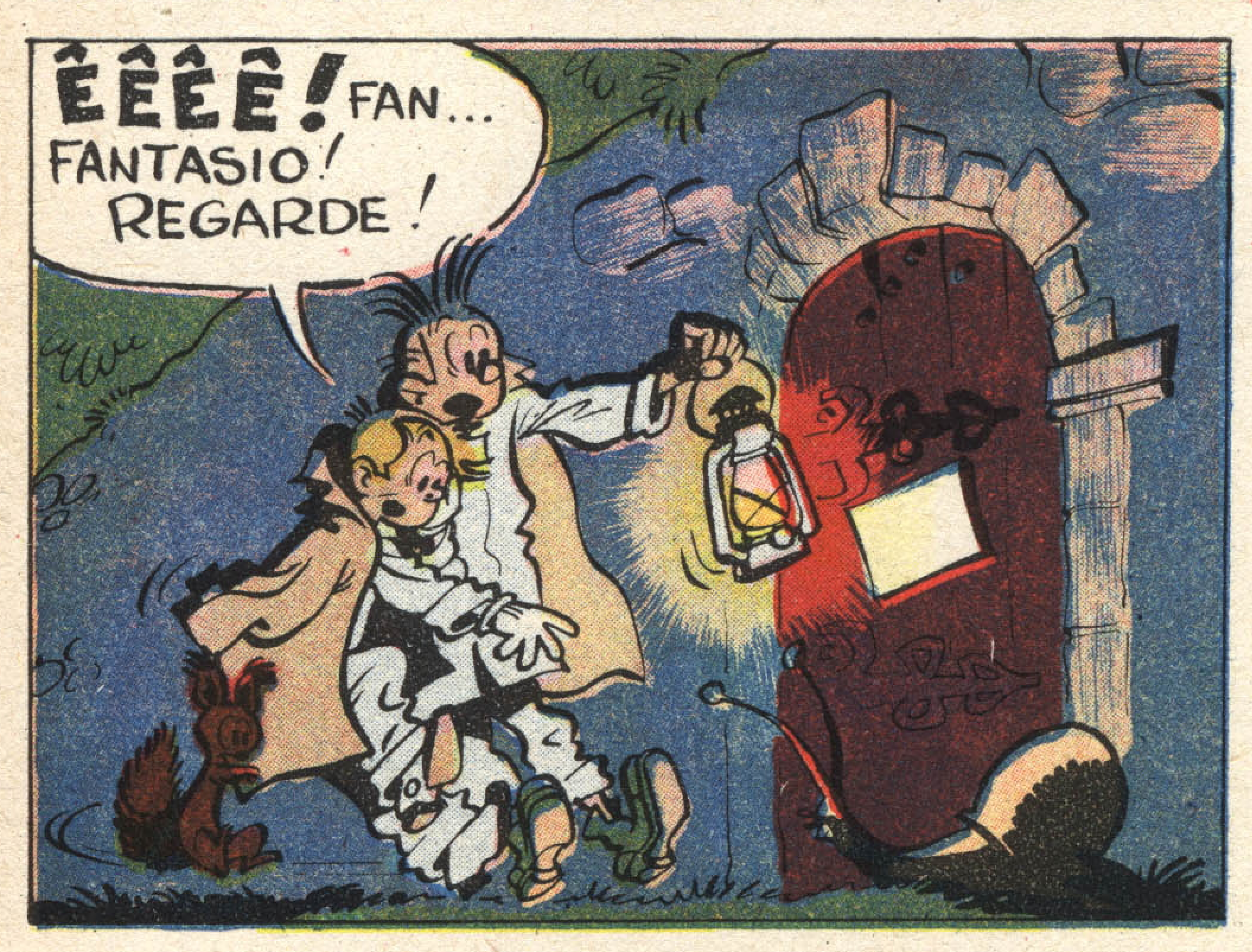


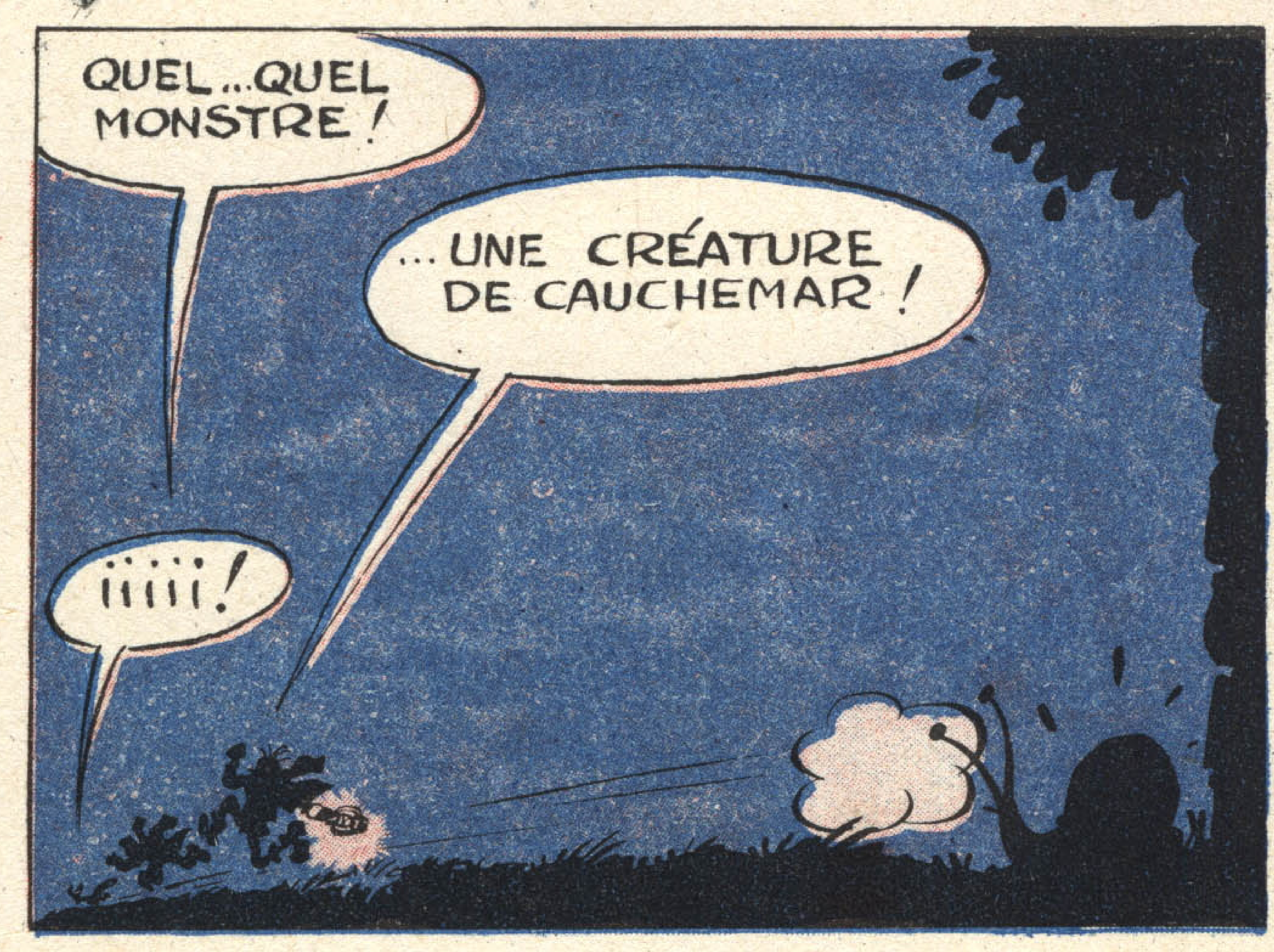

OUAÏE!

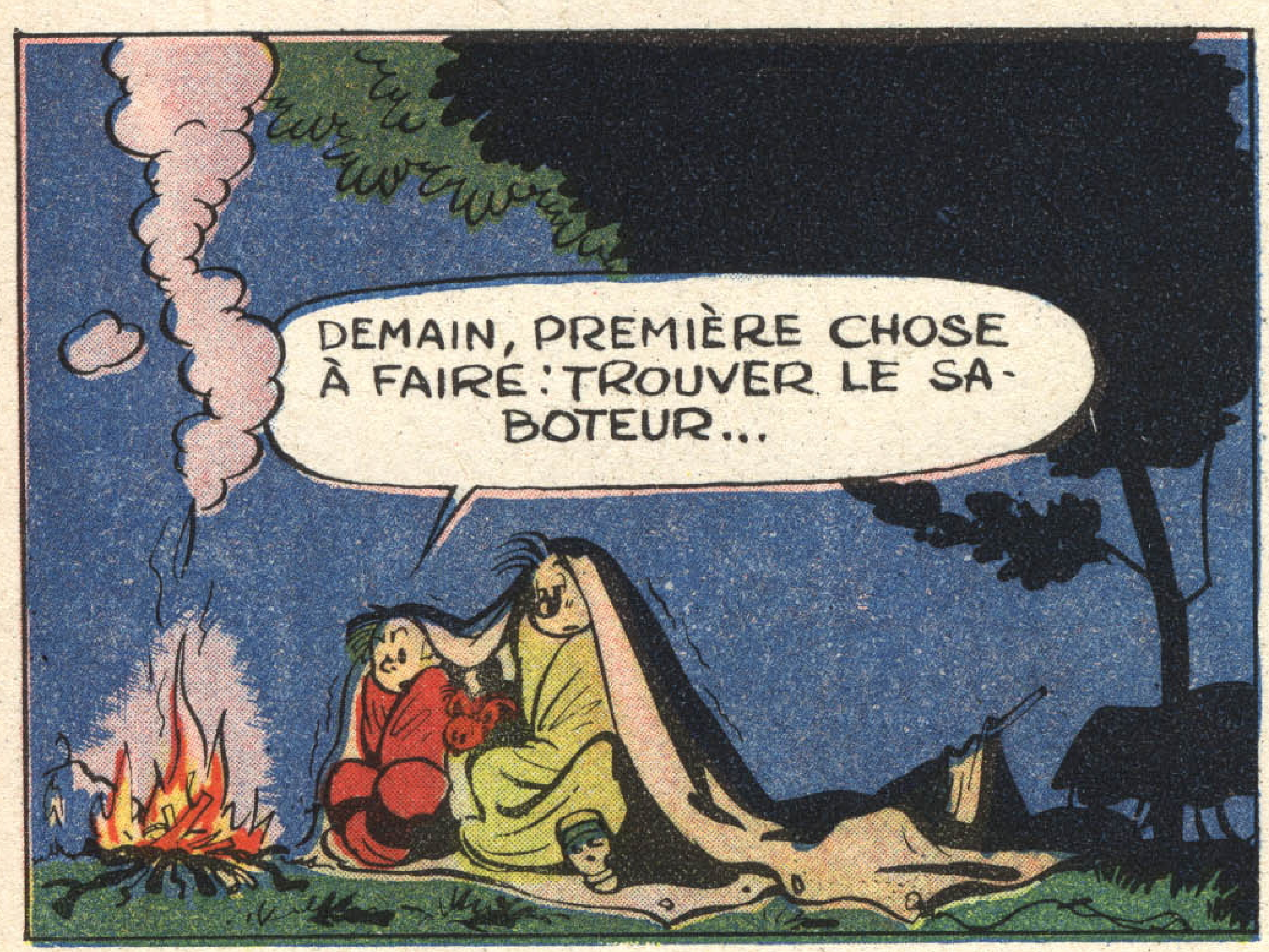

OH! REGARDE!

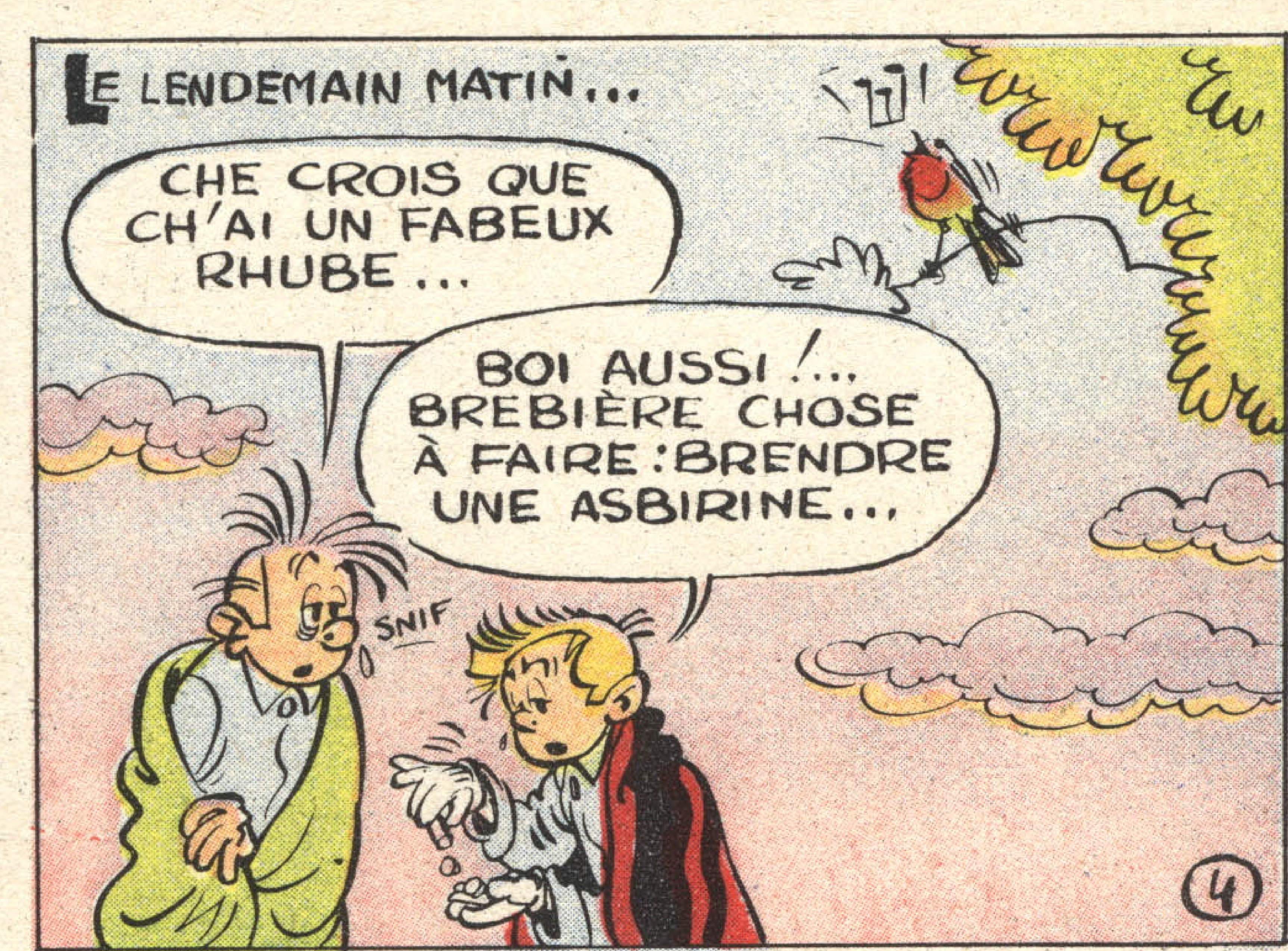

SPIROU! QUE DISAIT CE PAPIER QUAND NOUS SOMMES ARRIVÉS ??
FUYEZ IL VA VOUS ARRIVER MALHEUR


OH! JE VOIS! QUELQU'UN LÀ-DERRIÈRE ESSAYE DE NOUS FAIRE PEUR!... MAIS SPIROU ET FANTASIO N'ONT PAS AUSSI VITE LA FROUSSE!
NON! ILS EN ONT VU D'AUTRES!...
ET SPIP AUSSI!


ÊÊÊÊ! FAN... FANTASIO! REGARDE!


QUEL... QUEL MONSTRE!
...UNE CRÉATURE DE CAUCHEMAR!
¡¡¡¡¡!


DEMAIN, PREMIÈRE CHOSE À FAIRE: TROUVER LE SABOTEUR...


LE LENDEMAIN MATIN...
CHE CROIS QUE CH'AI UN FABEUX RHUBE...
BOI AUSSI!... BREBIÈRE CHOSE À FAIRE: BRENDRE UNE ASBIRINE...
SNIF

La Chine est un pays charmant.

Du moins, c'est ce qu'on m'a prétendu, car je n'y suis encore jamais allé.

Mais ce doit être très amusant de vivre en Chine : on y fait tout à l'opposé de chez nous.

Par exemple, les messieurs portent la jupe, et les dames le pantalon.

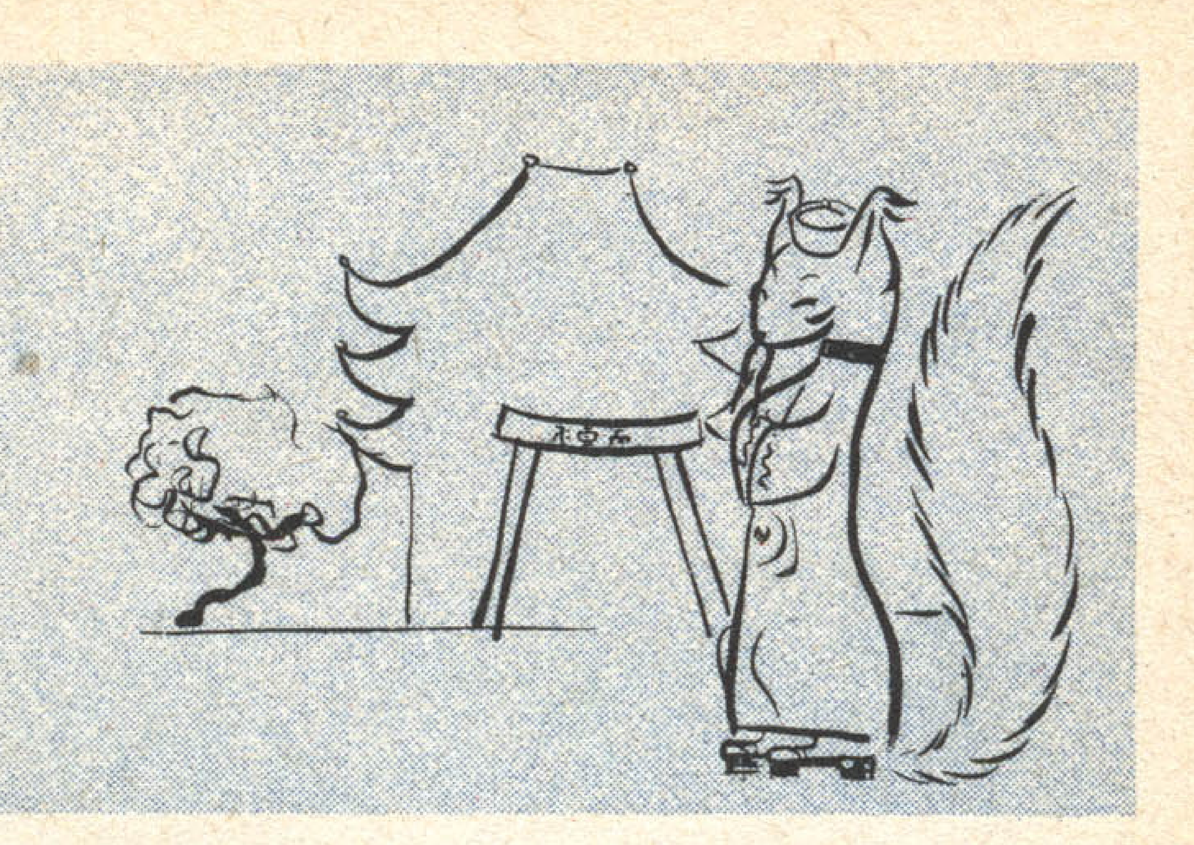
Alors, quand on est en deuil, on ne se vêt pas de noir, on s'habille en blanc.

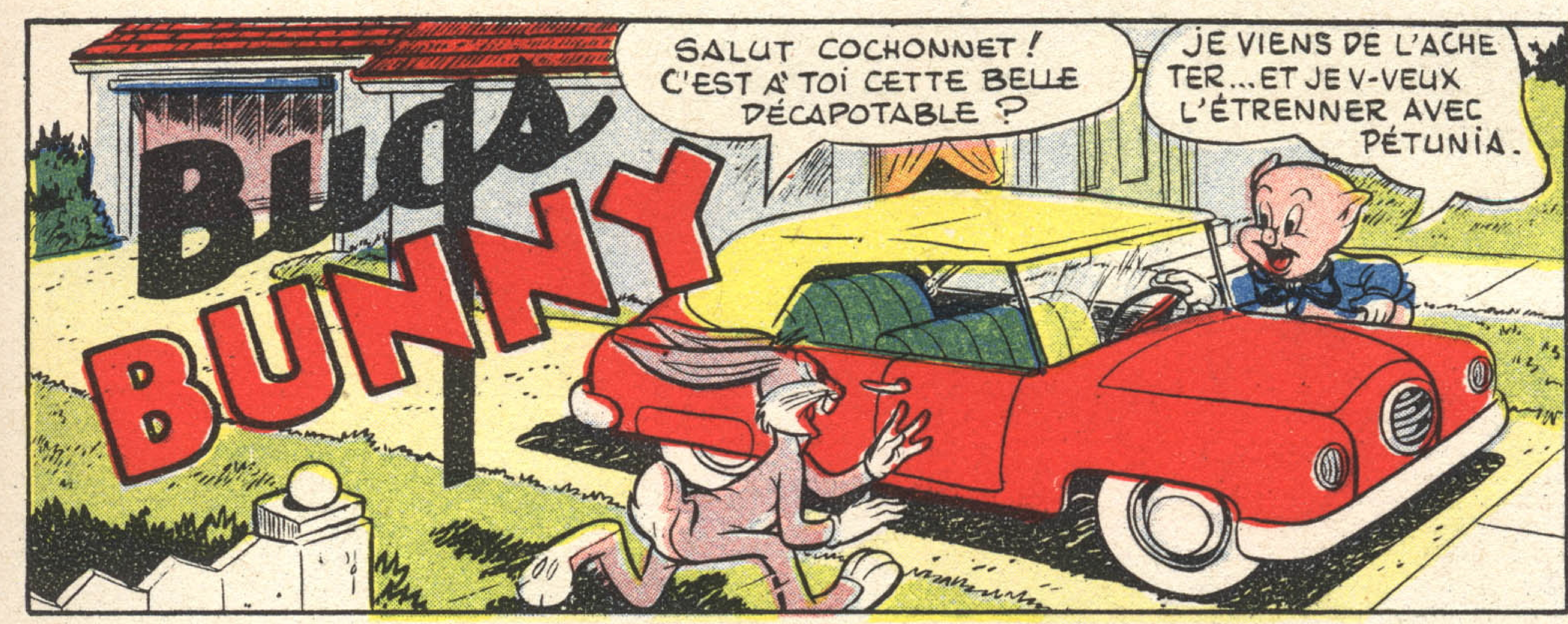
Chez nous, on calcule le temps grâce au soleil ; chez les Chinois, c'est la lune qui régit les mois et les saisons.

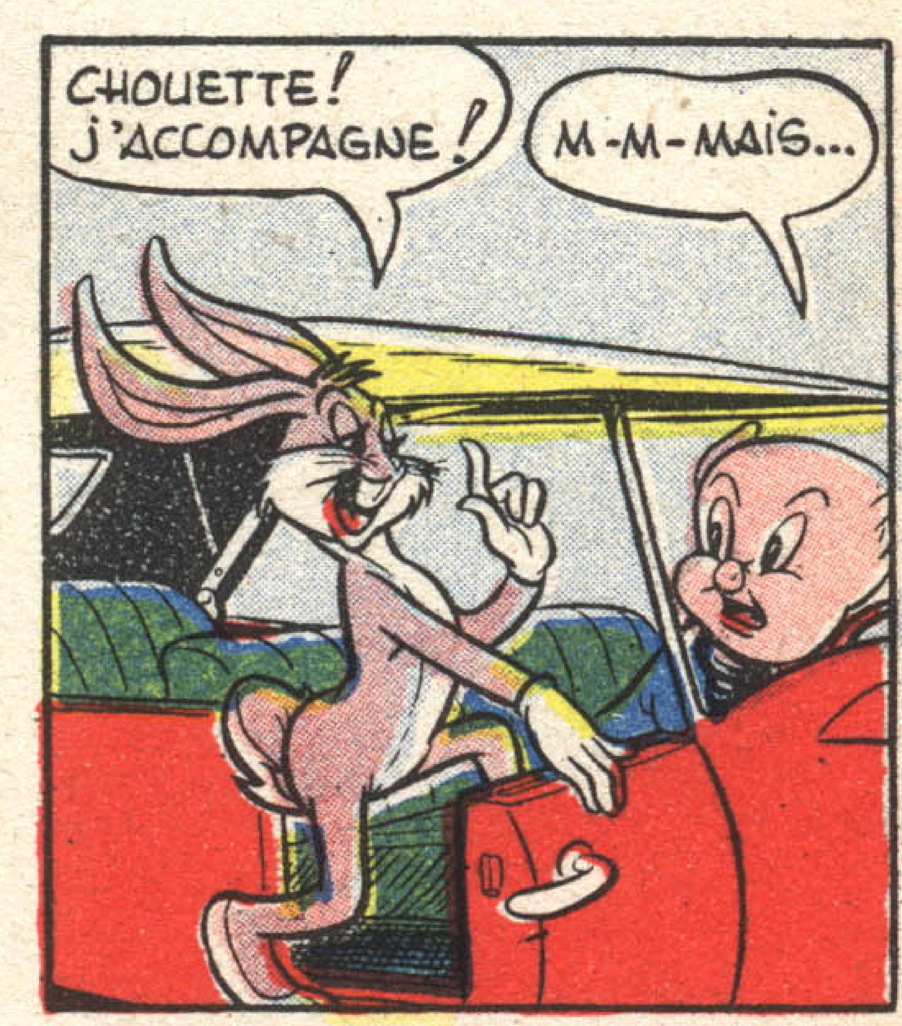
On y écrit de haut en bas et de droite à gauche, et on y fait du potage avec des nids d'hirondelles. Et, à ce que j'ai lu dans SPIROU, on y pêche la lune.

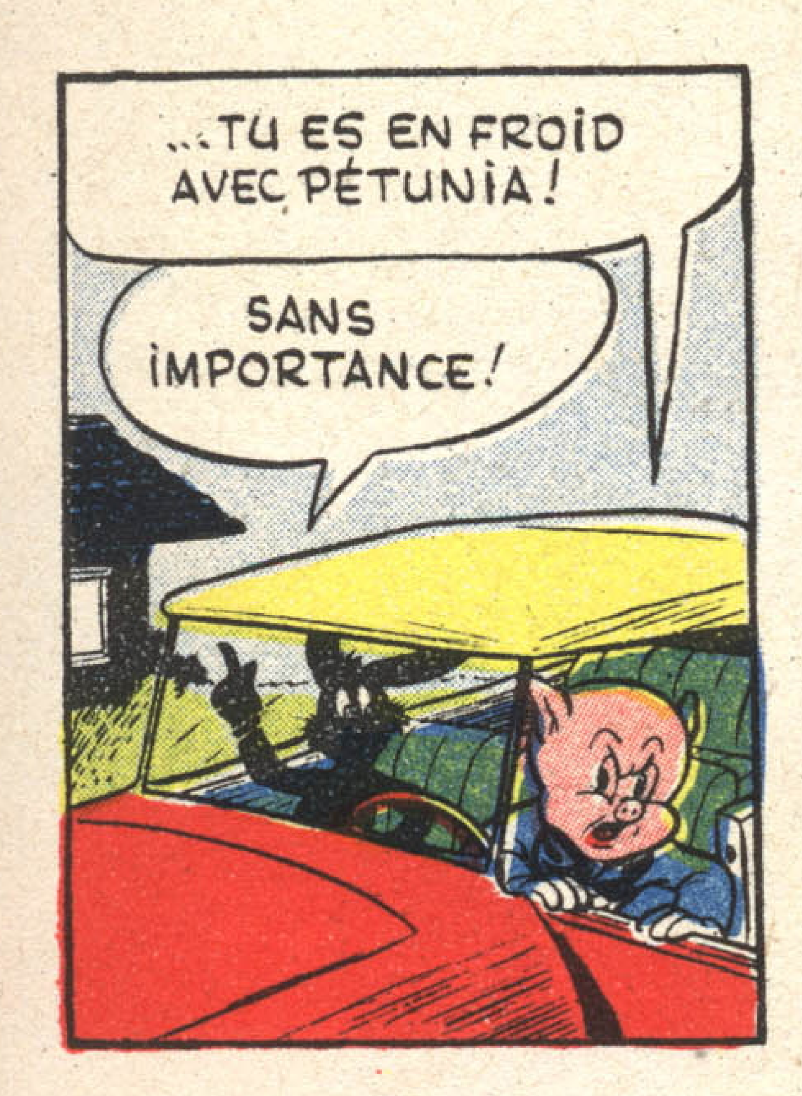
Maintenant, si vous voulez savoir comment font les Chinois pour attraper l'astre qui illumine les nuits de Chine, vous devrez lire le conte de Colette Lorrain qui se trouve dans ce numéro : « Le Pêcheur de Lune. »

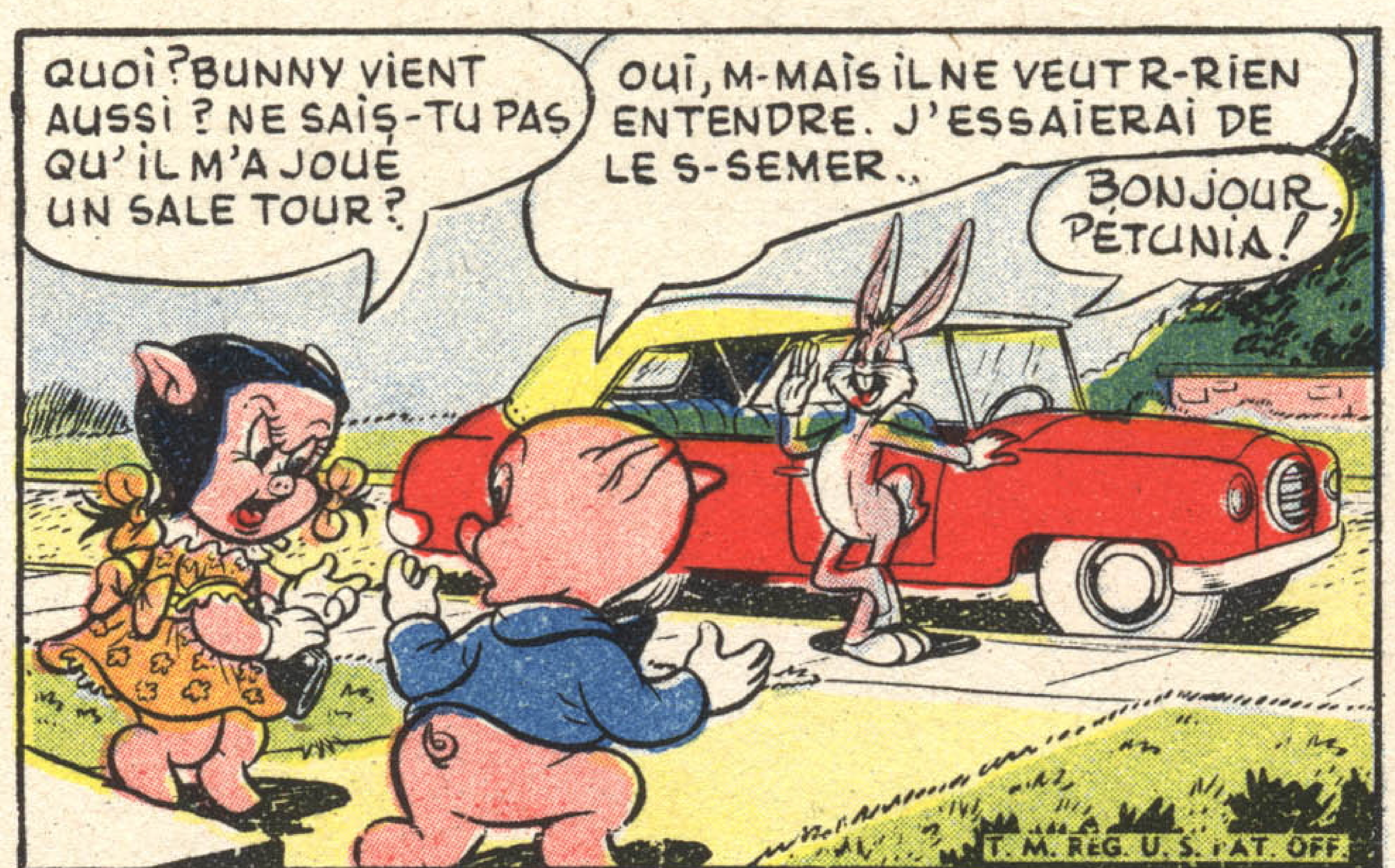
SPIP.

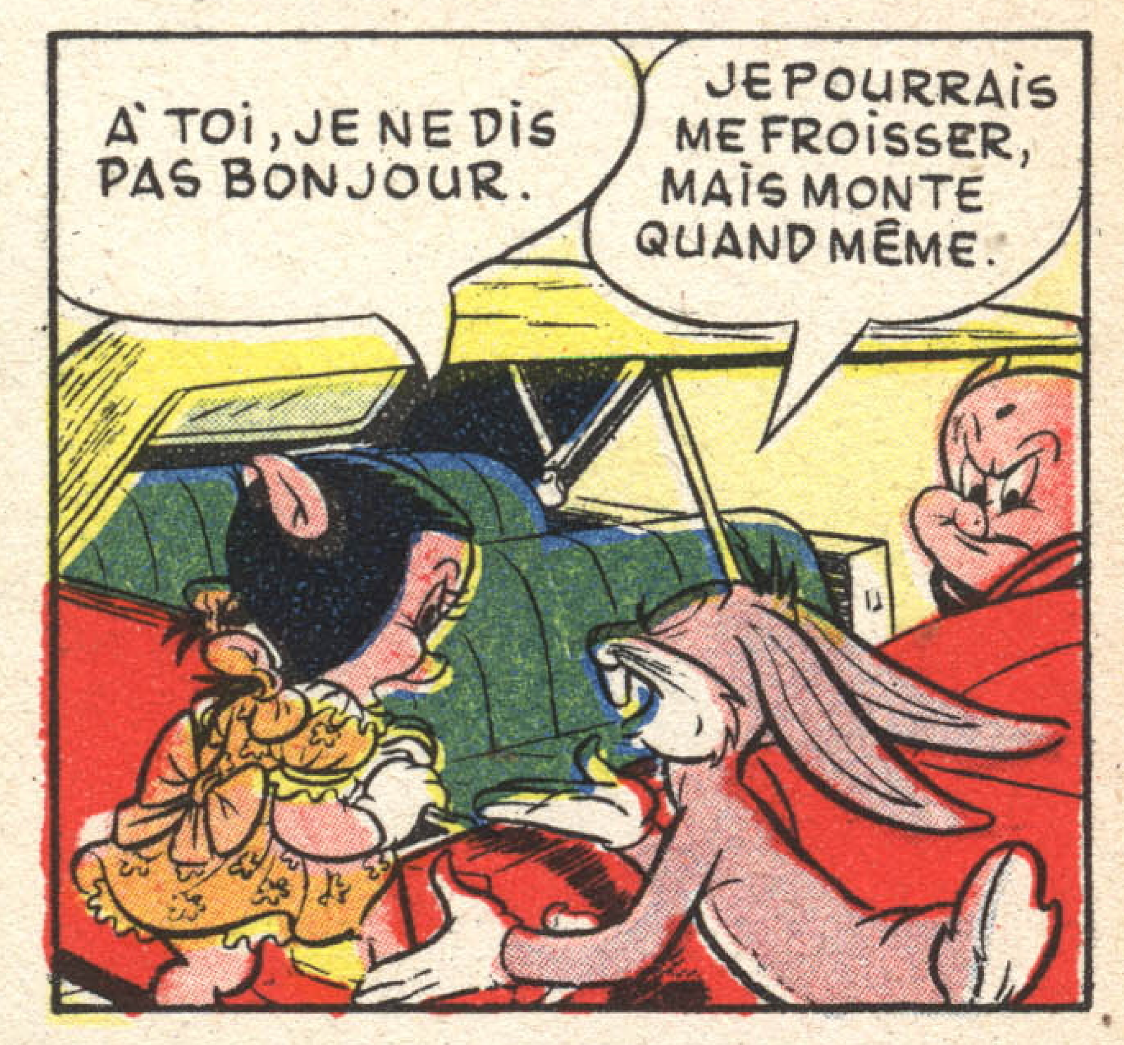


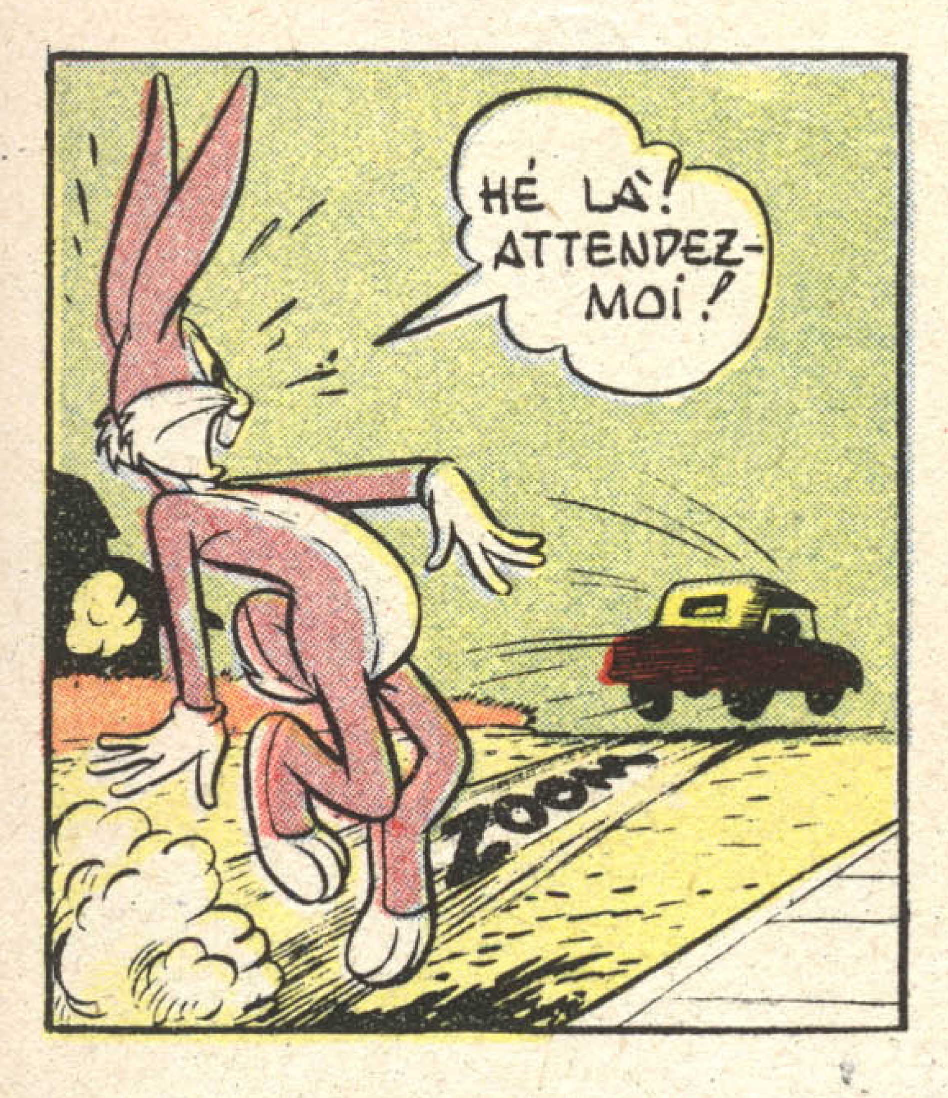


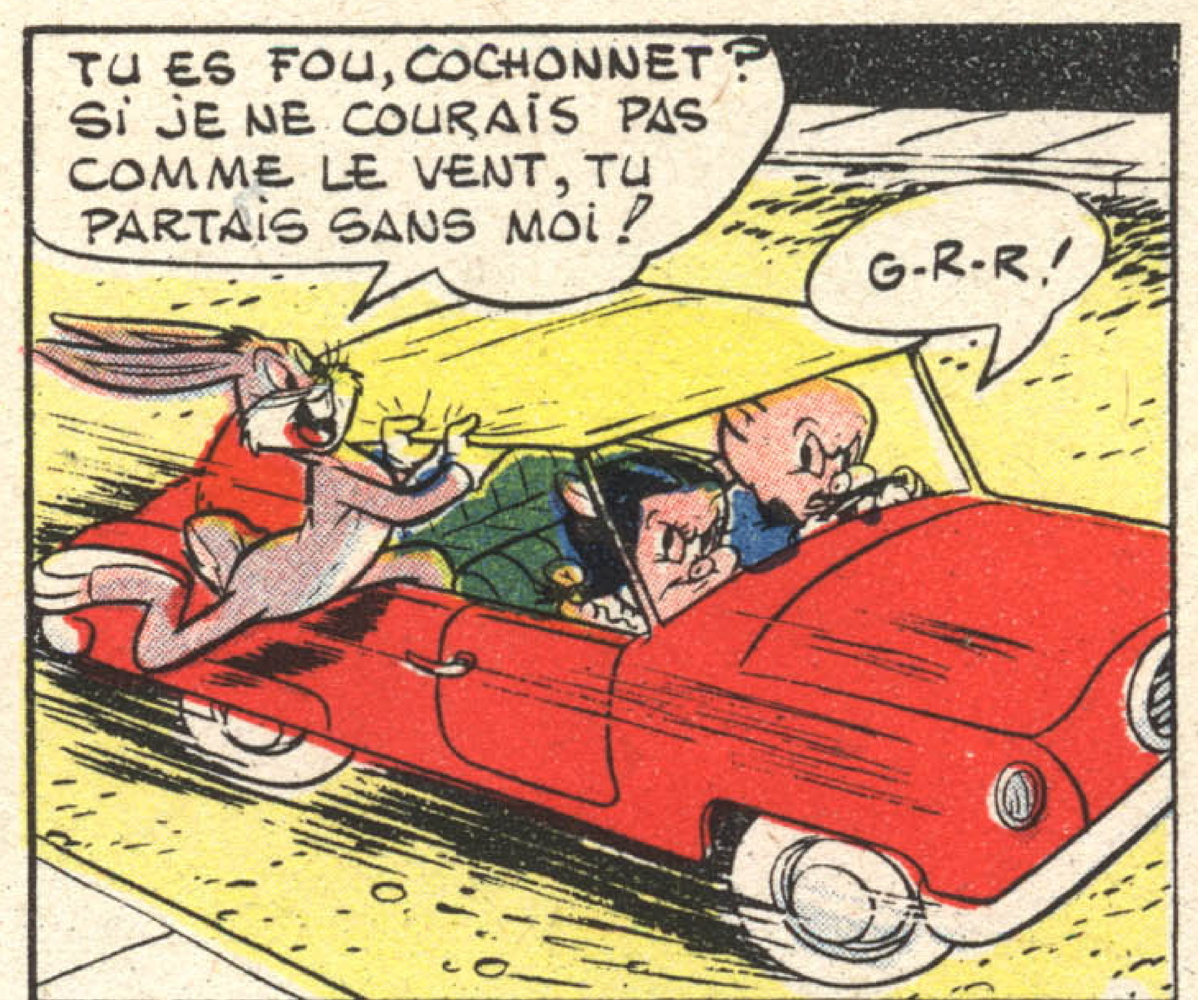


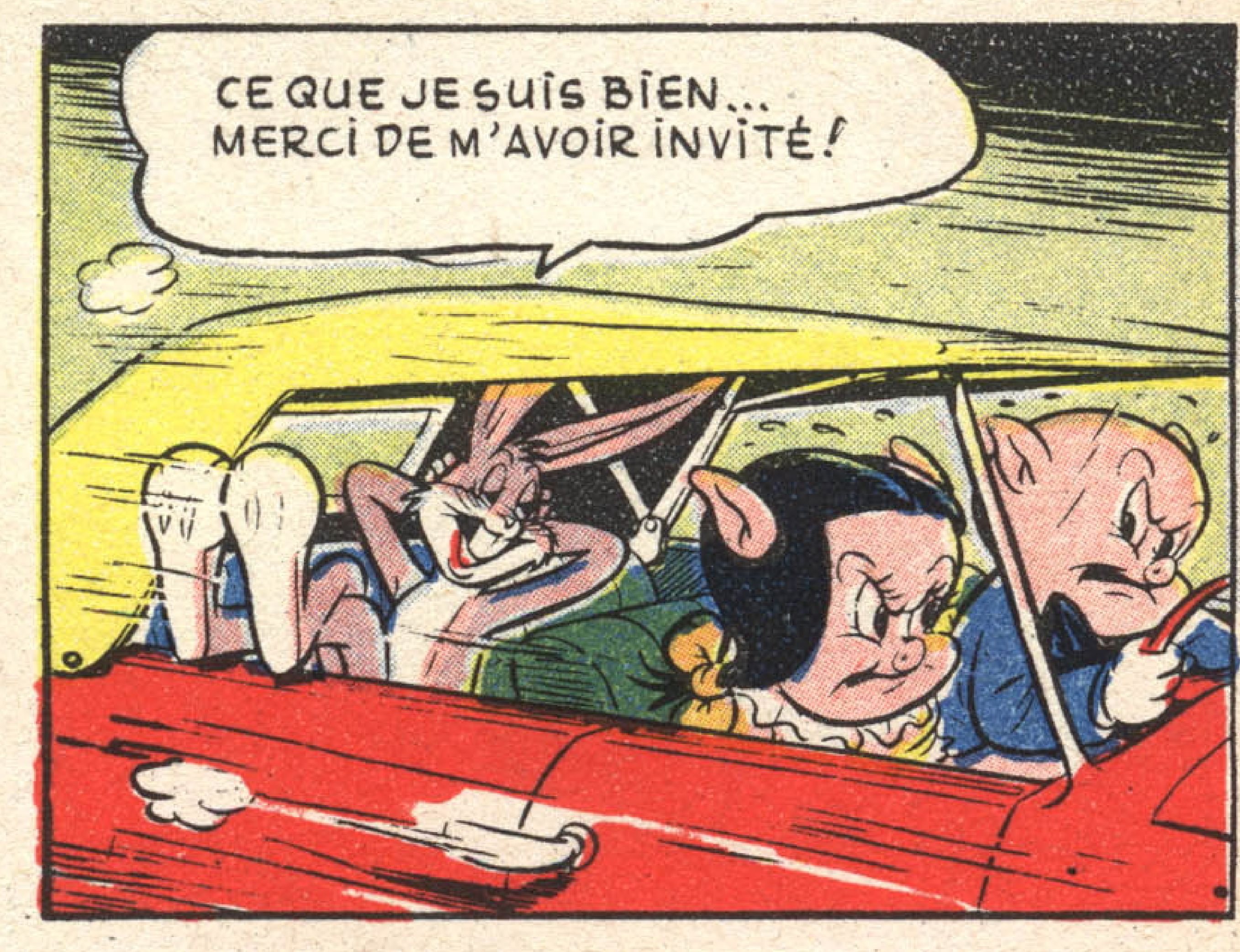


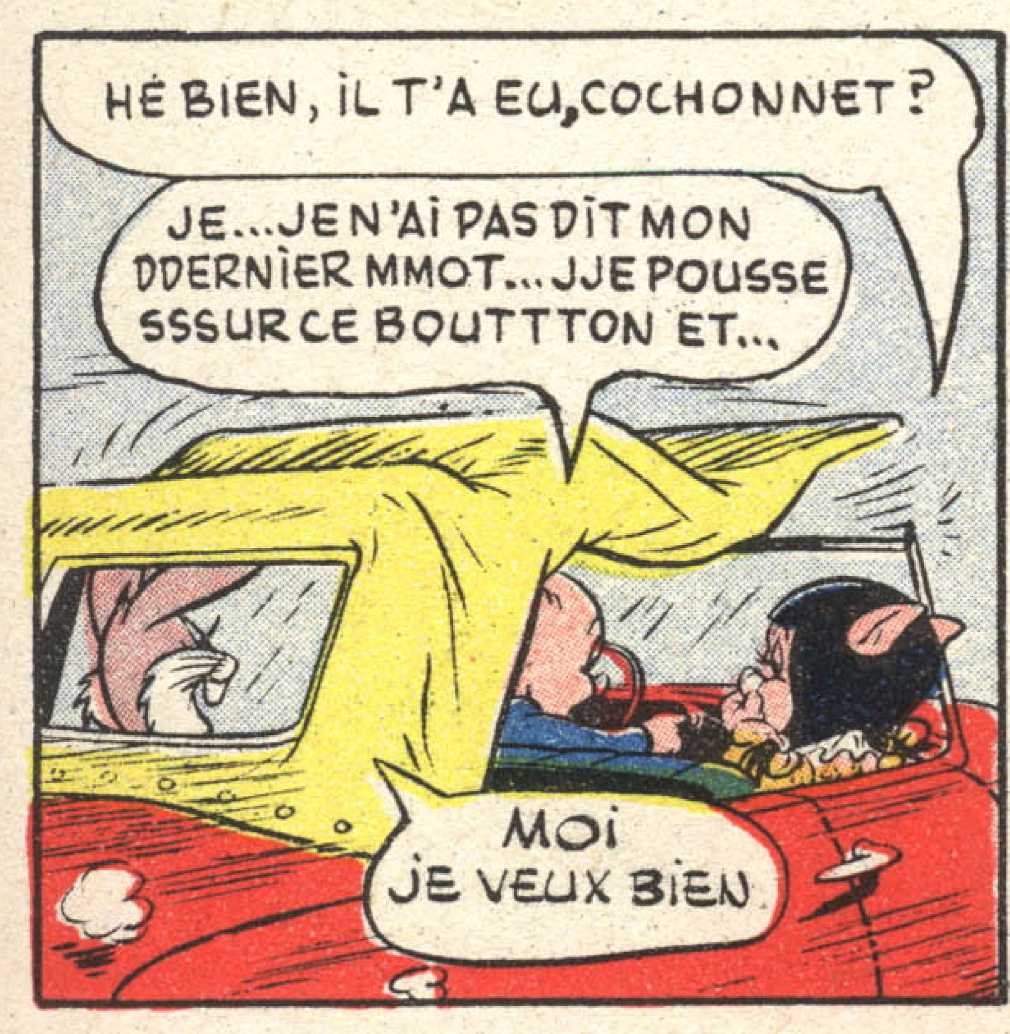




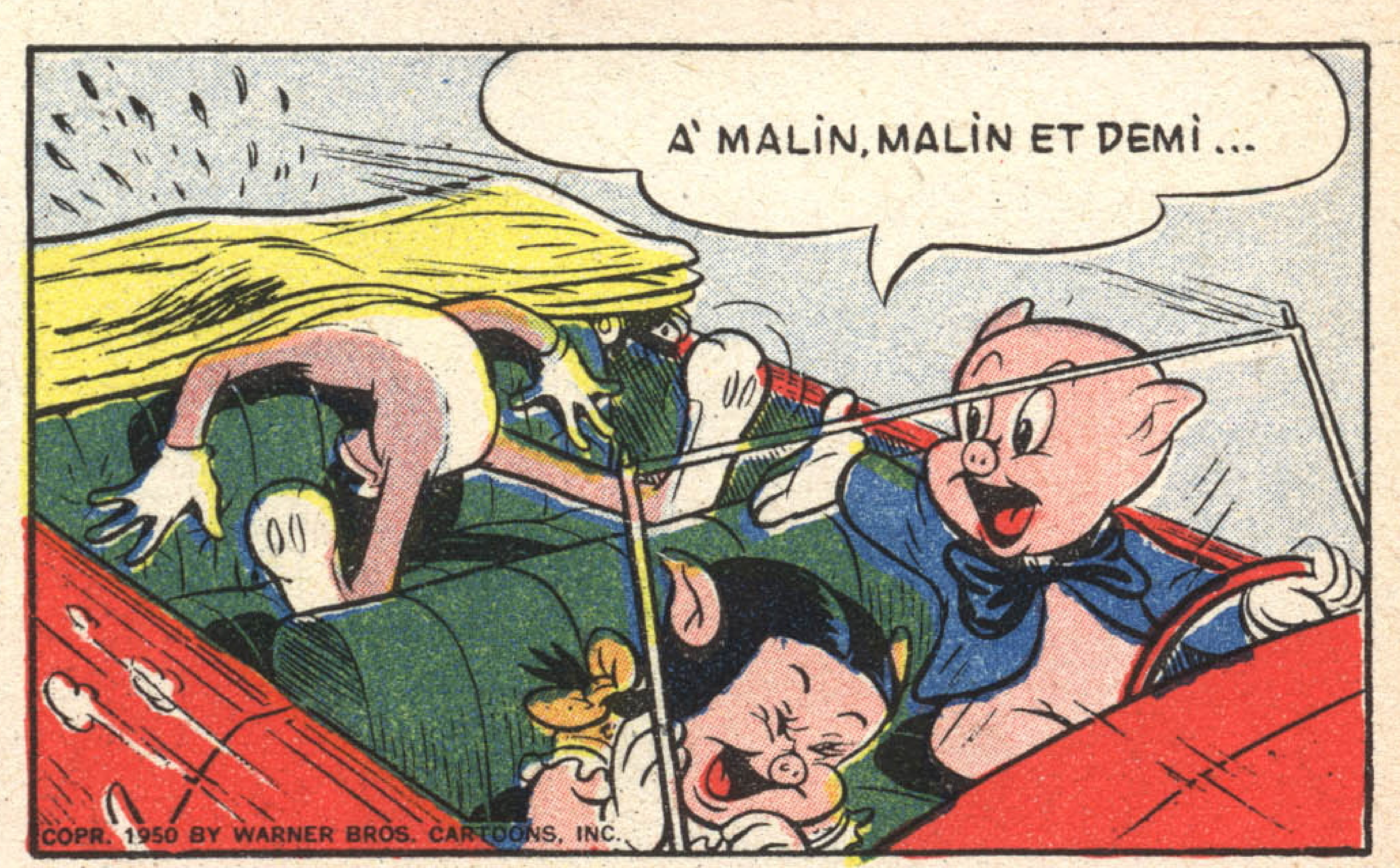




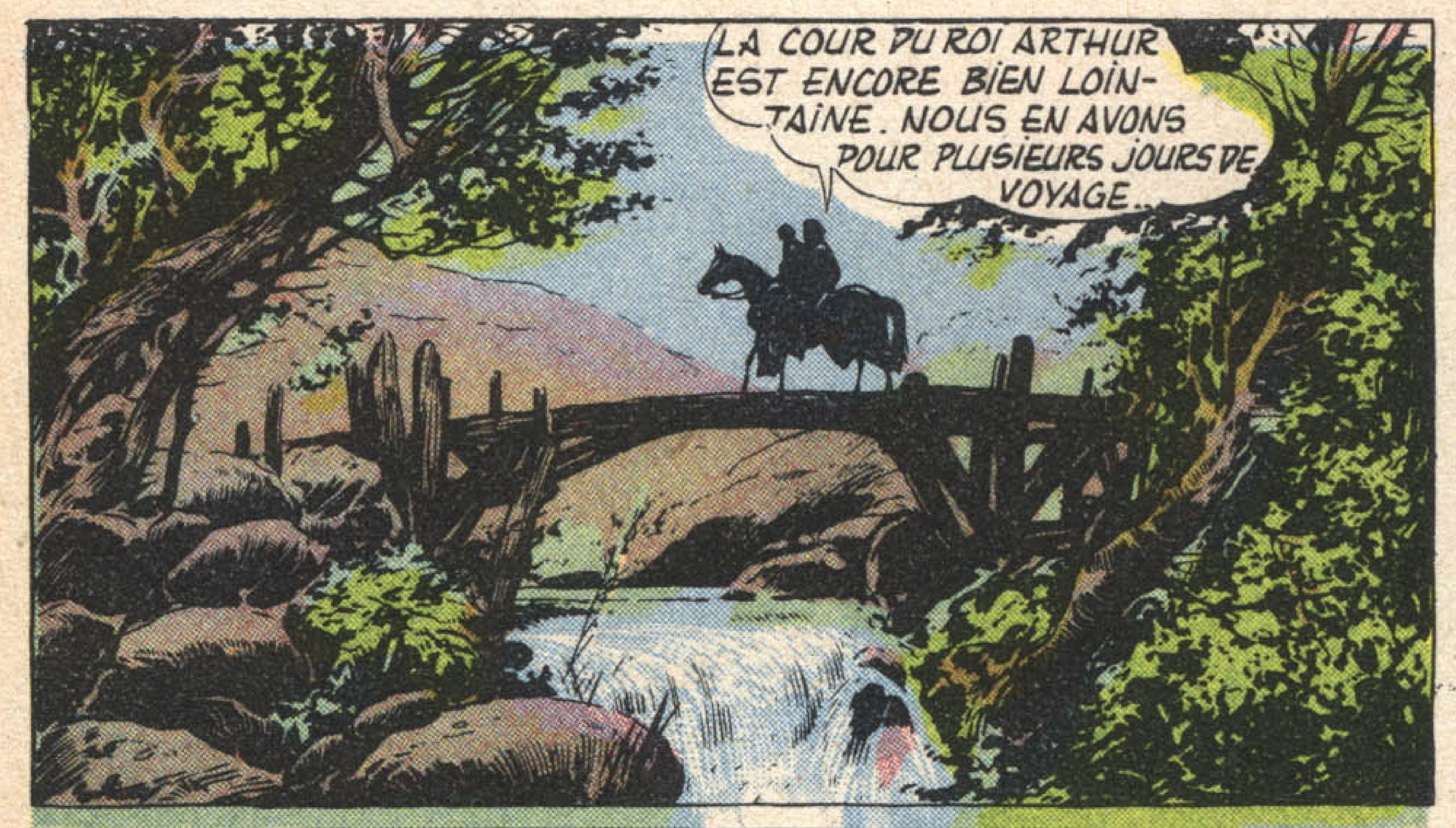






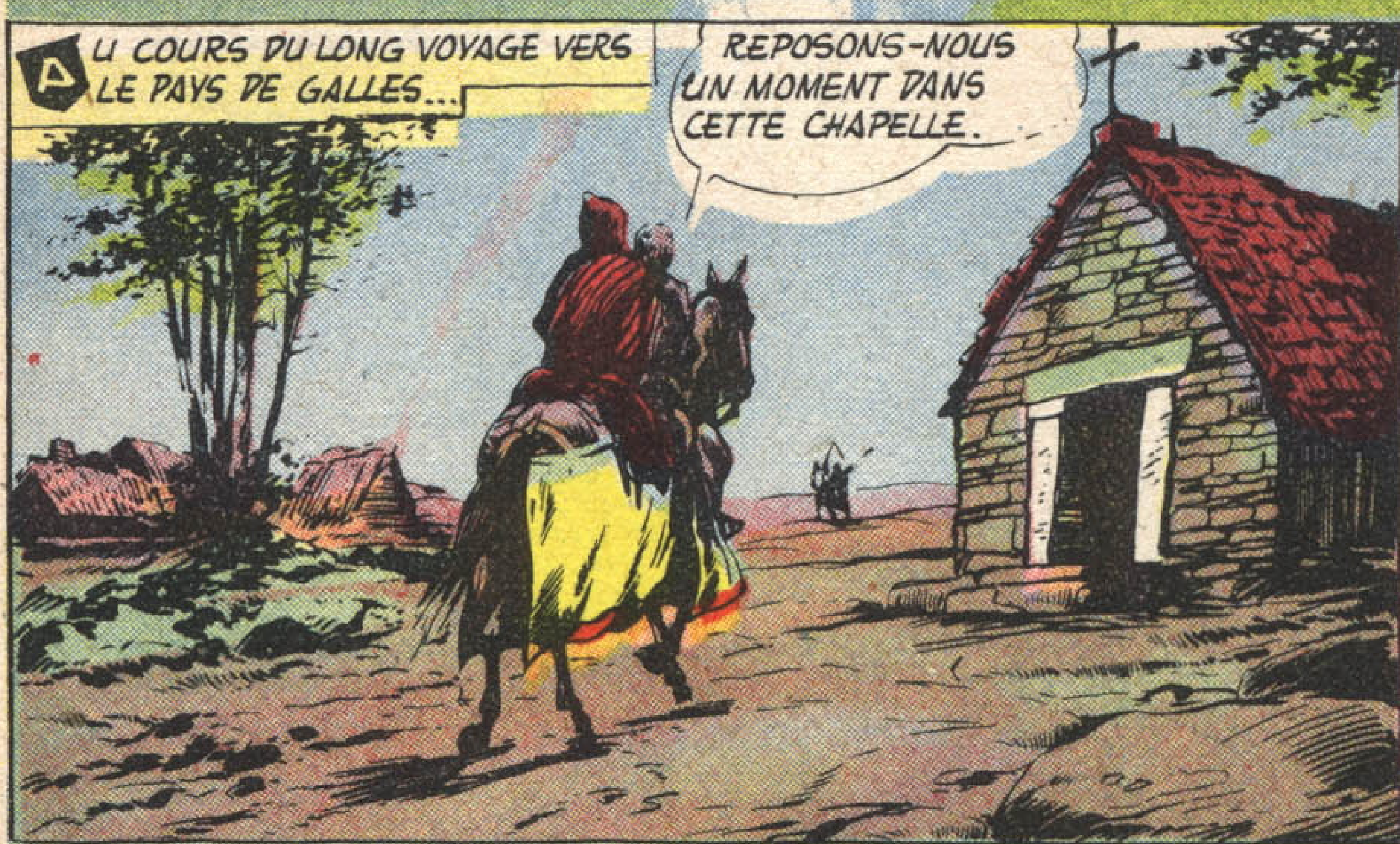


La légende de Perceval

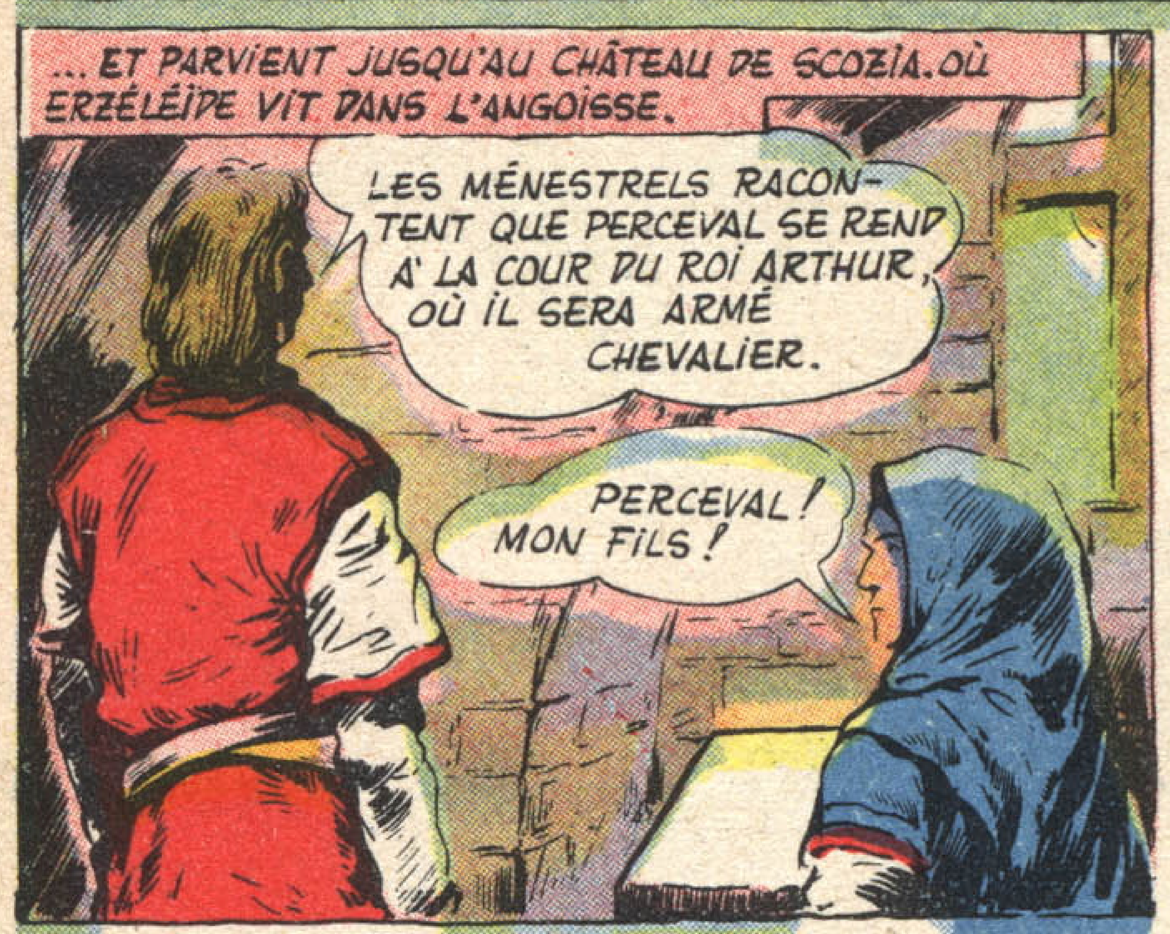








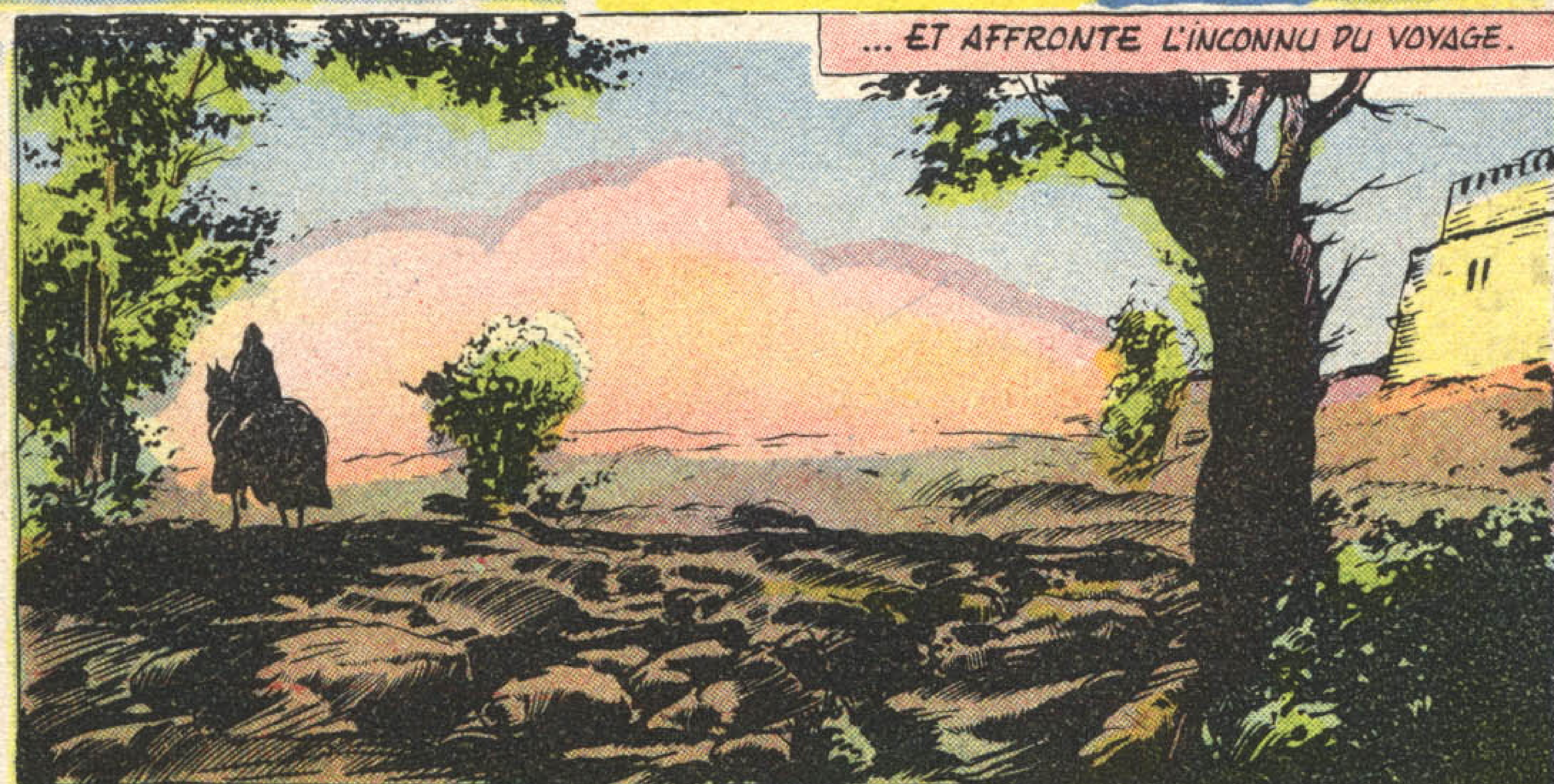


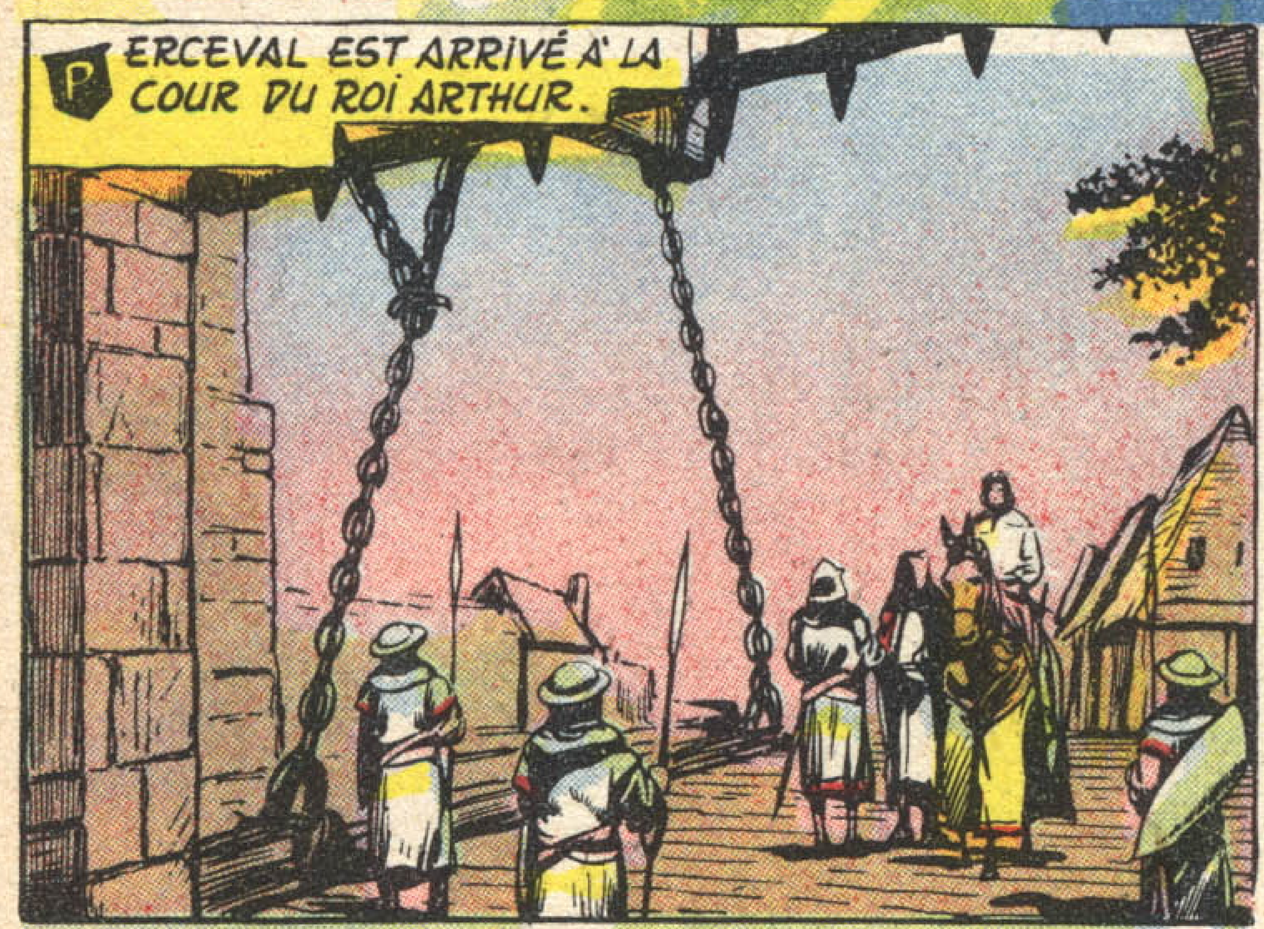


















par Enid BLYTON

RESUME :

Jacques et sa sœur Lucy-Ann passent leurs vacances à Craggy-Tops, chez l'oncle de leurs amis Philippe et Dinah. En pleine nuit, les deux garçons ont surpris Jo-Jo, le domestique nègre, qui revenait à bord de son bateau. L'homme se met à leur poursuite. Ils s'échappent par le souterrain récemment découvert et aboutissent dans les caves de l'habitation. Plus tard, ils découvrent dans une crique le mystérieux bateau déjà aperçu auparavant...

LES garçons furent plus heureux et arrivèrent sans rencontrer d'obstacles bien sérieux en vue d'une autre crique. Elle était loin d'avoir le charme de celle où ils avaient déjeuné. Les rochers plongeaient dans la mer, et il n'y avait pas de plage de sable fin. Les gosses s'arrêtèrent un moment, et Philippe profita de la halte pour ramasser une limace. Puis, ils continuèrent leur chemin en restant le plus possible sur la crête des falaises.

— Il y a une faille ! s'exclama tout à coup Jacques. On l'explore ?

— Evidemment !

Mais quand ils se furent rapprochés, ils virent, à leur grand étonnement, qu'elle était beaucoup plus large qu'ils ne l'avaient cru. Un torrent l'arrosait, qui jaillissait d'entre les pierres et se jetait dans la mer.

— Ce doit être de l'eau de source ! déclara Philippe. Bonne idée de jaillir ici, car justement j'ai soif.

Mais il n'eut pas le temps de boire, car Jacques venait de le saisir par le bras.

— Philippe ! Regarde...

Du doigt, Jacques montrait un mégot.

— Quelqu'un est passé ici, il n'y a pas longtemps, ajouta-t-il. Avant la marée... Je crois que nous brûlons...

Intrigués et un peu inquiets quand même, les enfants descendirent lentement vers le fond de la faille. Presque au bord de la mer, mais appuyée au flanc de la falaise et protégée par elle, il y avait une hutte en ruine. Son petit toit de tuiles était en piteux état et ses murs de briques branlaient. L'hiver, il ne devait pas faire bon y vivre. Mais l'été, c'était un abri suffisant pour quelqu'un habitué à dormir n'importe où et n'importe comment.

A trois mètres de l'entrée, étendue sur les branches, une chemise séchait au soleil.

— C'est merveilleux ! murmura Jacques, ravi. Comme j'aimerais vivre dans cette cabane ! Dis, Philippe, tu crois que c'est le propriétaire de l' « Albatros » qui l'occupe.

— Si on allait voir ? répondit Philippe sans hésiter.

Ils s'approchèrent. A l'intérieur, quelqu'un sifflait un air de marche.

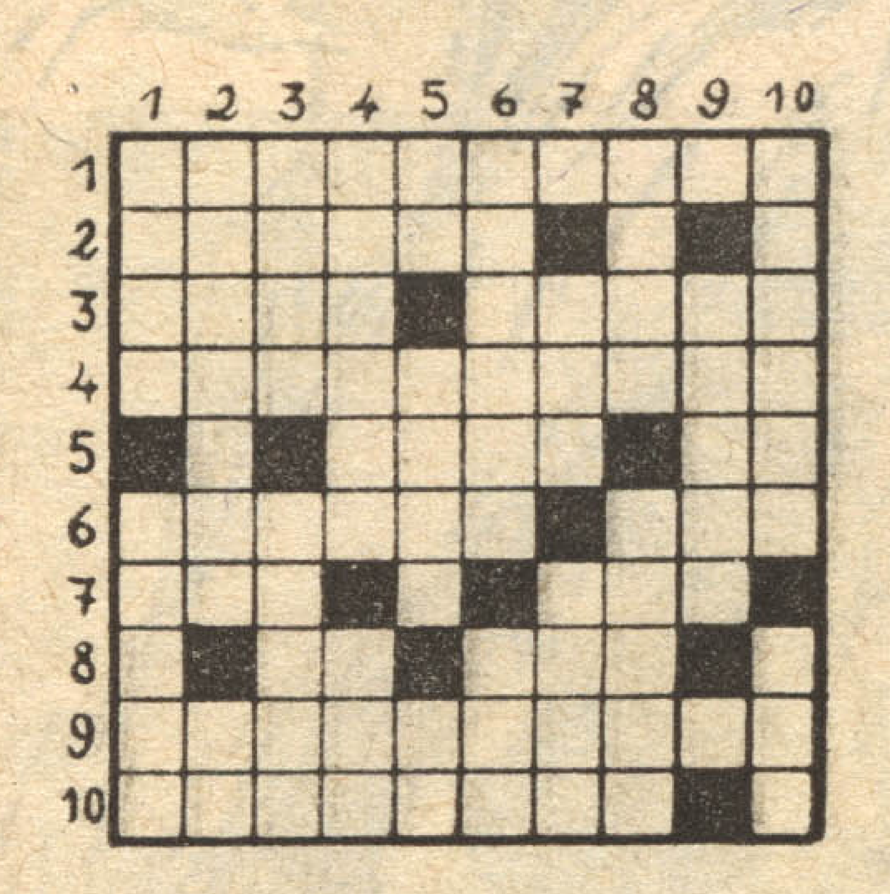
— Eh bien ! Est-ce qu'on frappe à la porte ? s'enquit Philippe, ne sachant tout à coup que faire.

Mais le problème n'eut pas à être résolu. La porte s'ouvrit toute grande, et un homme se dressa devant les enfants. Il parut aussi étonné que ceux-ci l'étaient. Pendant un instant, le groupe se dévisagea en silence. Les enfants n'avaient pas peur, ils aimaient le regard de cet homme. C'était un regard franc, ouvert. L'homme était habillé d'une chemise largement échancrée et d'un short. Il avait un teint rouge brique, et ses yeux pétillaient de malice. Bien qu'il fût chauve en partie, une couronne de cheveux encerclant son crâne dénudé, il paraissait jeune. Il était d'ailleurs bien bâti et solidement musclé.

— Hello ! dit-il, rompant le premier le silence. C'est gentil de venir me dire bonjour.

— On vous a vu dans votre bateau, déclara alors Jacques, sans

Nos Mots Croisés



Avant de résoudre le problème d'aujourd'hui, lis, dans ton intérêt, ce que dit le Fureteur à ce sujet.

HORIZONTALEMENT :

1. Choc d'un corps contre un autre.
2. Prête l'oreille pour entendre.
3. Ecrivain français. - Chose exquise.
4. Ivresse.
5. Bord d'un fleuve. - Note de la gamme.
6. Physicien français. - Grande étendue d'eau salée.
7. Venue au monde. - Solide.
8. Coup de baguette donné sur un tambour. - Possessif.
9. Surprise.
10. Danse sans caractère.

VERTICALEMENT :

1. Ote du poil. - Creatures spirituelles.
2. Parcimonieux. - Possessif.
3. Viande rôtie. - République d'Amérique du Sud.
4. Métal. - Préfixe.
5. Note de la gamme. - Le propre de l'homme. - Négation.
6. Un des noms vulgaires de la moutarde noire. - Adverbe signifiant : trois fois.
7. Principe de la vie. - Verre de bière.
8. Que nous apportons en naissant. - Dans l'antiquité, temple des Muses.
9. Oie sauvage.
10. Pourvoir. - Enlève.

Solution du problème précédent

HORIZONTALEMENT :

1) CROCODILE. — 2) LIT. - MONAUT. — 3) EMILE. - DIRE. — 4) METATARSES. — 5) E. - ENTRES. - T. — 6) NE. - CRI. - ETE. — 7) CARIES. - SUR. — 8) EU. - E. - CA. - B. — 9) A. - ORCHIDEE. — 10) U. - USE. - LEST.

autre préambule. Et on s'est mis à votre recherche.

— Hé ! mais c'est parfait ! répondit l'homme en souriant. Qui êtes-vous ?

— Nous sommes de Craggy-Tops, répondit Philippe, à trois kilomètres d'ici. Est-ce que vous connaissez Craggy-Tops ?

— Vaguement ! Mais je croyais qu'il n'y avait là que deux vieilles personnes et un domestique nègre.

— D'habitude, oui ! Mais l'été, ma sœur Dinah et moi y passons nos vacances. Et cette année, nous avons invité nos amis à les passer avec nous. Ce qui fait que nous sommes quatre, Jacques Trent (Philippe montra son ami), sa sœur Lucy-Ann, ma sœur Dinah Mannering et moi Philippe, en plus de mon oncle Jocelyn, de la tante Polly et de Jo-Jo.

— Et moi, je suis Bill Smugs, répondit l'homme en souriant, amusé des précisions données par le petit garçon. Je vis tout seul ici.

— Est-ce que vous venez d'arriver ? demanda Jacques, curieux comme toujours et très peu soucieux d'être indiscret ou pas.

— Depuis quelques jours, répondit gentiment Bill. J'aime ce coin.

— Ce n'est quand même pas l'unique raison de votre séjour ? s'enquit Philippe avec la gravité d'un policier en chasse.

— Non, répliqua Bill. Mais je m'intéresse à tout ce qui touche les oiseaux, et ici c'est un paradis pour eux. On y rencontre toutes les espèces possibles...

— Vous aimez les oiseaux ! s'écria Jacques, au comble du ravissement. C'est comme moi ! Vous verrez, on trouve ici des espèces qu'on ne voit nulle part ailleurs.

Et, dans un élan d'enthousiasme, Jacques se mit à débobiner son savoir, à énumérer tous les oiseaux qu'il avait vus depuis dix jours, au point de faire bâiller Philippe. Bill Smugs ne répondait pas, mais écoutait avec attention, amusé de rencontrer chez un enfant une passion qui va se nicher habituellement dans le cœur des vieux savants.

— Et sans doute êtes-vous venu ici pour découvrir un oiseau rare ? s'informa Jacques à la fin de son exposé.

Bill Smugs sembla réfléchir un moment, puis il répondit :

— J'espère surtout voir un Grand Pingouin.

— Un Grand Pingouin ! s'exclama Jacques, très étonné. Mais je croyais que la race était éteinte ! Il n'y a plus de Grands Pingouins. Oh ! ce serait merveilleux d'en découvrir un. Mais je ne puis y croire.

— Et pourquoi pas ? répondit Bill. Il ne faut jamais refuser l'impossible. Il se peut qu'il en existe encore quelques-uns. Quel bruit dans le monde de la science si je parviens à les dénicher !

En entendant ces paroles, Jacques devint rouge d'excitation. Il jeta un regard de conquérant sur la mer, où, très loin, environnée d'une brume argentée, l'Ile de la Nuit pointait son nez noir.

— A mon avis, déclara alors le petit garçon, si nous voulons avoir une chance d'en découvrir un, c'est là qu'il faut aller.

Et du doigt, il montra l'île.

— Dans l'Ile de la Nuit... Vous la connaissez ?

— De nom, oui. J'aimerais beaucoup voguer jusque-là, mais je crois que c'est impossible.

— Est-ce que nous pourrons aller dans votre bateau ? demanda tout à coup Philippe, qui commençait à s'énerver d'être tenu à l'écart de la conversation. Jo-Jo possède un beau bateau, mais il ne veut jamais nous prendre avec lui. Nous aimerions tant apprendre à naviguer et pêcher. Dites ? Cela ne vous ennuyerait pas ? Après tout, ce ne doit pas être très gai d'être seul tous les jours.

— Tous les jours, non ! répliqua Bill. Eh bien, c'est entendu, je vous emmènerai un jour à la pêche. Vous et vos sœurs. Et on s'amusera beaucoup. Nous en profiterons pour voir s'il y a moyen d'approcher de l'Ile de la Nuit. Vous êtes contents ?

Les deux garçons frémissaient de plaisir, et il n'était pas besoin de les questionner pour s'en apercevoir. Leurs yeux scintillaient comme des pierres précieuses. Enfin, pouvoir apprendre à naviguer ! Enfin, partir à l'aventure vers l'Ile de la Nuit !

— Jo-Jo va devenir enragé quand il apprendra ça ! murmura Philippe entre ses dents.

Puis, ils remercièrent Bill Smugs et le quittèrent en disant qu'ils allaient avertir les fillettes, lesquelles devaient sans doute commencer à s'énerver...

Ils escaladèrent les falaises, et moins d'un quart d'heure plus tard se retrouvèrent dans la petite crique sablonneuse où les attendaient Lucy-Ann et Dinah.

— Dinah !... Lucy-Ann !... crièrent les garçons de si loin qu'ils virent les fillettes. Venez donc !... Nous allons vous présenter à notre ami Bill Smugs.

CHAPITRE XII

UN CADEAU... ET UNE SURPRISE POUR JO-JO

Bill Smugs devint rapidement le grand ami des enfants. C'était un homme qui avait gardé un caractère jeune et qui ne dédaignait pas la plaisanterie. Il était patient avec Kiki et supportait facilement les manies de Philippe. Une fois même une araignée qui faisait partie de la collection du petit garçon s'était égarée sur la cuisse de Bill ; il l'avait prise sans rien dire et déposée délicatement sur le genou de son jeune et terrible ami. Il était à ce point calme et maître de lui que Dinah n'osait plus se mettre en rage devant lui et allait cacher sa colère derrière un rocher. La fillette n'y pouvait rien, mais la vue d'une bête comme une araignée, ou une chenille, ou une sou-

ris, la mettait en transes. Il fallait qu'elle hurle.

Les enfants se rendaient à la petite hutte de Bill Smugs à peu près tous les jours. Bill les invitait dans son bateau, et ils partaient à la pêche jusqu'au coucher du soleil. Quand Jo-Jo les voyait revenir avec le poissons qu'ils avaient pris, d'étonnement il ouvrait la bouche sans parvenir à proférer un son. Bill leur apprit la manœuvre du bateau, et bientôt les enfants furent capables de naviguer sans son aide. Et c'était un plaisir toujours pareil que de voguer, poussés par une forte brise.

— On va presque aussi vite qu'en canot automobile ! s'écria Jacques, tout joyeux. Bill, je suis si content de t'avoir rencontré.

Mais au vif désappointement de Jacques, Bill Smugs se refusait à ne parler qu'oiseaux. De même, il ne voulait pas accompagner tous les jours le petit garçon au sommet des falaises pour admirer le vol des mouettes.

« En somme, se disait Jacques, il est moins passionné que moi. Mais Bill aimait écouter les histoires qu'il lui racontait, et même un jour il lui apporta un livre consacré à l'ornithologie.

— Il est pour toi, Jacques !

— Pour moi, Bill ? Mais il est neuf... s'étonna le garçon. Tu ne l'as pas lu ! Tu dois d'abord le lire.

— Mais non, tu peux le garder, insista Bill en allumant une cigarette, il y est question du Grand... Je crois que tu as raison et que nous ne découvrirons jamais cet oiseau. Il doit avoir disparu. On n'en a plus vu un depuis cent ans.

— Oui, mais personne n'a exploré l'Ile de la Nuit, rétorqua Jacques avec obstination. Ah ! si vous vouliez un jour aller jusque là, je suis sûr que nous y ferions des découvertes sensationnelles. L'île doit être un paradis pour les oiseaux, et sûrement ils ne sont pas farouches.

Mais Dinah, agacée par ces éternelles histoires d'oiseaux, intervint pour changer le cours de la conversation :

— Vous auriez dû voir la tête de Jo-Jo, quand il nous a vus revenir hier avec tout le poisson que nous avons pris ! Il ne comprenait pas qu'on puisse faire une si belle pêche au bord de l'eau. Et il disait que nous avions été en bateau.

— Vous ne le lui avez pas dit ? demanda Bill Smugs, subitement inquiet.

Dinah fit non de la tête.

— On n'est pas si bête. Il est capable de gâter tout notre plaisir. Il nous suivrait et chercherait par tous les moyens à nous empêcher de vous voir.

— Est-ce que votre oncle et votre tante savent que vous m'avez rencontré ?

Dinah continua à faire non de la tête.

— Non, nous n'avons encore rien dit. Mais quelle importance cela a-t-il ? Est-ce qu'il faut que nous le leur racontions ?

(A suivre.)

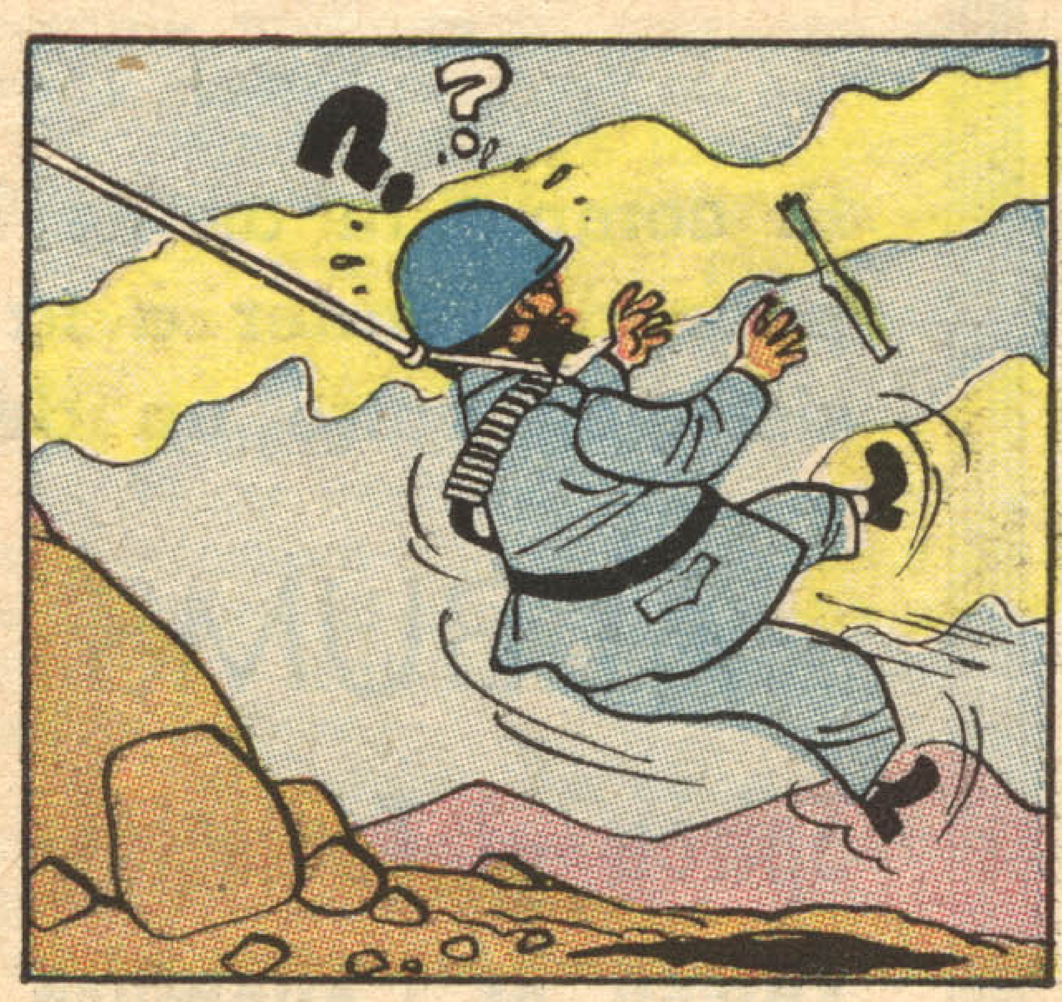

TIF et TONDU


CE PETIT VENT DU MATIN ME DONNE FAIM !
NOTRE DÉJEUNER EST LÀ-BAS

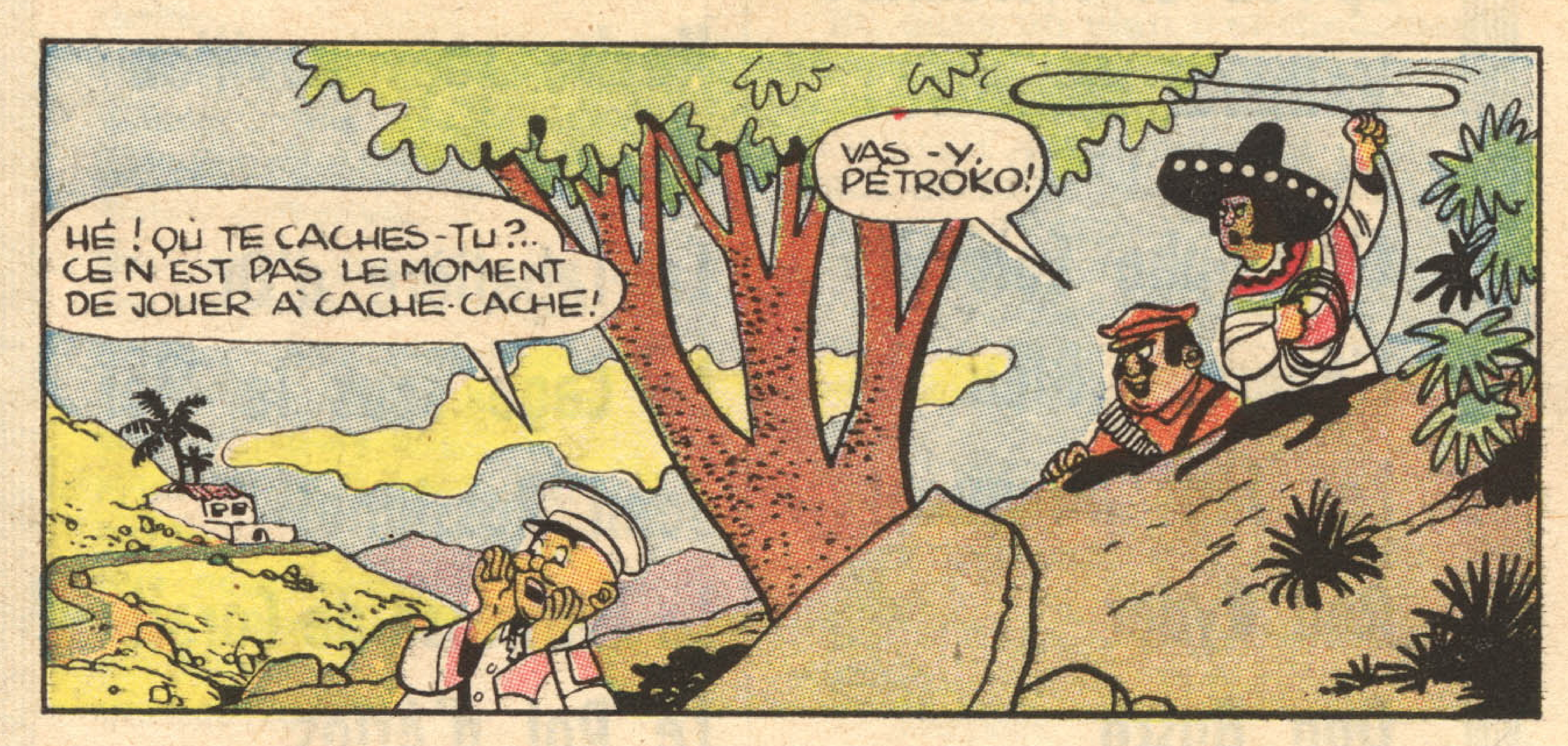

TU N'AS PAS LA PRÉTENTION DE ME FAIRE MANGER DU JONC ?

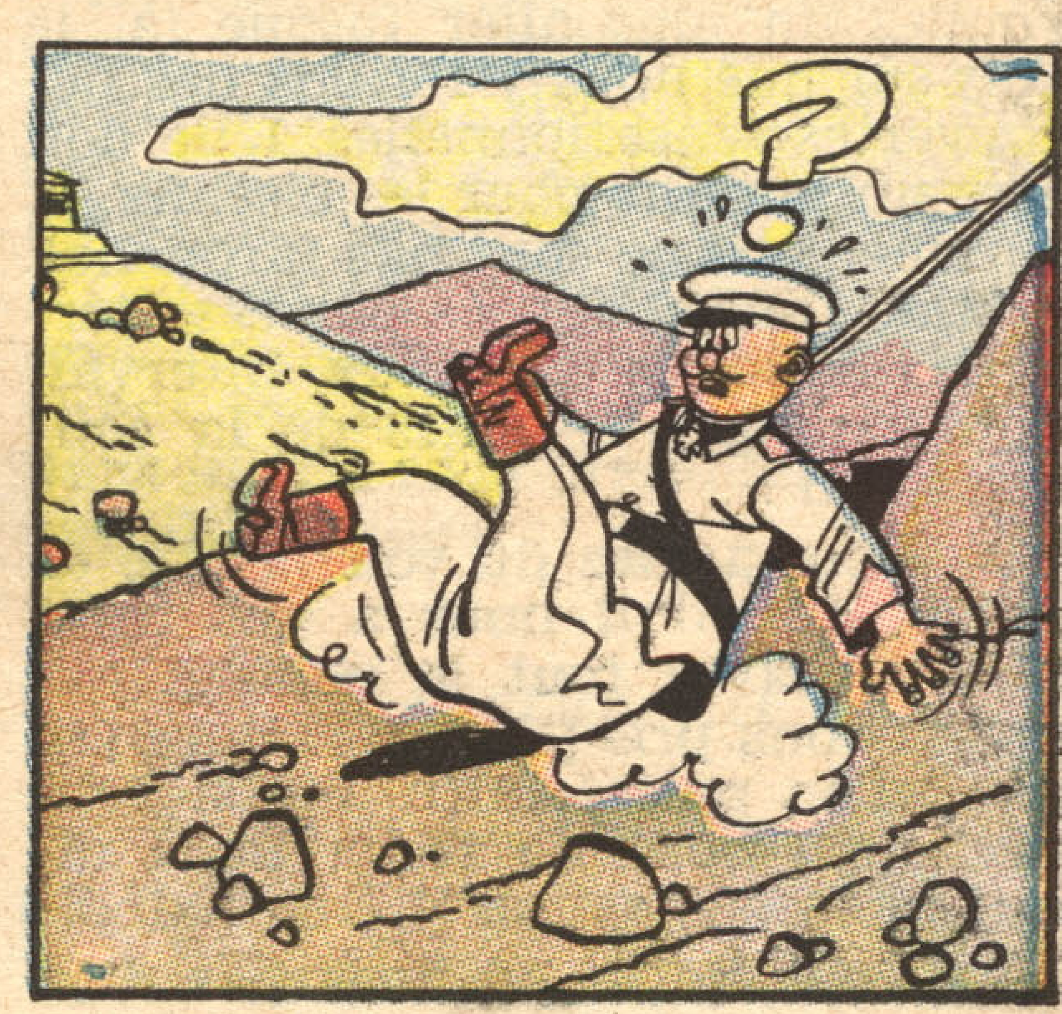

FAIS COMME MOI ! C'EST DE LA CANNE À SUCRE.
DU SUCRE EN BRANCHE. J'AIME MIEUX UNE CÔTE DE VEAU.


CHASSE CES IDÉES D'ANTHROPOPHAGIE ET DÉGUSTE ÇA.


?

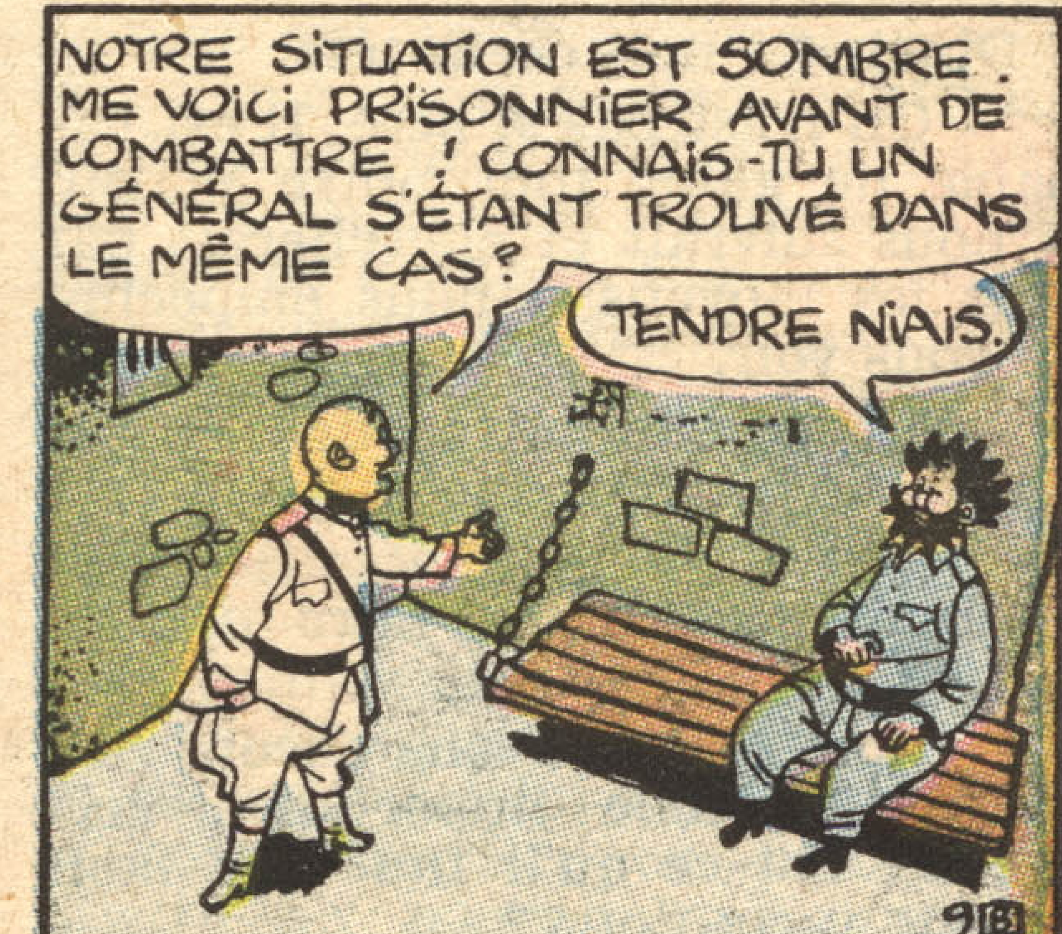

J'AI OUÏ DIRE QU'ON FABRIQUAIT LE RHUM AVEC ÇA SAIS-TU COMMENT ?


HÉ ! OÙ TE CACHES-TU ?.. CE N'EST PAS LE MOMENT DE JOUER À CACHE-CACHE !
VAS-Y, PETROKO !


?


C'EST UNE GROSSE LÉGUME. LA PRISE EST BONNE.


EN AVANT. À TOUTE VITESSE, POUR SANTA-ANA.
SA 722


NOTRE SITUATION EST SOMBRE. ME VOICI PRISONNIER AVANT DE COMBATTRE ! CONNAIS-TU UN GÉNÉRAL S'ÉTANT TROUVÉ DANS LE MÊME CAS ?
TENDRE NIAIS.

JO LUMIÈRE

PAR FRANK GODWIN

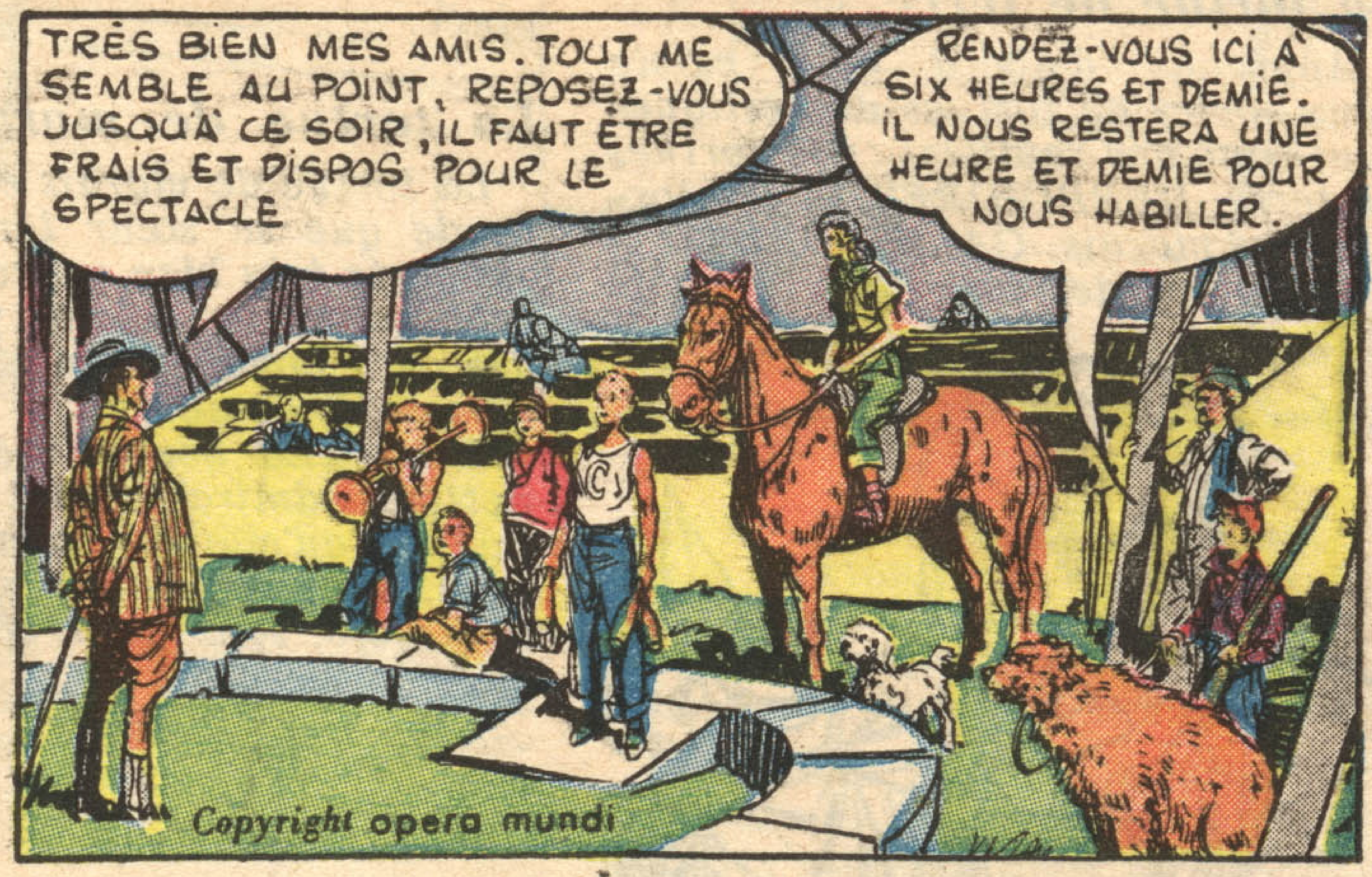












Copyright opera mundi



SI TU VEUX UNE TORTUE, SACHE LA SOIGNER...

Oui, oui, je sais... Les chiens, les chats, les perroquets, les souris blanches ou les cobayes, cela ne t'intéresse plus. Tu veux une tortue que tu pourras caresser sous le menton ou sur la tête et qui répondra à son nom si, bien entendu, tu lui en donnes un.

Tu as eu une tortue, dis-tu ? Tu en as même eu plusieurs ? Mais elles sont mortes. Et tu es à la fois triste et vexé. Triste d'avoir perdu tant d'amis du genre animal, car une tortue, c'est vite familier, et vexé parce que tu crois que les tortues ne veulent pas vivre chez toi.

Non, tes tortues t'aimaient bien, mais il y a que tu n'as pas su les soigner convenablement. Car une tortue, ça ne vit pas comme ça, sans un minimum de soins ; c'est sensible et fragile, et ne voir en elle qu'un jouet te ferait passer à mes yeux pour un petit bourreau involontaire sans doute, mais pour un bourreau quand même.

Une petite vie, même animale, et surtout animale, car la bête se trouve sans défense vis-à-vis de toi, te donne des responsabilités.

Penses-y quand il te prendra la fantaisie d'être capricieux... ou cruel.

La tortue de terre.

Apprends d'abord qu'il existe deux sortes de tortues domestiques (qui sont des reptiles) : les tortues de terre, HERBIVORES, et les tortues de marais, CARNIVORES.

La tortue de terre nous vient de la Grèce ou de l'Afrique du Nord. Elle aime la chaleur, naturellement, mais elle s'acclimate très bien dans nos régions. Elle est herbivore ; ne t'avise donc pas de lui donner à manger des insectes ou des limaces. Cela ne lui convient pas du tout. La tortue de terre, qui — comme la tortue de marais d'ailleurs — n'a pas de dents, mais possède des mâchoires munies d'un revêtement corné se prolongeant en une sorte de bec, se nourrit exclusivement de salade, de feuilles de choux verts ou de choux-fleurs, de pétales de fleurs et de fruits, sans dédaigner pour autant les reliefs d'un bon repas d'humains tels que le fond d'une assiette de soupe, des pommes de terre bouillies ou des déchets de viande. Veille d'autre part à ce qu'il y ait toujours de l'eau fraîche à sa portée. Et sois aussi un brin vétérinaire, car il faut surveiller les yeux de la tortue — qu'elle soit de terre ou de marais — et les laver à l'eau boriquée si une matière blanche apparaît.

Sois aussi un bon policier et surveille les promenades de ta tortue au jardin. Les tiques peuvent s'accrocher à ses pattes et lui faire un tort considérable au point de la tuer. Arrache ce parasite avec une pince.

La tortue de marais.

La tortue de marais est plus costaude que sa sœur terrestre. Elle supporte très bien notre climat capricieux et ne réclame pas le soleil dès qu'il boude. Même, elle préfère dormir à l'ombre...

C'est une bonne ménagère qui nettoie admirablement un jardin, du fait qu'elle est carnivore. Poissons, limaces, fourmis, pucerons, escargots, sont pour elle des mets de choix. Quant au logement, elle est très accommodante sur cette question : un baquet d'eau dans lequel elle peut entrer et sortir à volonté lui suffit. C'est à la fois sa baignoire et son débit de boissons. Songe aussi à lui arranger un petit coin à l'ombre où elle pourra se reposer, soit en retournant une caisse, soit en plaçant un couvercle de biais contre un mur.

La tortue de marais est de toutes les espèces la plus familière et la plus têtue. Déplace-la, elle retournera... à toute vitesse à son domicile de prédilection.

La saison d'hiver.

Octobre est un mois important, pour la tortue, de quelque catégorie qu'elle soit. Il faut alors qu'elle songe à prendre ses quartiers d'hiver, ou que toi tu y songes pour elle.

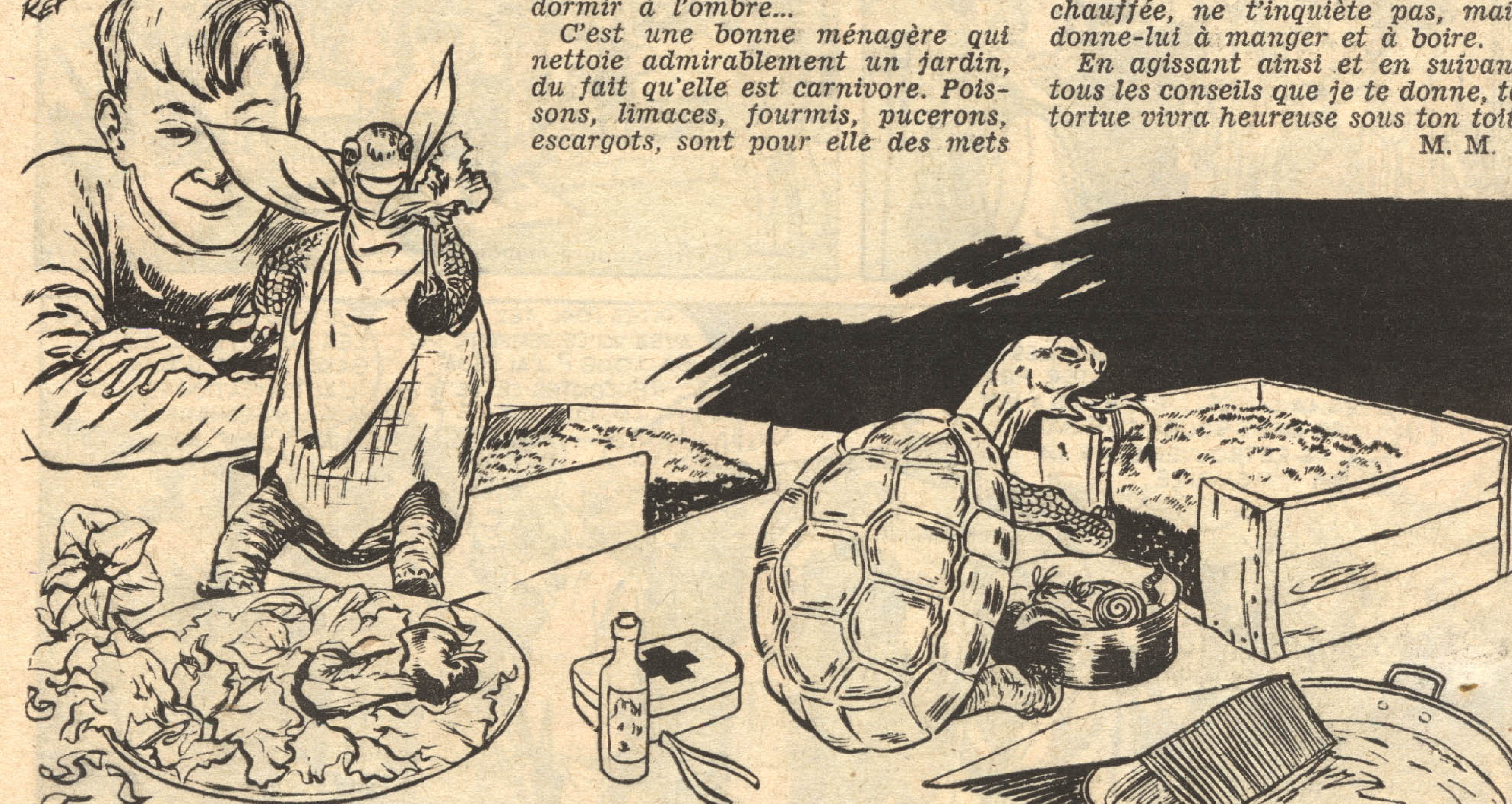
Car dès que tombent les feuilles et que les premiers froids se font sentir, tu dois donner à ta tortue un domicile nouveau : une caisse non couverte qui contiendra une couche de terre humide avec pardessus une couche de mousse. Le petit animal s'y cachera et s'y tiendra coi jusqu'au mois d'avril ; à condition, bien entendu, que tu aies mis la caisse à l'abri des gelées, de préférence dans une cave.

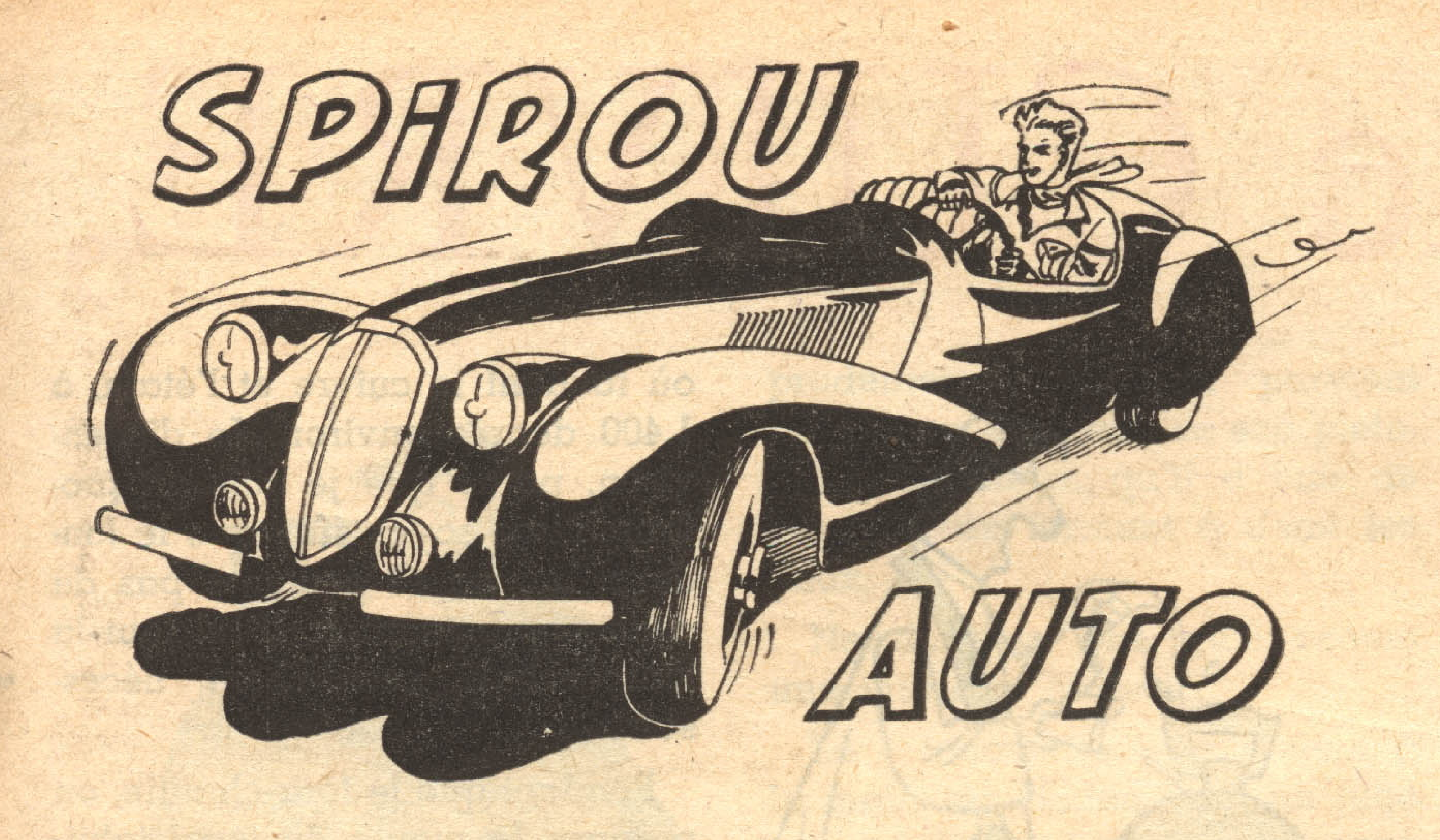
Tu peux aussi laisser ta tortue courir dans un endroit où il fait tiède et attendre qu'elle s'endorme gentiment. Tu placeras sous elle un linge ou litière de paille.

Si elle ne s'endort pas, ce qui arrivera au cas où la pièce est bien chauffée, ne t'inquiète pas, mais donne-lui à manger et à boire.

En agissant ainsi et en suivant tous les conseils que je te donne, ta tortue vivra heureuse sous ton toit.

M. M.





CARACTERISTIQUES :

Moteur : 4 cylindres en « Flat », c'est-à-dire horizontaux et opposés deux à deux. - Cylindrée : 1.131 centimètres cubes. - Alésage-course : 75 × 64. - Puissance : 25 CV. à 3.300 tours-minute. - Soupapes culbutées.

Rrefroidissement par air (suppression du radiateur).

Propulsion : arrière.

Boîte de vitesses : 4 vitesses, levier central au plancher.

Suspension : Avant : roues tirées par barres de torsion. - Arrière : indépendantes par « essieux oscillants ».

Vitesse : 95-100 km.-heure.

Carrosserie : semi-coque (châssis à poutre centrale).

LA VOLKSWAGEN (6 CV.)

La Volkswagen n'est pas d'aujourd'hui : elle date d'avant la guerre. Ce fut une belle création de l'ingénieur PORSCHE.

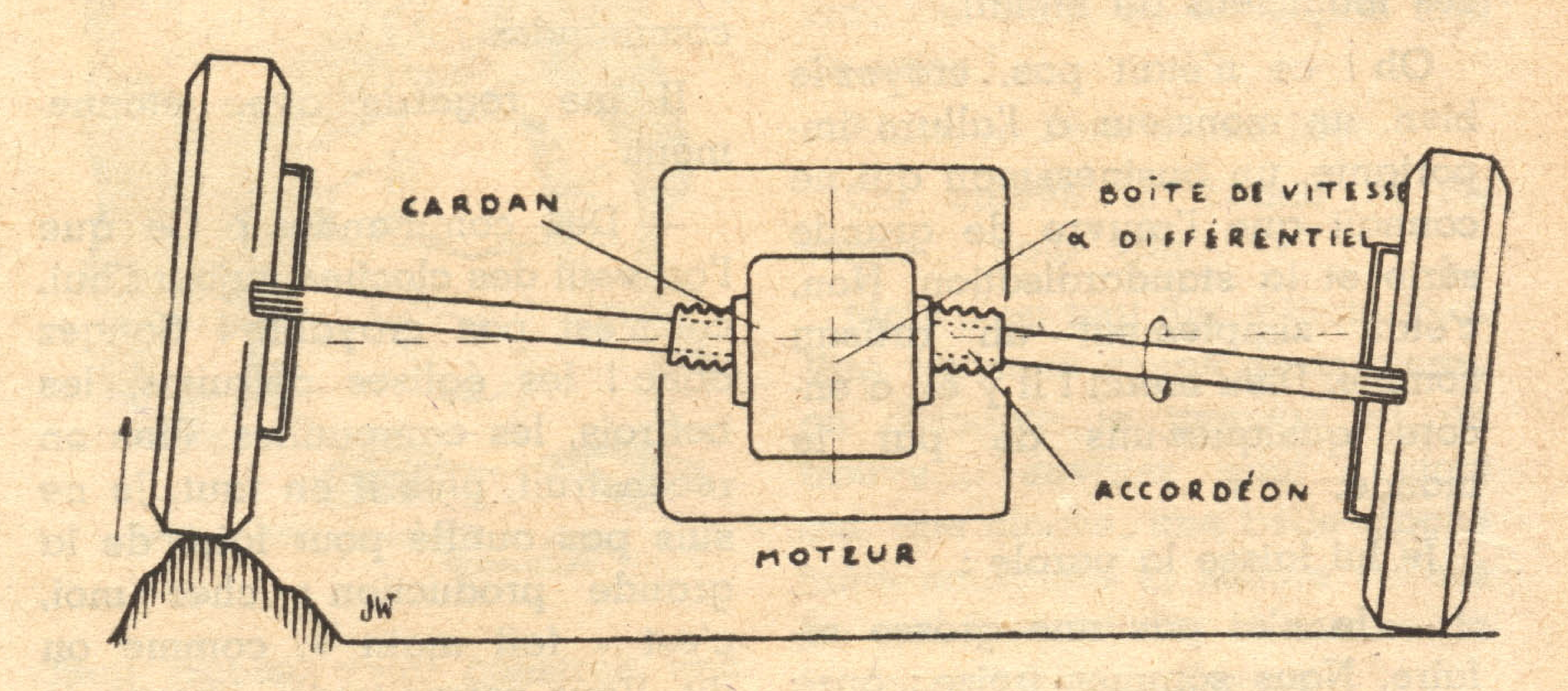
Vous la connaissez tous, n'est-ce pas, chers amis ? Et je parie que vous en dites : « Bah ! une 6 CV. comme les autres. » C'est une erreur. La Volkswagen est une de ces quelques voitures qui se trouvent à l'avant-garde de la technique.

1. — Son moteur placé à l'arrière : Nouveau système du flat-four, c'est-à-dire que les cylindres sont horizontaux et opposés deux à deux (comme la Panhard, la Jowett Javelin et probablement les futurs modèles Citroën). D'après les techniciens, cette disposition procure un meilleur équilibrage. De plus, le moteur est beaucoup plus plat et facilite le carrossage.

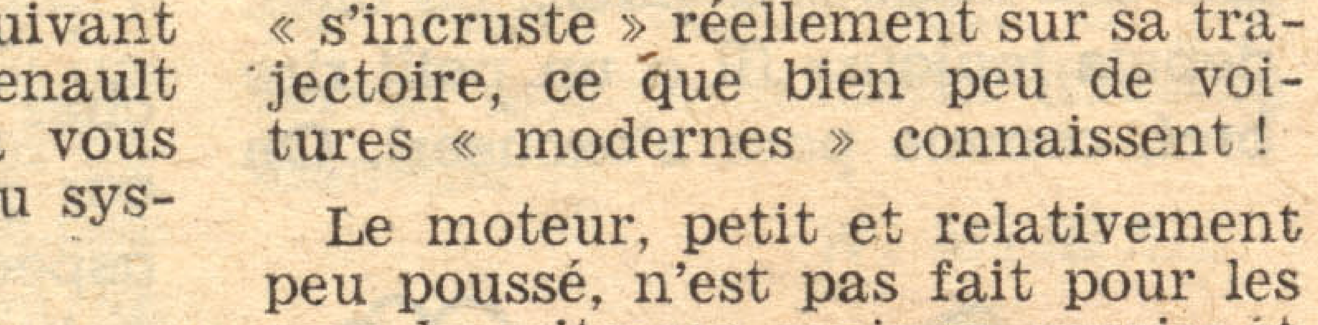
Le refroidissement se fait par air (comme dans la Tatra). Difficile à réaliser, ce système a l'avantage de supprimer le radiateur et tous ses ennuis (rouille, gel, vapeur).

2. — Son châssis : Technique intermédiaire entre le châssis classique et la monocoque, le châssis-poutre Volkswagen procure un gain de poids et confère à la voiture une sérieuse rigidité. De plus, les organes y trouvent leur place d'une façon rationnelle. Le châssis V. W. charme par la beauté de son dessin, tant cette mécanique semble simple et parfaite.

3. — Sa suspension : Ce que Citroën a fait le premier, Volkswagen le continue. Les roues avant sont indépendantes, par roues tirées et barres de torsion (voir schéma dans l'article sur la Citroën). La disposition est évidemment différente, mais le principe y est. A l'arrière, les roues motrices sont montées sur des essieux oscillants, suivant la technique Mercédès, Renault 4 CV. et Skoda. Le schéma vous fera comprendre la beauté du système.



J'ai essayé une Volkswagen et je voudrais vous faire connaître l'impression qu'elle donne. Tout d'abord, il faut souligner la merveilleuse rigidité de l'ensemble, la voiture forme un véritable bloc homogène. Ici, pas de débattement de suspension molle, de grand capot qui vibre, de virages couchés et de marche houleuse. La Volkswagen tient admirablement la route, surtout en virage, où elle « s'incruste » réellement sur sa trajectoire, ce que bien peu de voitures « modernes » connaissent !



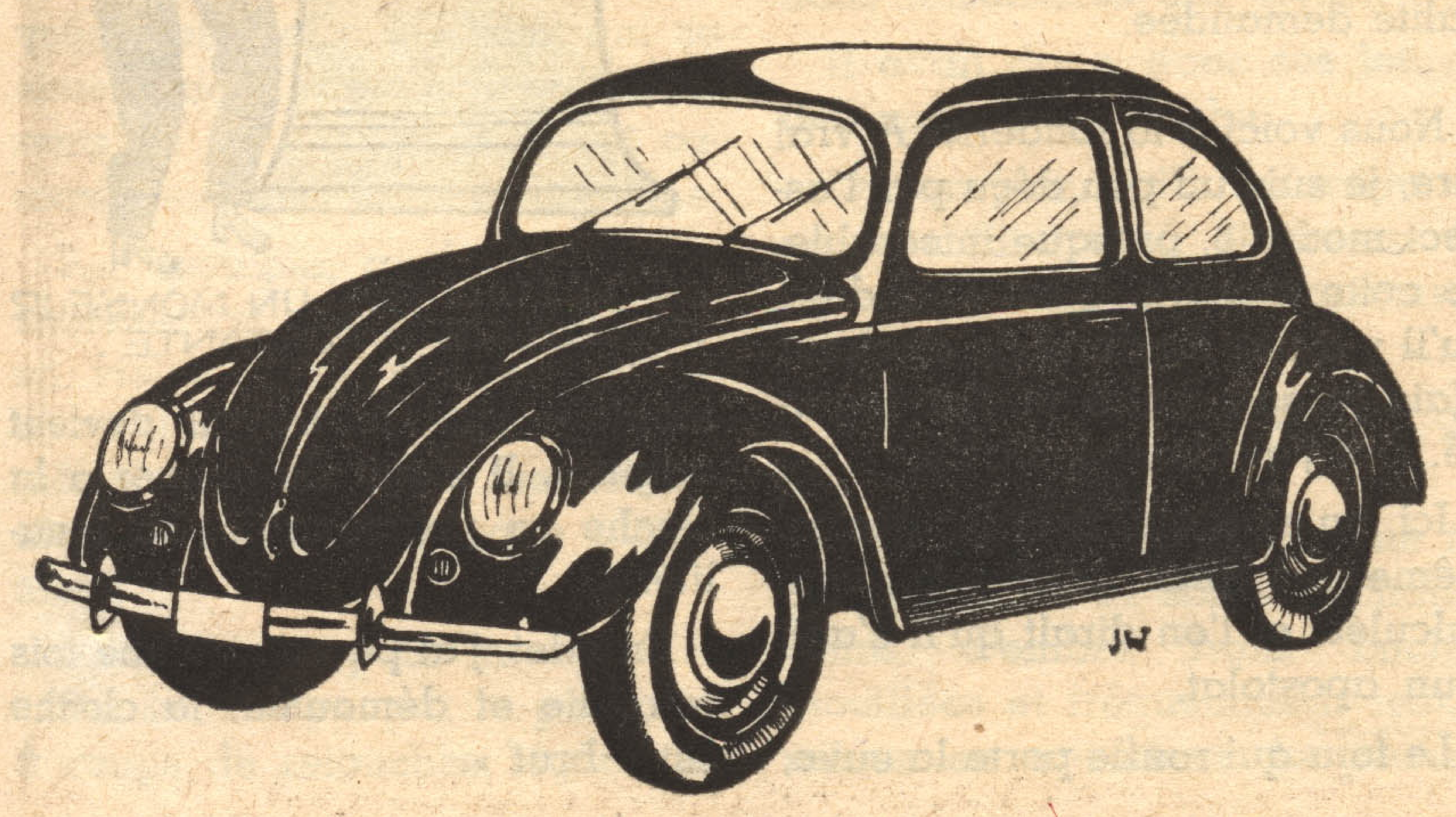
Le moteur, petit et relativement peu poussé, n'est pas fait pour les grandes vitesses, mais sa reprise et son endurance compensent amplement cela.

Un bon conducteur, qui connait sa voiture, « VIT » avec elle et surtout SAIT MANIER A BON ESCIENT LE LEVIER DES VITESSES, peut, avec une Volkswagen, battre les gros mastodontes, pourvu que la route soit quelque peu sinueuse.

Bravo à Monsieur l'ingénieur PORSCHE !

A titre de renseignement : La Volkswagen existe aussi en décapotable : c'est une bien sympathique voiture.

STARTER.



78% de CUIVRE,

Est-ce de l'alchimie ? Est-ce une chronique économique ?

Non, soyez rassurés, et j'aurais banni de ma mémoire cette *formule chimique* si, justement, je n'avais appris qu'elle est la base d'une des plus pures joies que ressentent les hommes depuis leur tendre enfance.

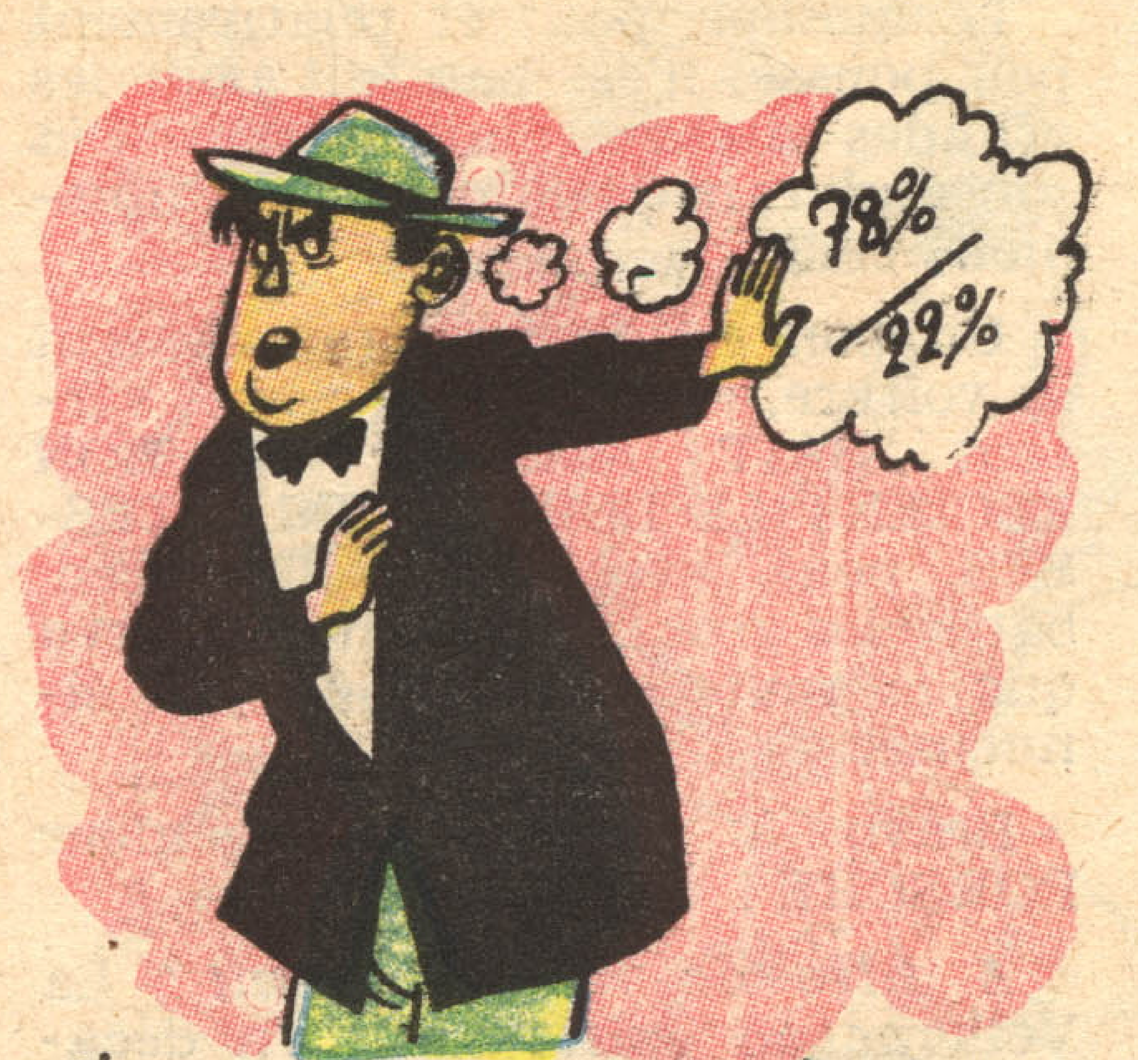
Il s'agit des cloches, les cloches trapues, graves ou cristallines, sérieuses ou primesautières ; les cloches, baptisées comme des êtres vivants, aimées et familières comme les êtres du foyer ; les cloches de nos cathédrales et celles de nos chapelles.

Toutes ces voix de bronze qui sonnent les heures de notre vie sont l'œuvre des fondeurs. J'ai eu l'occasion de parler avec l'un de ces magiciens du métal.

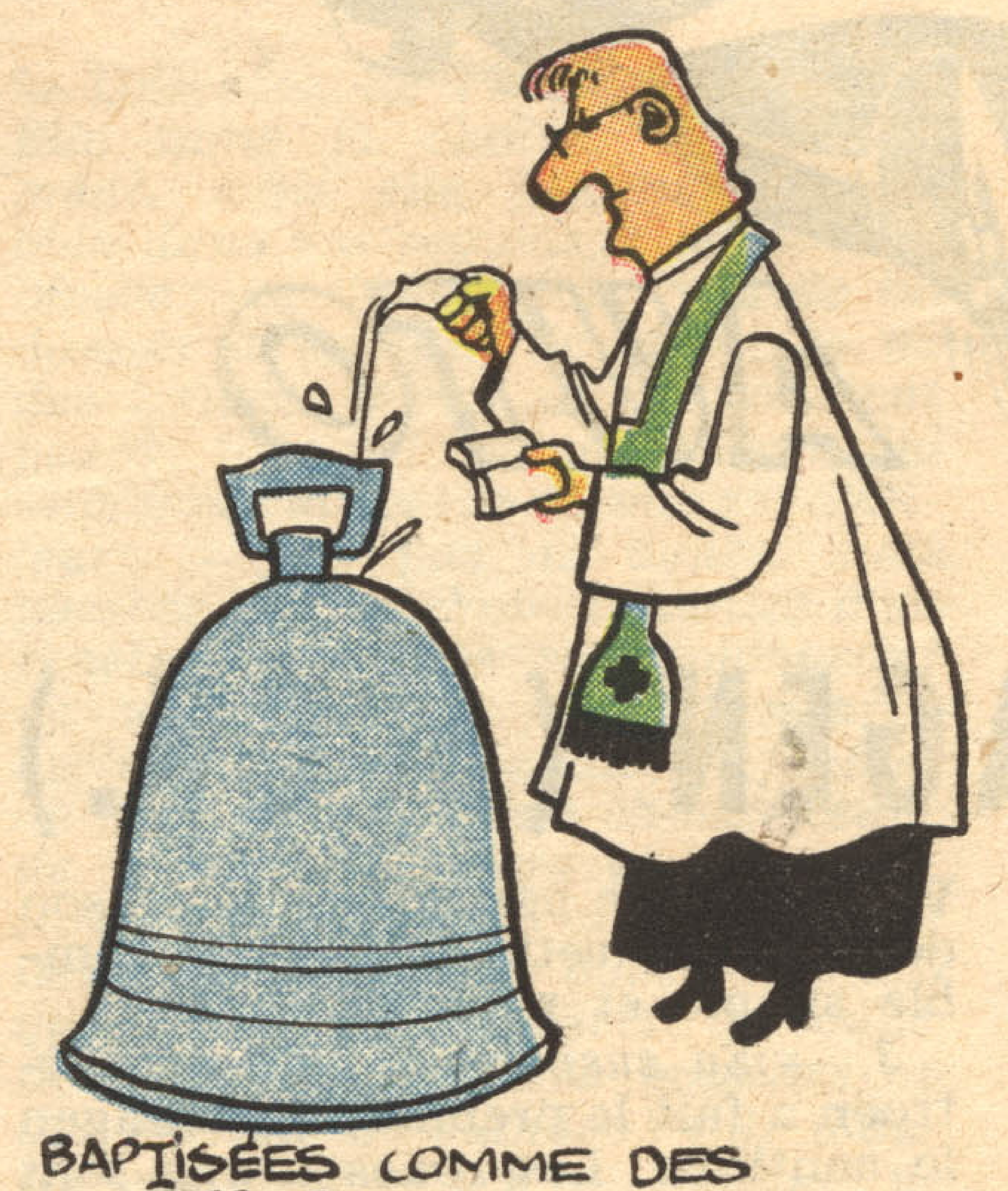
Oh ! ce n'était pas, croyez-le bien, un monsieur à l'allure importante, un businessman qui ne connaît que l'œuvre de grande série et la standardisation. Non, c'était simplement un artisan comme, Dieu merci ! il y en a encore quelques-uns de par le monde.

Je lui laisse la parole :

— Je n'ai pas une grosse affaire. Nous sommes treize : onze compagnons, mon fils et moi. Je fais des cloches depuis... eh bien, depuis toujours (il a un petit rire bref, comme pour s'excuser). On



J'AURAIS BANNI DE MA MÉMOIRE CETTE HORRIBLE FORMULE CHIMIQUE



BAPTISÉES COMME DES ÊTRES VIVANTS

fait ça, dans la famille, depuis cinq générations.

— Avez-vous beaucoup de commandes ?

Il me regarde avec étonnement.

— Des commandes ? Ce que l'on veut des cloches aujourd'hui, ce n'est pas croyable ! Songez donc ! les églises détruites, les beffrois, les campaniles. Plus on reconstruit, plus il en faut. Je ne suis pas outillé pour faire de la grande production ; chez moi, c'est « fait main », comme on dit. Vous verrez tout à l'heure, je vous montrerai la fonderie.

» Quand une cloche sort de chez moi, je sais ce que je livre, car je la connais sous tous ses aspects ; elle a exactement la tonalité demandée.

Nous voici à la fonderie. A vrai dire, je suis un peu déçu par l'aspect modeste, presque misérable, de cette masure. C'est là-dedans qu'il y a une fonderie de cloches? Mais je suis entré et j'ai regardé... et j'ai changé d'avis.

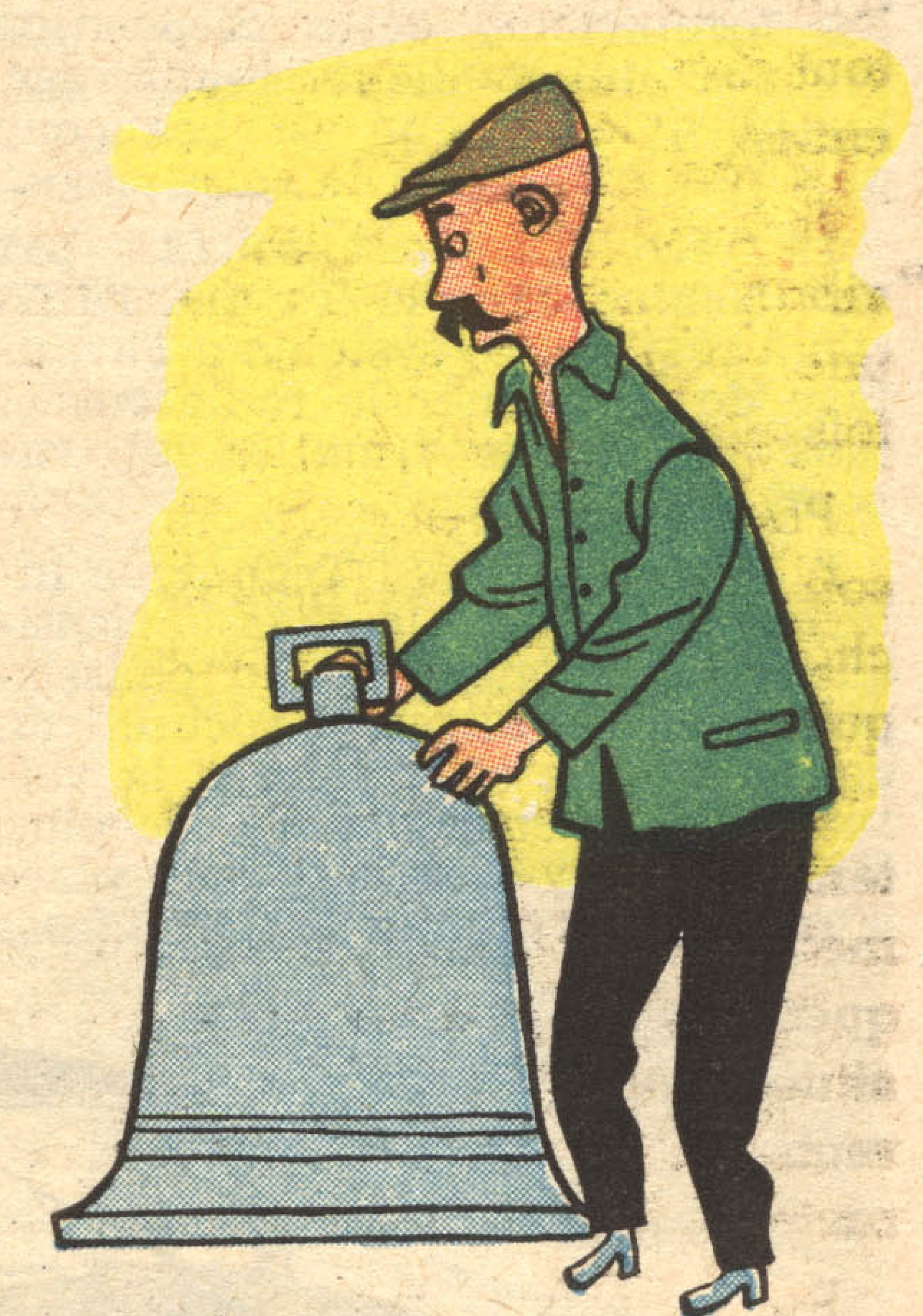
Ici, on sent que tous les gestes, même les plus habituels, sont calculés, et l'on dirait qu'il s'agit d'un apostolat.

Le four qui ronfle porte la cuve, où fondent le cuivre et l'étain, à 1.400 degrés environ. Je dis environ, parce que je suis un profane, mais soyez sûrs que le fondeur, lui, ne se contente pas de cette approximation. Il lui faut la température exactement nécessaire.

Pendant que le four chauffe, on prépare le moule de terre fabriqué spécialement et rigoureusement aux dimensions de la cloche à couler.

Lorsque les premières bulles viennent crever à la surface du métal en fusion, on le laisse couler dans le moule, lentement, à petits coups, pour qu'il n'y ait pas de bulles d'air emprisonnées dans l'épaisseur, faute de quoi la future cloche n'aurait pas la pureté de son qu'il faut.

— A quelques détails près, poursuit le fondeur, c'est pareil jusqu'ici à ce qu'on fait dans une aciérie. Mais c'est après le dé-



CE N'ÉTAIT PAS UN MONSIEUR À L'ALLURE IMPORTANTE.

moulage que le travail devient original. Il s'agit de donner à la cloche sa personnalité, sa tonalité.

En effet, j'ai pu voir qu'une fois refroidie et démoulée, la cloche est « brut ».

22 % D'ÉTAIN.



ON LUI DONNE UNE SURFACE POLIE

A la lime, au jet de sable, on lui donne une surface polie.

Puis vient l'instant solennel de l'accordage.

C'est là que, véritablement, la cloche prend vie.

Jamais je n'ai vu mettre tant d'art, tant de conscience, et, pour tout dire, tant d'amour dans l'exécution d'un travail.

Il s'agit, en somme, de faire vibrer sur une note déterminée une masse de métal pesant parfois plusieurs tonnes.

Pour l'accordeur, que la note soit juste, c'est la moindre des choses, et il ferait beau voir qu'elle ne le fût pas.

Ce qu'il s'attache surtout à obtenir, c'est ce qu'en terme de métier on appelle les harmoniques, c'est-à-dire les sons qui se situent dans des octaves différents du son principal et qui caractérisent l'instrument lui-même.

Par exemple, quel est le phénomène qui nous fait distinguer un violon d'une contrebasse ou d'une flûte, jouant exactement la même note ? Ce sont les harmoniques propres à chaque instrument.

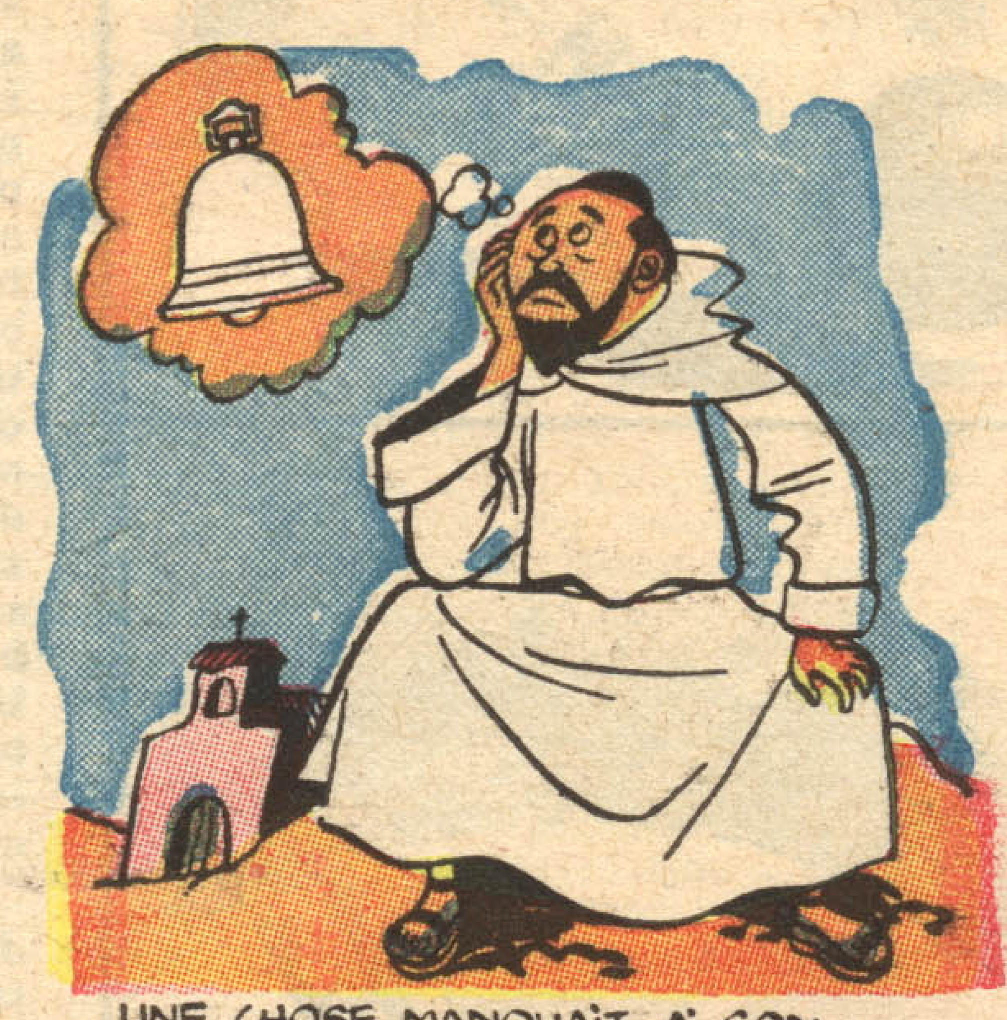
Même chose pour la cloche.

Par le limage, par le ponçage, à coups de retouches légères et prudentes, l'accordeur parvient peu à peu à obtenir ce son plein, riche, moelleux, qu'il a l'air de déguster en fermant à demi les yeux.

Ne dirait-on pas qu'il écoute une musique céleste ?

Le « tonomètre » qu'il tient à la main est évidemment un juge sans réplique, mais je soupçonne fort notre artisan de ne se fier vraiment qu'à son oreille.

Il m'a fait l'amitié de me convier à sa table, et, ma foi, la collection d'histoires qu'il connaît est loin d'être sans saveur. Il m'a raconté que le père de Foucauld, alors qu'il s'était fait ermite à



UNE CHOSE MANQUAIT A SON BONHEUR

Beni Abbès, avait construit une petite chapelle.

Une chose pourtant manquait à son bonheur : une cloche qui appellerait du fond du désert la bénédiction de Dieu sur les populations misérables qui vivaient là.

Il avait donc, dans ses lettres, demandé cette cloche.

Or, un jour, voilà qu'arrive au poste militaire, à l'adresse du Père de Foucauld, un baril avec la mention « tenir au frais ».

« Tenir au frais ! » Quelle gageure en plein désert.

Bref, jamais nouveau-né ne fut l'objet de tant de soins touchants. Coins d'ombre frais, bâches mouillées et fréquemment renouvelées en attendant de pouvoir livrer là-bas le colis... à travers des immensités de sable.

Enfin, après mille précautions, on arrive à déposer le baril à destination.

On s'empresse, et quelqu'un le met en perce.

On tourne le robinet : rien.

Petite sueur d'angoisse.

Le sable, peut-être, qui a bouché le robinet ?

Démontage, nettoyage, remontage.

On tourne... rien !

Cette fois, l'officier qui a convoyé le baril devient pâle.

Il s'éponge le front.

Voyons ce baril.

Il est lourd, donc il n'est pas vide ; et puis, on en a pris tant de soins !...

Alors, le Père a une idée.

On enlève la bonde et on sonde... pour voir.

Mais c'est tout dur à l'intérieur. Vite, en deux coups de marteau, on démonte le tonneau et on trouve... devinez quoi... mais oui, une cloche, une belle cloche toute souriante et sonore encore du ciel bleu et des chansons de la douce terre de France.

Que voulez-vous ! on n'avait pas trouvé mieux pour la préserver que de la mettre dans un tonneau.

W. MYRTAL.



ON TOURNE ... RIEN !

GÉOMÉTRIE...

Assez pour cette fois.

Fernand a suffisamment maugréé contre ses arrières, tempêté contre le sort, imploré ses dieux protecteurs.

Nous faisons cercle autour de lui, étalant enfin au grand jour le complot que nous avons ourdi contre lui, afin de l'obliger à sortir la gamme complète de son jeu éblouissant.

— Canailles ! nous dit-il en souriant. Je commence à comprendre. J'étais étonné de voir Jean-Marie et Maurice jouer comme des savates. Mais s'ils avaient des ordres, je ne dis plus rien. Je lève la demande d'interpellation que je désirais poser afin qu'on remise à tout jamais nos camarades au magasin des vieilles gloires.

SURFACE NON PROTÉGÉE

Puis, me prenant à partie :

— J'aimerais qu'on me précise un point. Ce que j'ai à faire quand je me trouve seul devant un attaquant, ça je l'ai compris. Mon rôle est de me porter en avant afin d'augmenter la surface que, normalement, je protège par mes déplacements latéraux. Mais lorsque je suis menacé par un avant qui se présente sur le côté, le jeu n'est plus le même. Si je me poste près du poteau menacé par mon bonhomme, je dégage complètement la partie de mes buts située derrière moi. Si, par malheur, un complice de celui avec qui je suis aux prises vient se promener devant les buts, je suis refait. Une passe, boum, le ballon est dans les filets avant que j'aie esquissé une parade.

— Ce que tu viens d'exposer est pourtant la parfaite description de ce qu'il convient d'exécuter en un tel cas. Ta place est constamment sur la BISSECTRICE de l'angle formé par le joueur en possession de la balle et les deux montants de tes poteaux.

» Dans le cas extrême où Philippe, par exemple, se trouverait tout à fait sur ta gauche, il est certes susceptible de passer à René, venu lui prêter main forte. Mais tu as des arrières qui doivent veiller au grain et marquer les gens dangereux.

» Si tes compagnons te lâchent, alors, tu n'as rien à te reprocher. La lutte à deux contre un est toujours profitable aux plus nombreux.

» Dans l'éventualité qui nous intéresse, tu as d'ailleurs un suprême espoir sur lequel te reposer : la maladresse ou la lenteur de tes adversaires qui te permettent de rétablir la situation.

» Compris ? Bissectrice, bissectrice. Je sais bien que je te parle géométrie...

» ... Mais cette science a-t-elle un secret pour toi ?

JACQUES MORAIN.

Un bon départ pour la journée

714 JONGLAGE PAR FLEXION EXTENSION DES AVANT-BRAS - LANCER LA BALLE LESTÉE EN FLÉCHISSANT L'AVANT-BRAS G^HE (DR^T). LA RATTRAPER DE LA MAIN DR^TE (G^HE).

724 BALANCEMENT DE LA JAMBE TENDUE SUIVI DE LANCER DE LA JAMBE SUR LE CÔTÉ - MAINS AUX HANCHES, BALANCER LA JAMBE G^HE (DR^TE) TENDUE 3 FOIS DEVANT LE CORPS, PUIS LA LANCER SUR LE CÔTÉ.



734 FLEXION EXTENSION DU TRONC - DANS LA POSITION INITIALE DE 612, MAINS À LA NUQUE, FLÉCHIR ET REDRESSER LE TRONC.



148 APPUI AU SOL, CORPS EN ÉQUERRE, FLEXION EXTENSION RAPIDE DES BRAS - EXÉCUTER 143 MAIS LE CORPS EN ÉQUERRE ET NON TENDU

SPORTS

NOTRE GRAND CONCOURS SPORTIF :

Faisons le point

Il ne saurait être question de vous donner avant plusieurs semaines, amis concurrents, non seulement le classement définitif de notre concours, mais même la réponse à toutes les questions posées. Certaines de ces questions en effet présentent l'aspect d'un referendum, ce qui signifie qu'il nous faut avoir achevé le dépouillement de tous les bulletins — et c'est, croyez-nous, un travail de longue patience ! — pour pouvoir vous donner notamment les solutions idéales aux questions n. 2 des 2e et 4e étapes.

Mais nous comprenons votre impatience, et, sans plus tarder, nous allons satisfaire dans toute la mesure du possible votre légitime curiosité en vous fournissant les précisions suivantes :

Première étape : a) La création du championnat de Belgique de football remonte à 1895 (vainqueur F. C. Liégeois) ;

b) Le premier Belge à avoir triomphé dans Bordeaux-Paris fut Cyrille Van Hauwaert, en 1907 ; dans Paris-Roubaix, G. Van Hauwaert, en 1908 ; dans Milan-San-Remo, toujours Cyrille Van Hauwaert, en 1908 ; dans le Tour de France, Odile Defraye, en 1912 ; dans Paris-Brest et retour enfin, Louis Mottiat, en 1921 ;

c) Un match de Coupe Davis comprend 5 rencontres : 4 simples et un double. La Belgique n'a jamais triomphé en finale de cette épreuve ;

d) En dehors des spécialités secondaires indiquées, on compte neuf victoires belges aux Jeux Olympiques. Ce sont : **en athlétisme,** Gaston Reiff (1948) ; **en football,** notre équipe nationale (1920) ; **en boxe,** le poids welter Delarge (1924) ; **en cyclisme,** George dans le 50 km. route (1920) ; **en poids et haltères,** le poids plume de Haes (1920) ; **en escrime,** P. Anspach à l'épée individuel (1912), notre équipe nationale à l'épée (1912), et Delporte à l'épée individuel (1924) ; enfin **en patinage,** Mlle Lannoy et Baugniet (1948).

Deuxième étape : a) Alcide Duray s'est illustré en jeu de balle ; Jean Capelle fut l'un des plus grands footballers de chez nous ; Emile Binet détint en athlétisme environ 25 titres de champion de Belgique et fut en particulier recordman du saut en longueur ; Robert Allard est un haltérophile de classe mondiale et a encore représenté notre pays aux récents championnats du monde à Paris ; Jean Guillini, enfin, lauréat du Trophée du Mérite Sportif 1942, fut une glorieuse figure de la natation et eut une mort héroïque pendant l'occupation.

Autant qu'on en puisse juger pour le moment, la plupart des concurrents ont répondu magnifiquement à cette question, qui, visiblement, les embarrassa moins que celle ayant trait dans l'étape précédente aux victoires olympiques des Belges...

« Quels furent, à votre avis, les trois plus grands champions belges de tous les temps ? »

Comme nous vous l'avons dit plus haut, il vous faudra attendre pour connaître la liste type. On vous dira simplement qu'à première vue les noms qui semblent revenir le plus souvent sur les bulletins sont ceux de Gaston Reiff, Philippe Thys, Sylvère Maes, Cyrille Van Hauwaert, Gustave Roth et Jef Scherens.

Troisième étape : Pas de doute possible, nos amis sont très au courant de tout ce qui a trait au fooball, et nous les en félicitons. Car n'est-il pas indispensable, que l'on soit joueur ou spectateur, de connaître le règlement du sport pour lequel on se passionne ? Les deux premières questions n'ont guère provoqué d'hésitations chez nos concurrents, qui, dans leur majorité, ont répondu d'une façon excellente : 1) Qu'en dehors de la récupération des minutes perdues pour arrêt de jeu, l'arbitre peut, dans un seul cas, prolonger le temps réglementaire d'une partie : pour permettre l'exécution d'un penalty accordé au tout dernier moment (les extra-times font partie du temps réglementaire) ;

2) Qu'un joueur qui botte un penalty ne peut rejouer le ballon que lorsque celui-ci a été touché par un autre joueur. Dans le cas présenté, le but n'est donc pas valable.

Les deux autres questions ont évidemment fait trébucher pas mal de compétiteurs. C'est tout à fait normal, puisque ces « colles » avaient pour objet de permettre la dislocation d'un peloton qui risquait d'être trop compact. Au reste, il est normal de récompenser les jeunes sportifs qui ont des notions élémentaires sur tous les sports.

Quoi qu'il en soit, voilà ce qu'il fallait répondre : a) penalty-corner : hockey ; drop goal : rugby ; fartage : ski ; jab : boxe ;

b) Le curling ne se joue pas sur gazon : c'est un sport de glace ; oui, il existe en athlétisme un lancer du poids de 25 kilos. Cette épreuve figura même au programme de certains Jeux Olympiques.

Quatrième étape : L'étape du « fair-play » devrait être décisive. Là, nous sommes encore en plein brouillard. Tout au plus nous semble-t-il que le cas n. 1, celui du football, pourrait finalement rallier une majorité de suffrages. Mais ce n'est encore nullement certain. Pour le reste, nous n'avons pu encore étudier les « explications de vote ». Dès que possible, nous vous fournirons d'autres précisions.

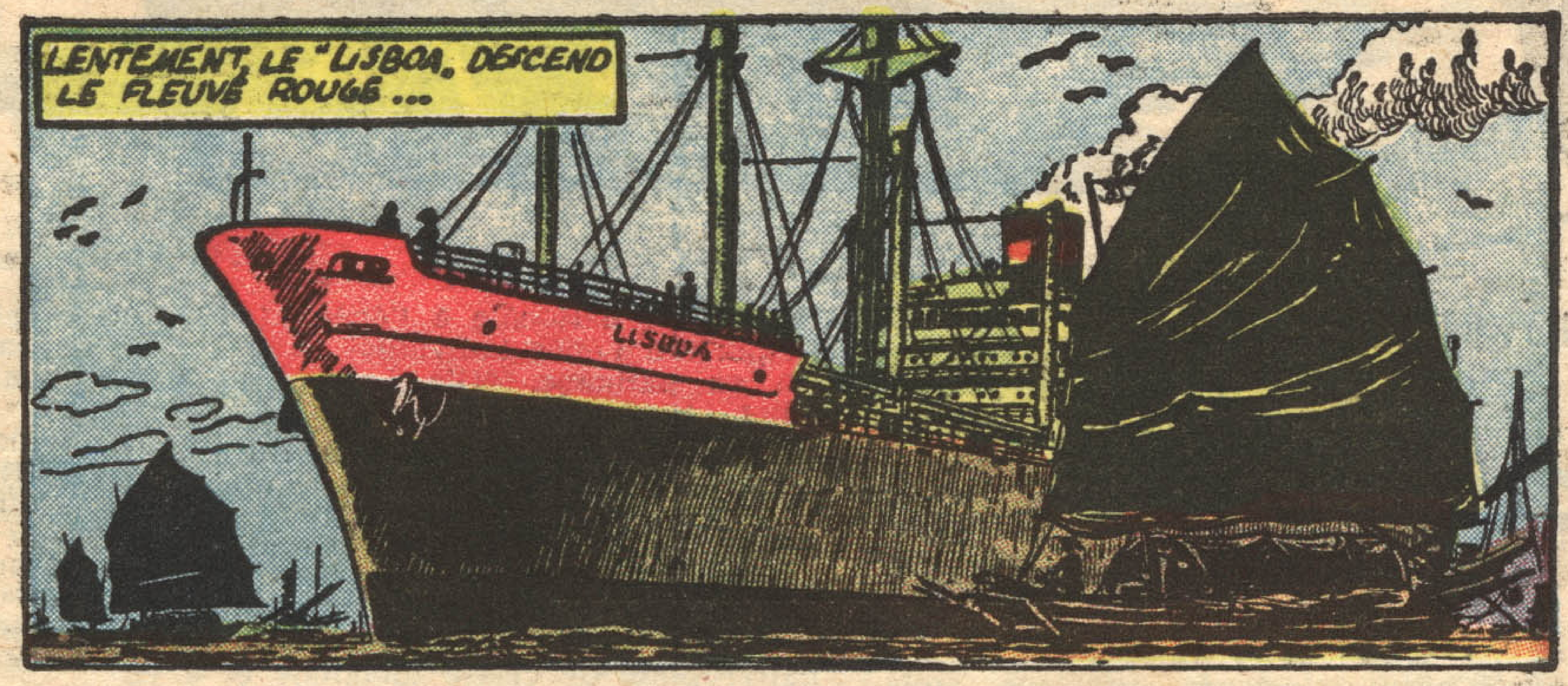
Tels sont les renseignements que nous sommes heureux de vous fournir aujourd'hui.

A certains d'entre vous, sans aucun doute, la lecture de ce « SPIROU » aura apporté une petite déception. Que les malchanceux se consolent en pensant qu'une autre fois ils prendront leur revanche. Quant aux autres, ceux qui, légitimement, peuvent se croire « bien placés », qu'ils sachent que nous ferons en sorte de leur faire connaître le classement final le plus rapidement possible, c'est-à-dire d'ici un mois au plus tard.

KIKI.

LE DRAGON NOIR





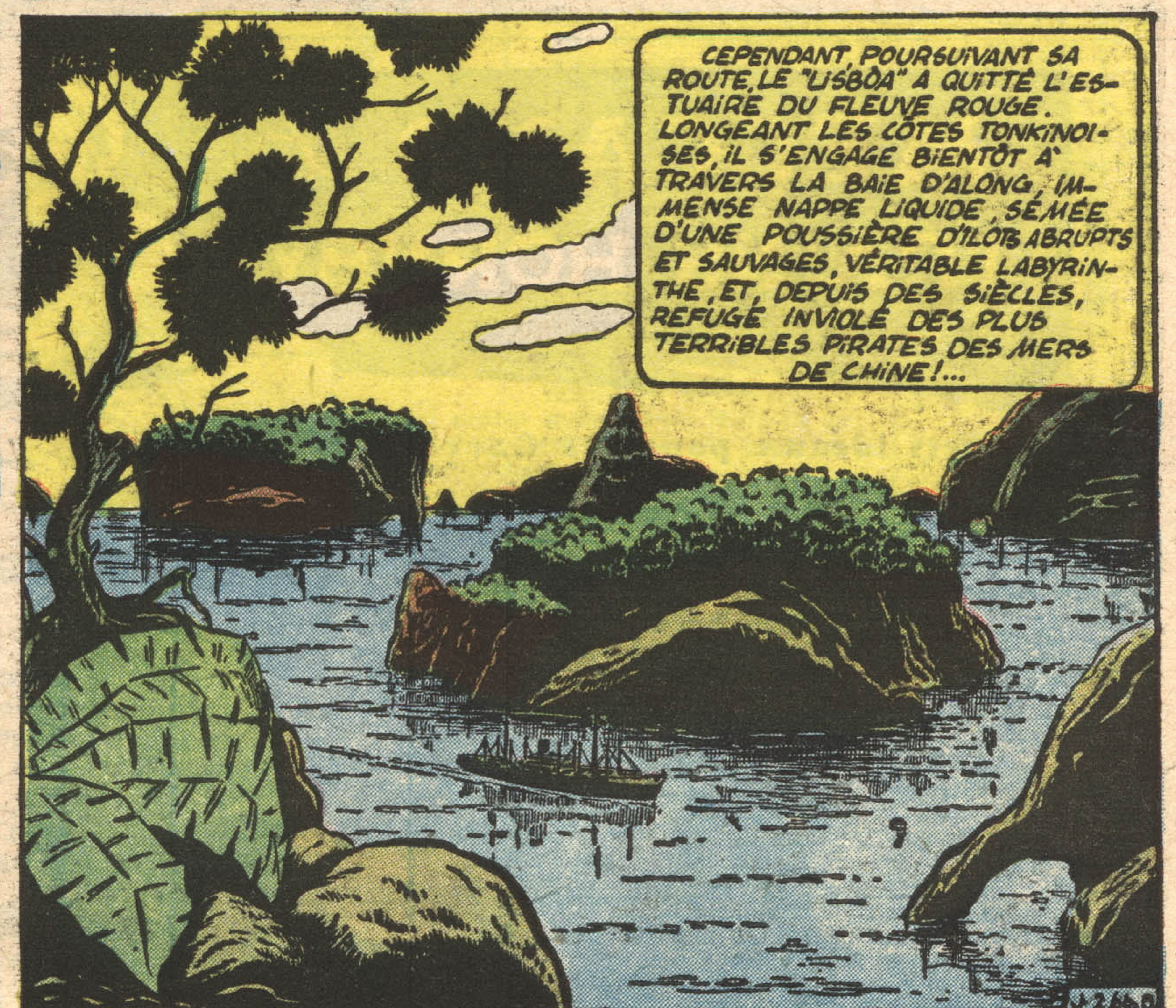






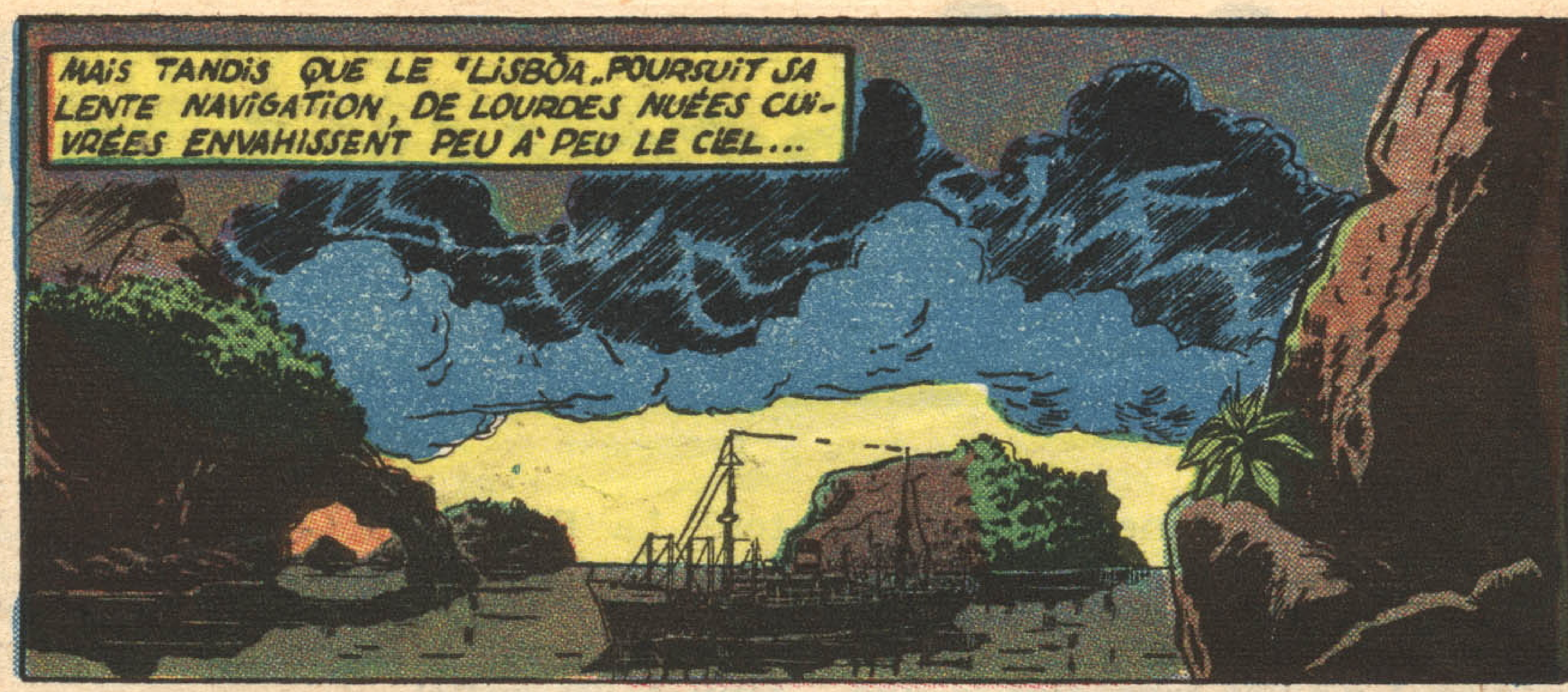









Y'AI ENVOYÉ VOTRE MESSAGE. D'APRÈS CE QUE Y'AI COMPRIS, LE SOUS-MARIN SERA AU LARGE DE KAO-KIANG APRÈS-DEMAIN MINUIT. NOUS, NOUS Y SERONS CETTE NUIT!
DEUX JOURS À ATTENDRE... MM... ÇA VA!

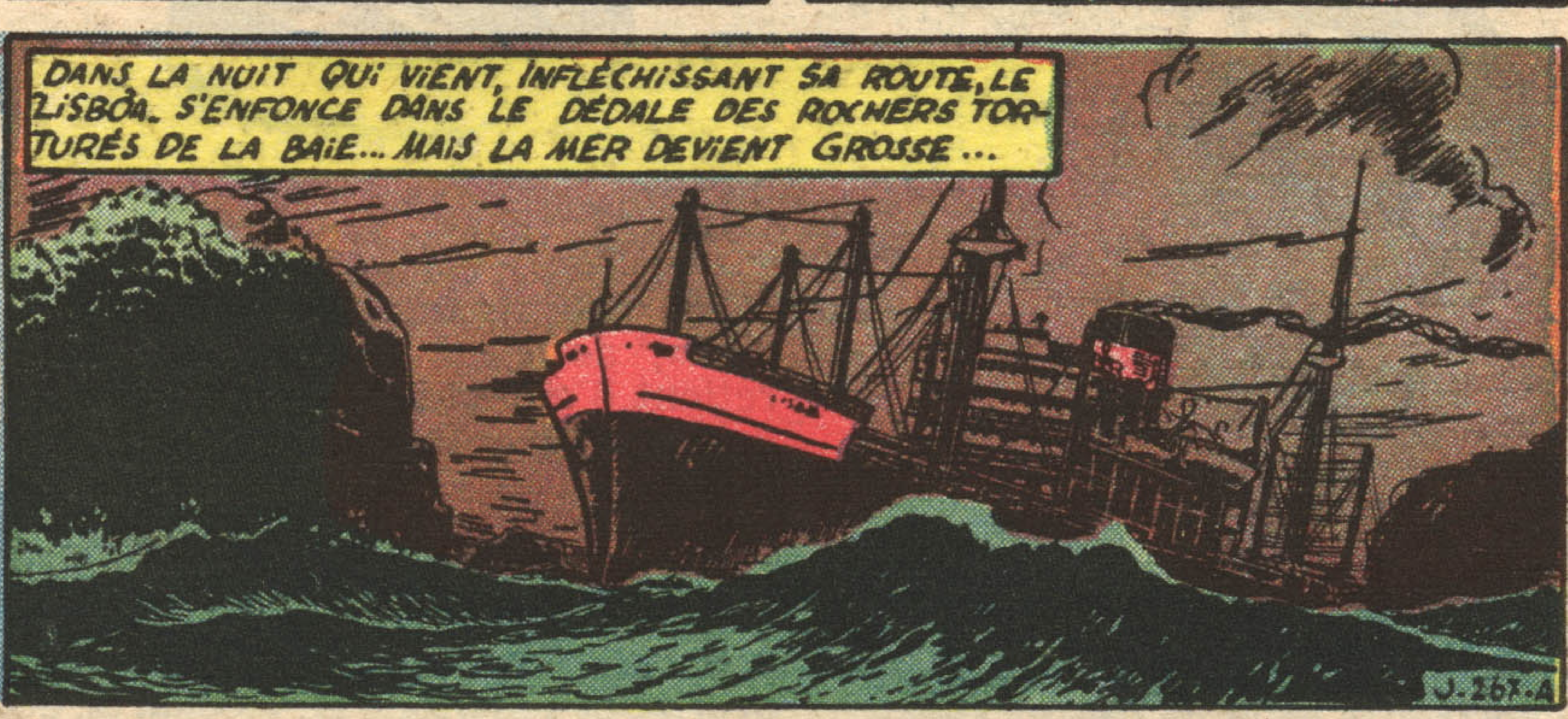

MAIS TANDIS QUE LE "LISBÔA" POURSUIT SA LENTE NAVIGATION, DE LOURDES NUÉES CUIVRÉES ENVAHISSENT PEU À PEU LE CIEL...


...ET, SUR LA PASSERELLE.
HO!... TONG-LAP! APPUIE DE 15 DEGRÉS À L'OUEST!
MAIS... CAPITAO... NOUS... NOUS QUITTONS NOTRE ROUTE!!!


ET ALORS? Y'AI DES COLIS À DÉBARQUER À KAO-KIANG ? AVEZ-VOUS PEUR, VOUS AUSSI, DES PIRATES ?...
MAIS... MAIS, CAPITAO...


IL... IL NE S'AGIT PAS DE PIRATES, CAPITAO!... MAIS LE CIEL S'ENCRASSE ET LE BAROMÈTRE DÉGRINGOLE!... NOUS AURONS DE LA TEMPÊTE, CETTE NUIT, ET PEUT-ÊTRE MÊME UN TYPHON!..


...SOUS CES LATITUDES, CE N'EST PAS RIEN!... VAUDRAIT MIEUX POUSSER AU LARGE!...
PAR LA MADONA!... QUI COMMANDE ICI ?... OBÉIS ET TAIS-TOI!!!


DANS LA NUIT QUI VIENT, INFLÉCHISSANT SA ROUTE, LE LISBÔA S'ENFONCE DANS LE DÉDALE DES ROCHERS TORTURÉS DE LA BAIE... MAIS LA MER DEVIENT GROSSE...
J. 267. A


CEPENDANT, DANS UN COIN DE L'ENTREPONT...
TIENS-TOI PRÊT! C'EST POUR CETTE NUIT!... SUNG-FÔ DONNERA LE SIGNAL!
BIEN!... JE PRÉVIENS LES AUTRES!

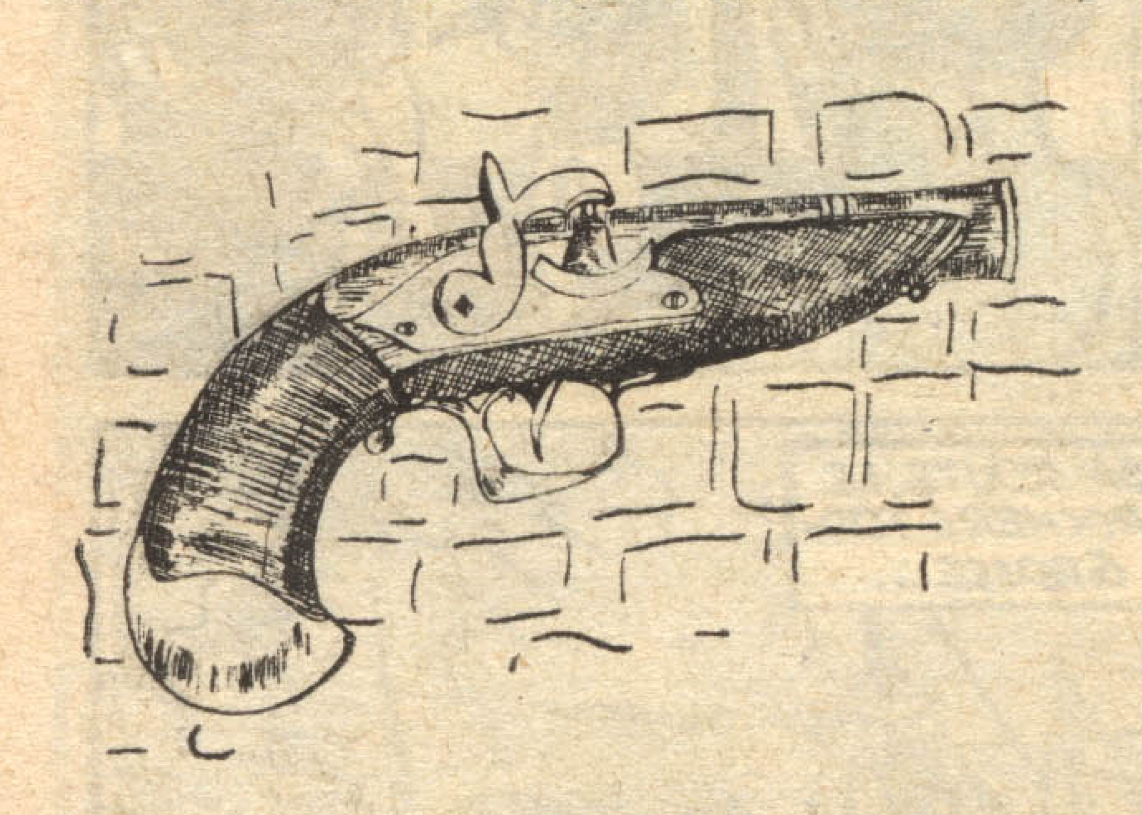

ET LES HEURES COULENT... LA NUIT EST TOUT À FAIT VENUE... LA CLOCHE DU CARGO VIENT DE PIQUER MINUIT... SOUS UN CIEL SANS ÉTOILES, LA MER GRONDE, DE PLUS EN PLUS GROSSE... A BORD DU "LISBÔA" TOUT SEMBLE DORMIR. MAIS, DANS L'OMBRE, DE TRAGIQUES ÉVÉNEMENTS SE PRÉPARENT!..


AU MÊME MOMENT.
PARÉS?... LE CAPITAINE NOUS PRÉVIENDRA UNE HEURE AVANT DE DÉBARQUER!
OUF! NOS AVENTURES TOUCHENT À LEUR FIN!

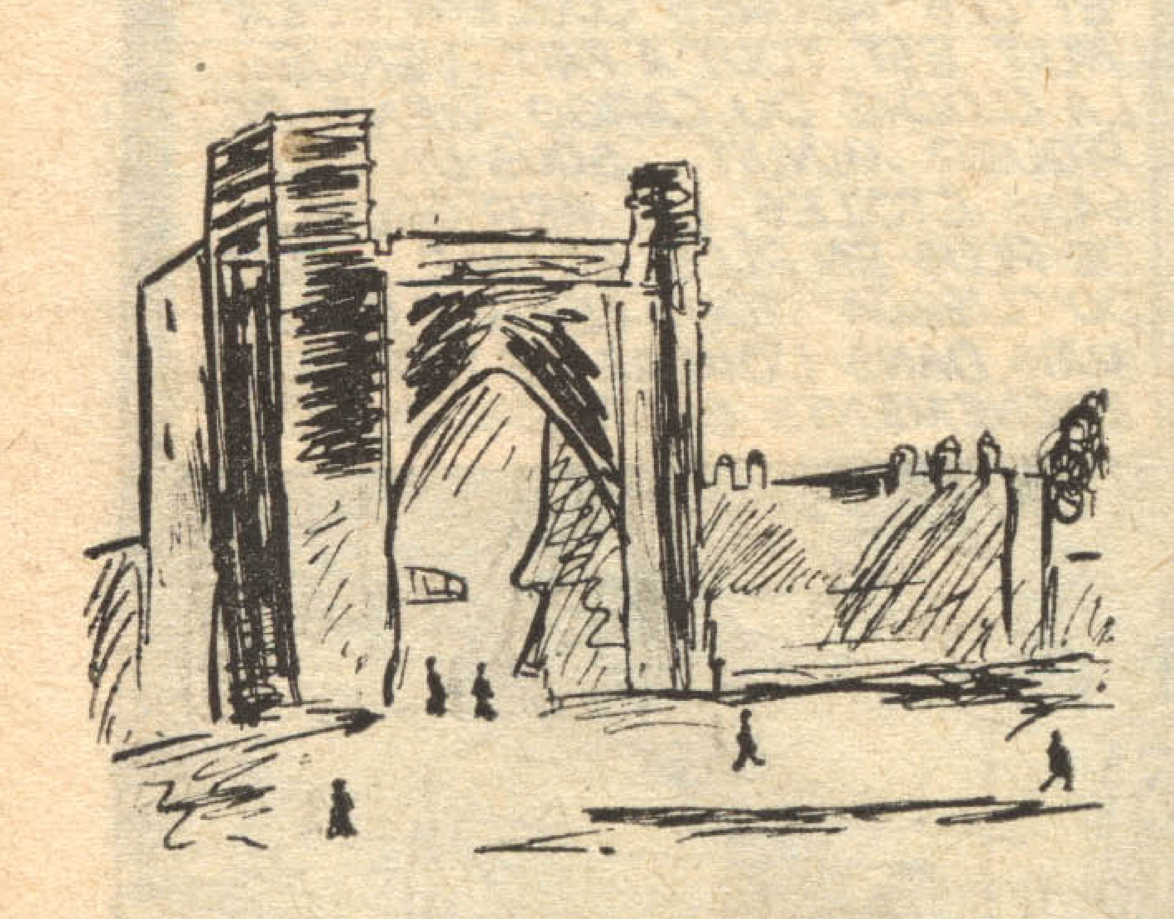


Pour mettre Liliane à l'aise, je ne désignerai pas plus clairement cette lectrice qui m'envoie un charmant « Bambi au papillon », en s'excusant d'avoir reproduit là une illustration : « Je n'arrive pas à dessiner d'après nature », ajoute-t-elle.

Je suis persuadé du contraire, et je l'engage à essayer. En regardant autour de soi, on trouve vite un modèle vivant ou inanimé. Robert Bourtringain, de Limoges, a fait un effort louable dans ce sens,



mais une assiette peinte n'est en somme qu'à deux dimensions, et l'exercice est peu profitable. Malgré le manque de proportion entre le bras et la tête, je trouve qu'André Montreuil, de Lodelinsart, a donné un bon exemple en présentant un buste de petite fille, et je préfère ce portrait à celui de Cyrille Delannoit, par Marcel Denuit, de Oisquercq, visiblement d'après photo.



Pourquoi l'artiste fait-il poser son modèle ? Parce que, au delà des traits, il cherche l'âme, la vie intérieure. Evidemment, un débutant ne peut en traduire tout le reflet, mais petit à petit il voit autre chose que des lignes, même s'il ne parvient pas encore à exprimer sa façon de sentir.

Un objet aussi banal qu'un vieux pistolet a aussi son caractère : à preuve, l'impression de sournois et de trapu que P. Bordes, d'Auch, a dégagée d'une pareille arme. Son œuvre se recommande par la netteté. La Porte des Corsaires, par Jean-Jacques Coulomb, constitue, par contraste, un croquis évocateur, justement parce qu'il s'est tenu à l'essentiel.



La « Tarbouka », de Miceli Egizio, de Tunis, est agréable de forme et de dessin, tandis que le « Divan », de Paul Dugenet, d'Alger, retient l'œil par la force étrange des ombres. Malheureusement, en cliché, nous n'aurions qu'une tache noire.

Les « Cornouillers », par André Lamy, de Goyet, sont à retenir pour l'interprétation heureuse des arbres, et félicitons G. Koekartz, de Welkenraedt, auteur de « Mon Pupitre », à l'atmosphère studieuse.

J'attends enfin de Ghislain Tricquenaux des essais qui ne soient pas au pastel, comme son Perroquet perché.

Raymond Arnoldi, de Montegnée,



aura aussi les honneurs de cette page quand il travaillera d'après nature.

Croyez-moi, rien ne vaut, à tout point de vue, semblable exercice ; vous me donnerez raison tôt ou tard.

LE PLUMITIF.

Le Grand Meneur vous parle...

ENCORE LES REPARATIONS DANS LA MAISON

Veux-tu jouer au plombier ? Mais là, sérieusement, et pour aider ta maman ?

Rempli de bonnes intentions, tu bats des mains.

Attends d'avoir fini, pour crier victoire, et suis-moi à la salle de bains.

Le lavabo déborde.

Il déborde parce que tu as peut-être été négligent hier, avant-hier et avant-avant-hier.

Des cheveux et du savon obstruent le tuyau d'écoulement.

Que faire ?

Verse d'abord de la soude en paillettes et, sur cette soude, fais couler un peu d'eau bouillante.

Pour que la soude ne te brûle pas les mains, un conseil : mets des gants de caoutchouc.

Maintenant, il se pourrait que ce soit insuffisant.

C'est qu'il y a peut-être des mois que tu es négligent !

Dévisse le bouchon qui se trouve à la base de la vidange, mais après avoir glissé une cuvette en dessous; toutes les saletés tomberont d'elles-mêmes.

Par acquit de conscience, opère un curetage en grattant l'intérieur du tuyau avec un fil de fer solide.

Ceci fait, passons à la toilette.

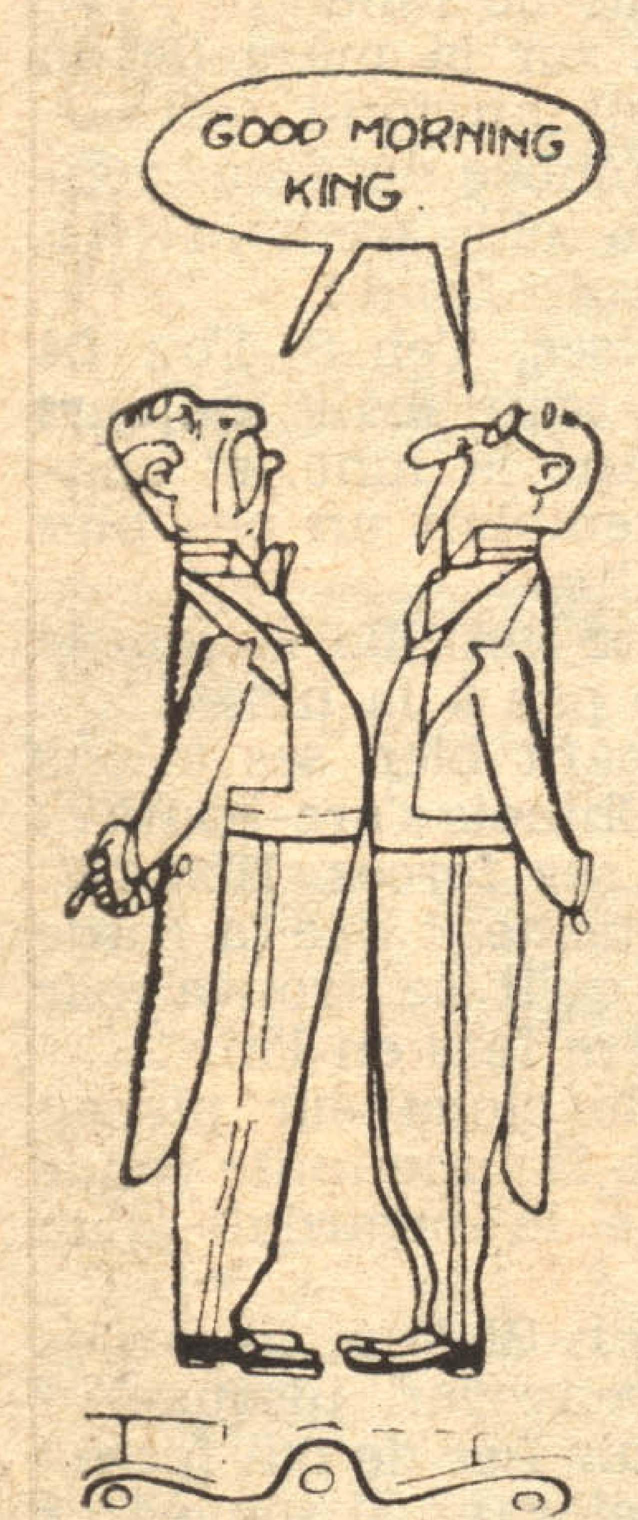
Si la chasse d'eau coule, c'est qu'il y a sans doute une fuite permanente dans le siphon.

Dans lequel cas, il convient de changer le caoutchouc après avoir fermé les eaux.

Enlève d'abord la petite cheville qui maintient en place le levier de la chaîne. Ensuite, ôte la chaîne et le siphon. Nettoie soigneusement la base de ce siphon et élimine toute trace de rouille qui pourrait empêcher l'adhérence de la rondelle de caoutchouc.

Quant au caoutchouc, tu le trouveras chez le premier quincaillier venu.

LE FURETEUR VOUS DIRA



AU SECOURS DE FANTASIO.

Ce pauvre Fantasio ! Nous l'avons laissé dans une cruelle perplexité, il y a quinze jours, en le prenant pour pivot du concours de la semaine. Vous vous rappelez, notre étourdi, faisant de son mieux pour accueillir un visiteur distingué, n'avait réussi qu'à l'humilier.

Qu'avait-il donc dit d'offensant ?

D'abord, le confondant avec un de ses amis, il a expliqué son erreur maladroitement : « Prendre pour un autre », dans le langage courant, c'est prendre pour un fou. On dira : « Je vous prenais pour quelqu'un d'autre. »

Fantasio a cru ensuite féliciter son hôte en lui disant : « Vous êtes le premier venu », oubliant que le premier venu est un quidam quelconque. Ne dit-on pas d'un garçon de valeur : « Il n'est pas le premier venu » ? L'expression à employer était : « Vous êtes l'exactitude même », et comme il s'agissait d'un supérieur, Fantasio aurait pu ajouter : « Je suivrai votre exemple », ou « l'exactitude est la politesse des rois ».

Quand notre ami a qualifié de clou la voiture de son invité, il a confondu LE clou d'un salon, d'une exposition, c'est-à-dire la chose la plus sensationnelle, et UN clou, qui désigne un objet sans valeur, et plus spécialement une vieille auto ou un vélo en mauvais état.

De même, un récepteur de T. S. F a la sonorité extraordinaire n'est pas un rossignol, car on entend par là un article de rebut.

Tout cela n'est pas flatteur, et pour couronner sa collection de gaffes, Fantasio a oublié qu'un maître chanteur n'est pas un artiste à la belle voix et en pleine possession de son talent, mais un triste personnage qui extorque de l'argent à autrui.

En félicitant tous ceux qui ont relevé ces nouvelles erreurs de Fantasio, je tirerai la morale de sa mésaventure : gardons-nous d'employer des mots ou des expressions dont nous ne connaissons pas le sens : nous éviterons ainsi des impairs.



LE CONCOURS DE LA SEMAINE.

Un brin de réflexion ne fait jamais de tort, même à ceux qui se délassent en remplissant la grille d'un problème de Mots Croisés.

Cette forme de concours est très populaire parmi nos lecteurs ; certains amis me demandent même de ne pas en proposer d'autres. Ce serait aller un peu loin, mais je leur promets de ne pas les oublier. Pour en être sûr, je vous invite à résoudre le problème de la page 7. Et comme la dernière fois, vous ajouterez, si vous tenez à mieux vous classer, une petite rédaction de votre composition, dans laquelle vous reprendrez le plus possible des mots correspondant aux définitions du problème.

Pour rappel, le concours est ouvert à tous nos lecteurs, à toutes nos lectrices, membres ou non du club des A. d. S.



LE CLUB ET SON ORIGINE.

Petit Lyonnais me demande pourquoi notre association porte un nom anglais, alors que nous avons, dit-il, des mots comme société, amicale, groupement.

La remarque part d'un excellent sentiment ; il est malheureusement vrai que nous avons importé des termes étrangers absolument inutiles, mais club est admis par Littré lui-même, qui ajoute, dans son Dictionnaire, édité en 1881, « ce mot est devenu assez général pour qu'on lui laisse la prononciation française. »



D'où vient le mot ? Un club est, en anglais, un gourdin, et selon les uns, à l'époque où Cromwell était en lutte ouverte contre le roi d'Angleterre, on aurait donné ce nom aux assemblées populaires pour montrer que ces réunions étaient une arme très efficace. D'autres auteurs assurent que l'explication est fantaisiste, et que club vient d'un vieux mot saxon signifiant diviser, les frais se partageant entre les membres.

On sait que les clubs politiques ont joué un grand rôle pendant la Révolution française; c'étaient des sociétés où l'on discutait des affaires publiques, et chaque club représentait une tendance. En Angleterre, il y eut des clubs dès la fin du XVIe siècle ; les uns furent politiques, d'autres littéraires, mais la plupart sont des associations d'hommes qui cherchent dans les locaux du club confort et tranquillité à un prix réduit par le nombre des membres.



Certains clubs étaient assez originaux : club des Menteurs, où l'on honorait le farceur qui avait proféré la plus grosse imposture de la soirée, club des Rois (King-Club), réservé non pas aux souverains, mais aux citoyens portant le nom de King, très répandu en Angleterre.

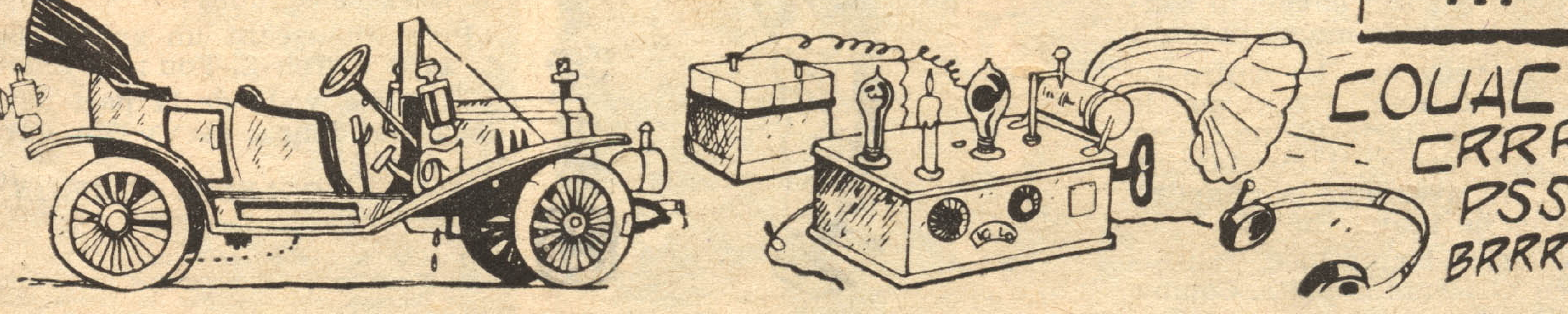
Citons enfin le club des Voyageurs, ouvert seulement à ceux qui s'étaient trouvés au moins une fois à une distance de... huit cents kilomètres de Londres, une rude étape à l'époque.

Ces clubs ont disparu ; d'autres ont pris leur place. Le club des A. d. S. se développe, et ses rangs grossissent. Mais à quand les Cent Mille Membres ? J'attends ce jour-là avec impatience, pour crier avec vous, encore plus fort: **Spirou ami... partout... toujours.**

LE FURETEUR.

90B27380N3
7NJ08335TO
NQ35T3Q3N3
830X+=75=0
5570N36830
V3D35=Q355
3
...

SALON 1910



LE PÊCHEUR DE LUNE

Teh-Si-Fou était valet de ferme chez les Wang-Lung.

Il ne brillait guère par l'intelligence...

Ecoutez donc la mésaventure qui lui survint, un soir de pleine lune.

Il faut vous dire que les Chinois adorent la lune, et, détail amusant, leur ferveur croît et décroît avec elle : plus elle est ronde, plus ils l'adorent... Est-elle invisible ? Les Fils du Ciel s'en désintéressent totalement.

Or, ce soir-là, Dame Lune paradait dans toute sa splendeur... ronde, ronde, toute ronde ! Et la ferveur des Chinois ne connaissait plus de bornes.

Wang-Lung, sa famille et ses valets, le front contre la terre du grand champ de riz, se prosternaient devant l'astre de la nuit. Le fermier priait à haute voix :

— O lune, ronde lune, fais que nous ayons ta belle mine !

— Fais que nous ayons ta belle mine, répétaient les autres.

— Lune couleur d'argent, fais que la prochaine moisson m'apporte un plein sac de yens... Que je puisse offrir à ma femme le kimono brodé d'or qu'elle désire, à mon petit Yan un beau cerf-volant à tête de dragon, et à ma fille un collier de nacre... et pour moi, une parcelle de la terre de Ma-Tchéou.

— Fais que la prochaine moisson soit abondante, reprit le chœur.

Cela dura jusqu'au moment où la femme de Wang-Lung lui rappela, tout bas, qu'il était temps de rentrer pour le festin organisé en l'honneur de la déesse.

Elle ne dut pas répéter l'invite... Wang-Lung esquissa une dernière salutation, et tous s'empressèrent vers la demeure, où les attendait un plantureux repas : la maîtresse et ses femmes s'étaient surpassées ! Ils engouffrèrent tour à tour deux potages différents : crèmes d'ailerons de requins et de nids d'hirondelles ; des boulettes d'awabis (1) et un splendide plat de bêches de mer (2) ; des dés de porc au soja et des poulets au curry ; enfin, comme dessert, des litchis (3) et l'omelette au gingembre.

Ils burent tant et tant que le saké (4) vint à manquer. Wang-Lung envoya Teh-Si-Fou en emprunter une pleine jarre au voisin. En revenant vers la maison de son maître, le valet eut l'idée de goûter si le saké de Ma-Tchéou valait celui de Wang-Lung... En fait, il le trouva si bon qu'il en but plus que de raison. Lorsqu'il rechargea le récipient sur son épaule, il s'inquiéta de le sentir moins pesant :

— Si je veux que le maître ne s'aperçoive de rien, il faut que je lui rapporte la jarre pleine... pour qu'elle soit pleine, il me faut la remplir... Et avec quoi la remplir ? Mais avec de l'eau... hé ! hé !

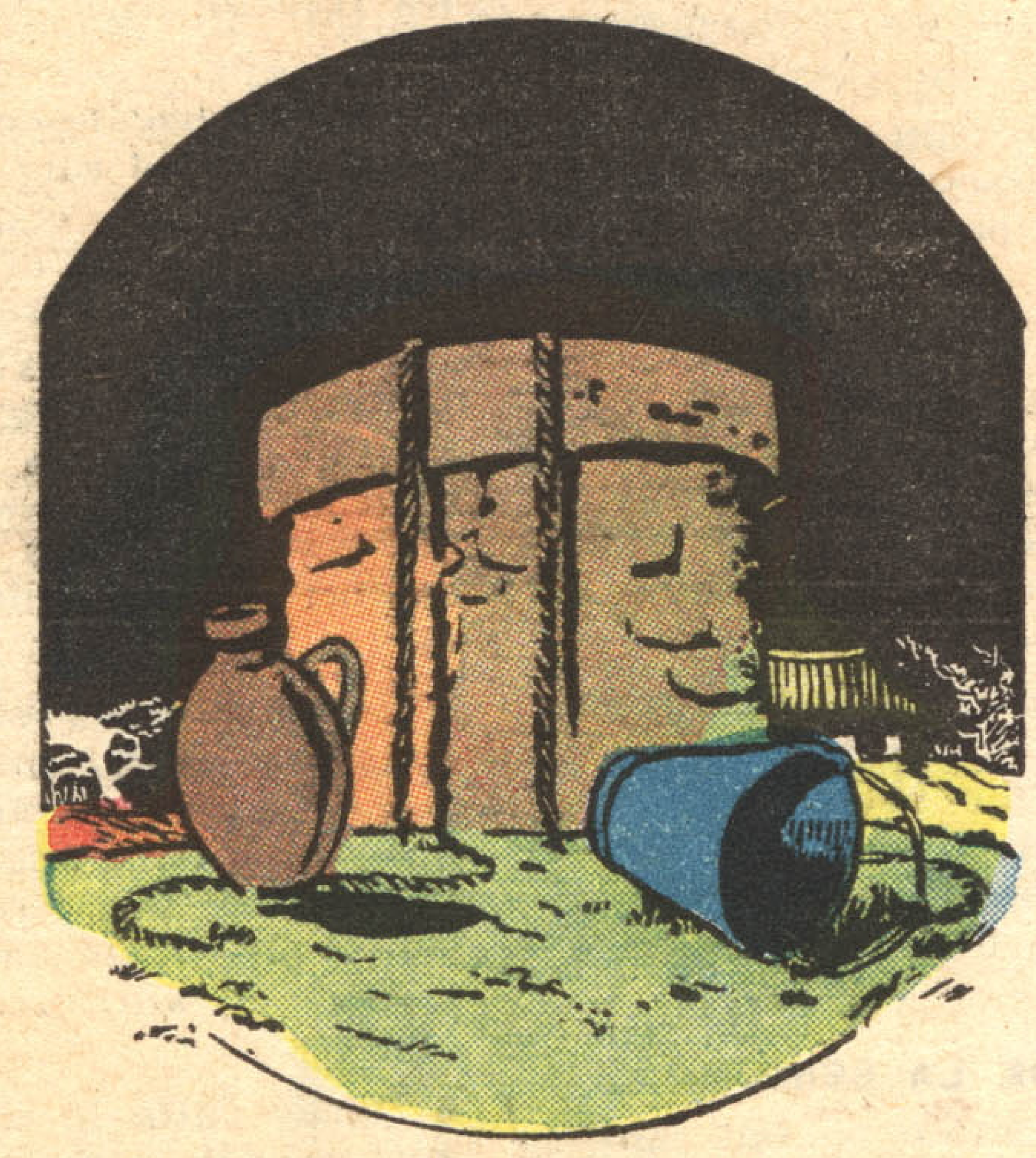
Riant de sa bonne idée, Teh-Si-Fou s'en alla vers le puits. Comme il faisait descendre le seau, il aperçut, dans l'eau, une belle lune toute ronde.

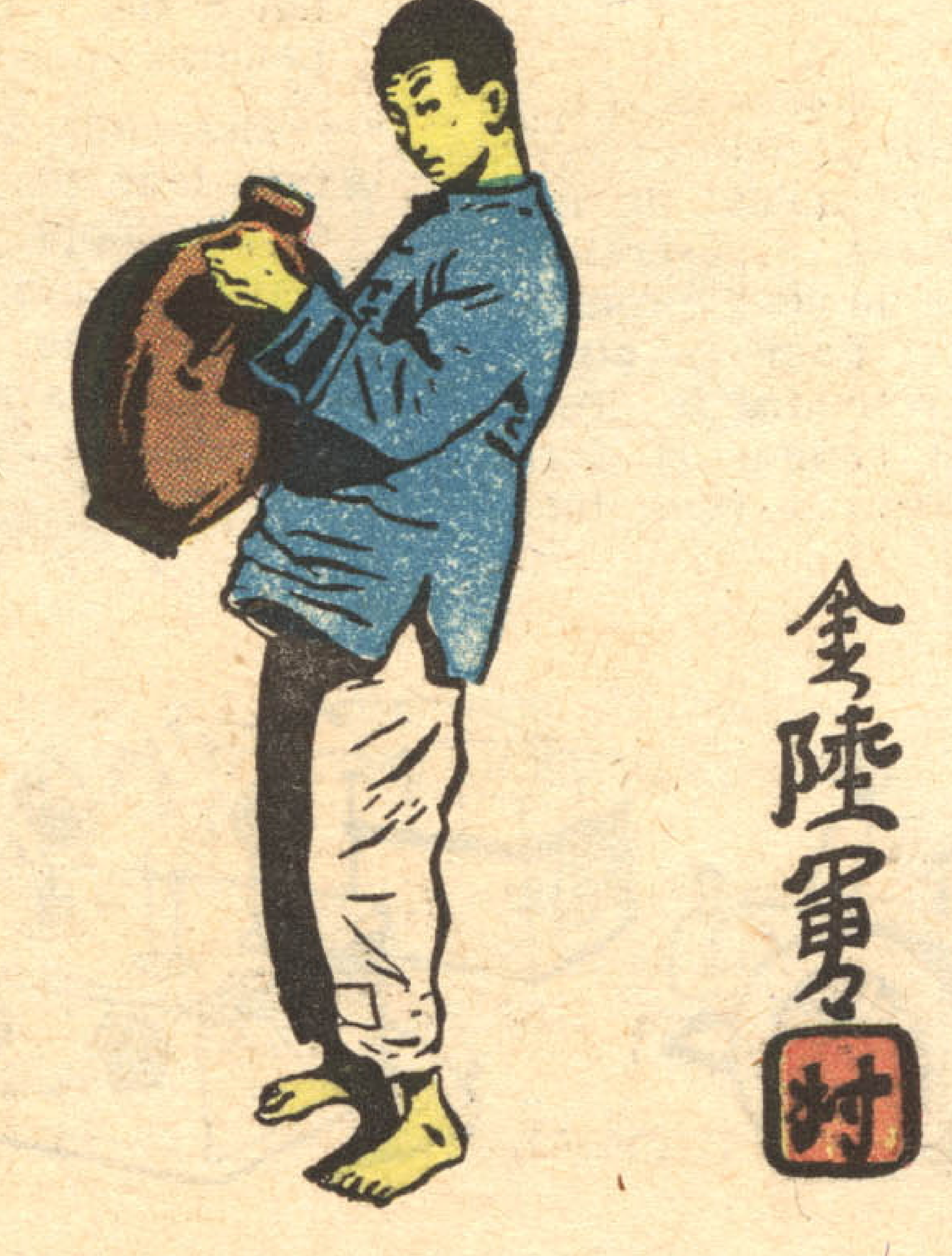
— Ciel, fit-il, la lune est tombée à l'eau ! Elle va se noyer !... Vite que je la repêche !

Teh-Si-Fou puisa l'astre dans le seau.

— Là, belle lune... Ne bouge pas ; je m'en vais te sortir de là.







Il hissa le récipient jusqu'à lui.

— Quoi ? Plus de lune ?

Se penchant sur la margelle du puits, il la revit au fond.

« Elle sera tombée du seau, pensa-t-il. Comme elle tremble ! La pauvre doit avoir froid ! »

A trois reprises, Teh-Si-Fou fit redescendre le seau, mais toujours il remontait sans la lune, et chaque fois elle tremblait un peu plus au fond du puits.

— Sans doute est-elle si lourde que je n'arrive pas à la hisser.

Alors, enfonçant bien ses talons dans le sol, le Chinois s'arc-bouta et tira de toutes ses forces. Hélas !... Il tira si brusquement que la corde en craqua et qu'il se trouva par terre... les quatre fers en l'air !

Une vision le cloua sur place : Là, dans le ciel, la lune toute ronde et toute calme le regardait d'un air narquois.

— Çà, fit Teh-Si-Fou, aurais-je réussi à la renvoyer jusque-là ? Vraiment, je suis fier de ma force !

Mais en se relevant, il songea de nouveau à la jarre, au saké... et à la colère du maître. Il répara la corde et redescendit le seau quand, tout à coup, ses cheveux se hérissèrent :

— La lu... la lulu... la lune dans le puits !

Lâchant la corde et laissant le seau dégringoler avec fracas, il courut comme un... fou jusqu'à la ferme.

— Maître, s'écria-t-il, il y a deux lunes !

— Que dis-tu là ?

— Je dis qu'il y a deux lunes et que je les ai vues !

Wang-Lung se leva précipitamment et sortit, suivi de sa femme et de ses invités. Mais ils ne virent au ciel qu'une seule et unique lune.

— Ah ! çà, mais tu as rêvé ou bien te moques-tu de moi ? fit Wang-Lung.

— Non, Maître, je n'ai pas rêvé : la deuxième lune est dans le puits !

— Dans le puits ? Ah ! ah ! elle est bien bonne !... Dans le puits, la lune dans le puits... Tiens, tu es trop bête ! Mais, pauvre idiot, la lune que tu as vue dans le puits est le reflet de celle qui se trouve dans le ciel ! Allons, trêve de plaisanterie... Apporte plutôt le saké... Ah ! mais... Ah ! mais...

Pris d'un soupçon subit, Wang-Lung se pencha sur la jarre et constata qu'elle était largement entamée.

— Ivrogne, gronda-t-il, infâme ivrogne ! Je ne m'étonne plus que tu voies deux lunes !

Puis, allongeant un grand coup de pied à Teh-Si-Fou :

— Tiens, voilà de la part de ta deuxième lune... et va-t'en cuver ton saké !

COLETTE LORRAIN.

(1 et 2) Sortes de poissons.
(3) Fruit rouge, gros comme une pomme.
(4) Boisson obtenue par la fermentation du riz.



INJUSTEMENT SOUPÇONNES, ERIC ET LARSEN SE SONT REFUGIES DANS UNE CABANE PERDUE DANS LA MONTAGNE...

PROMENADE NOCTURNE







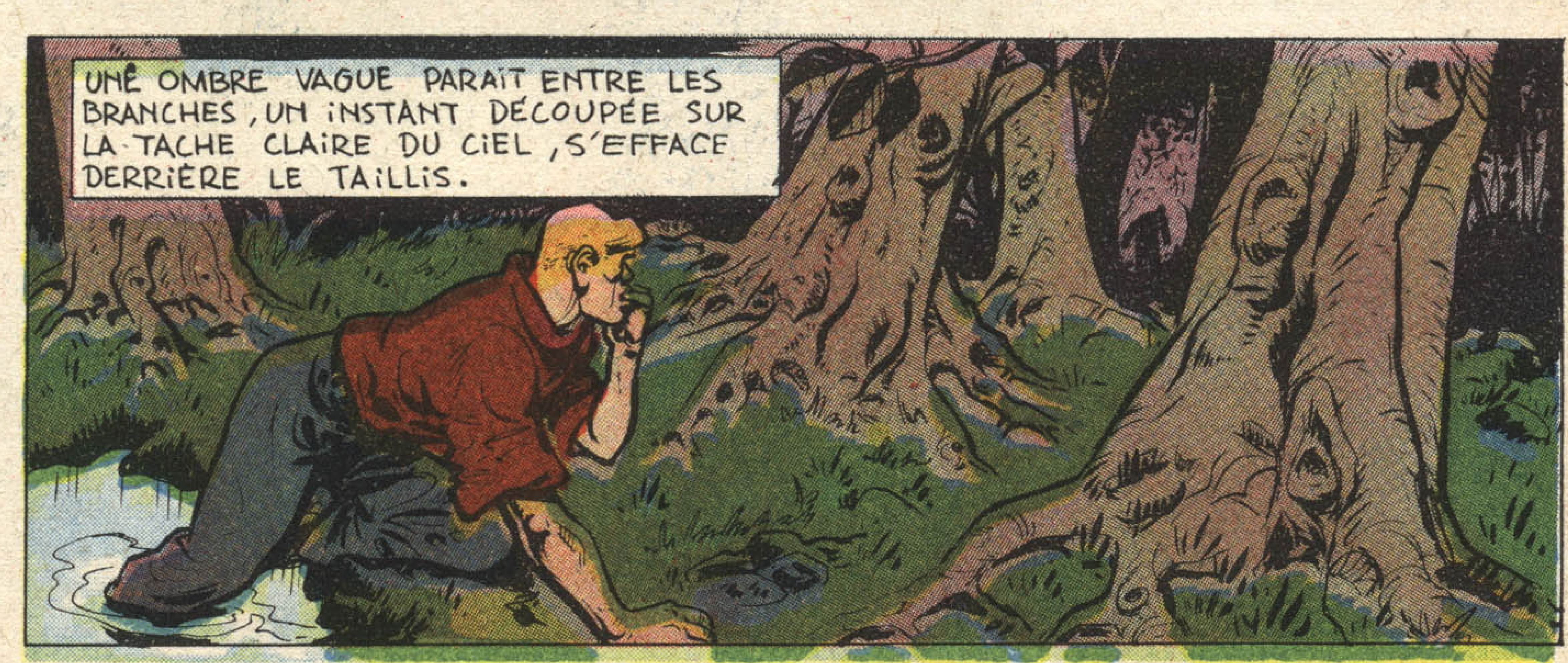




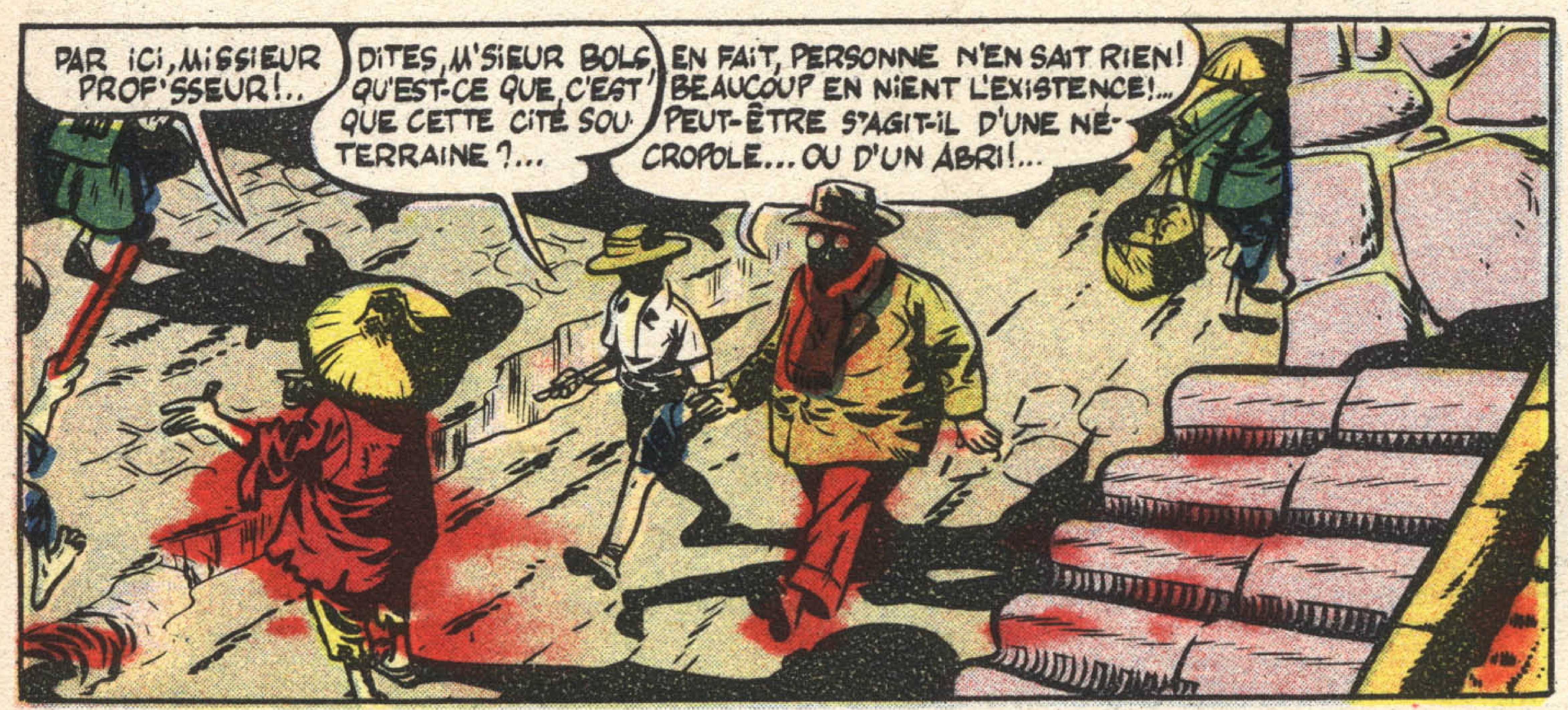




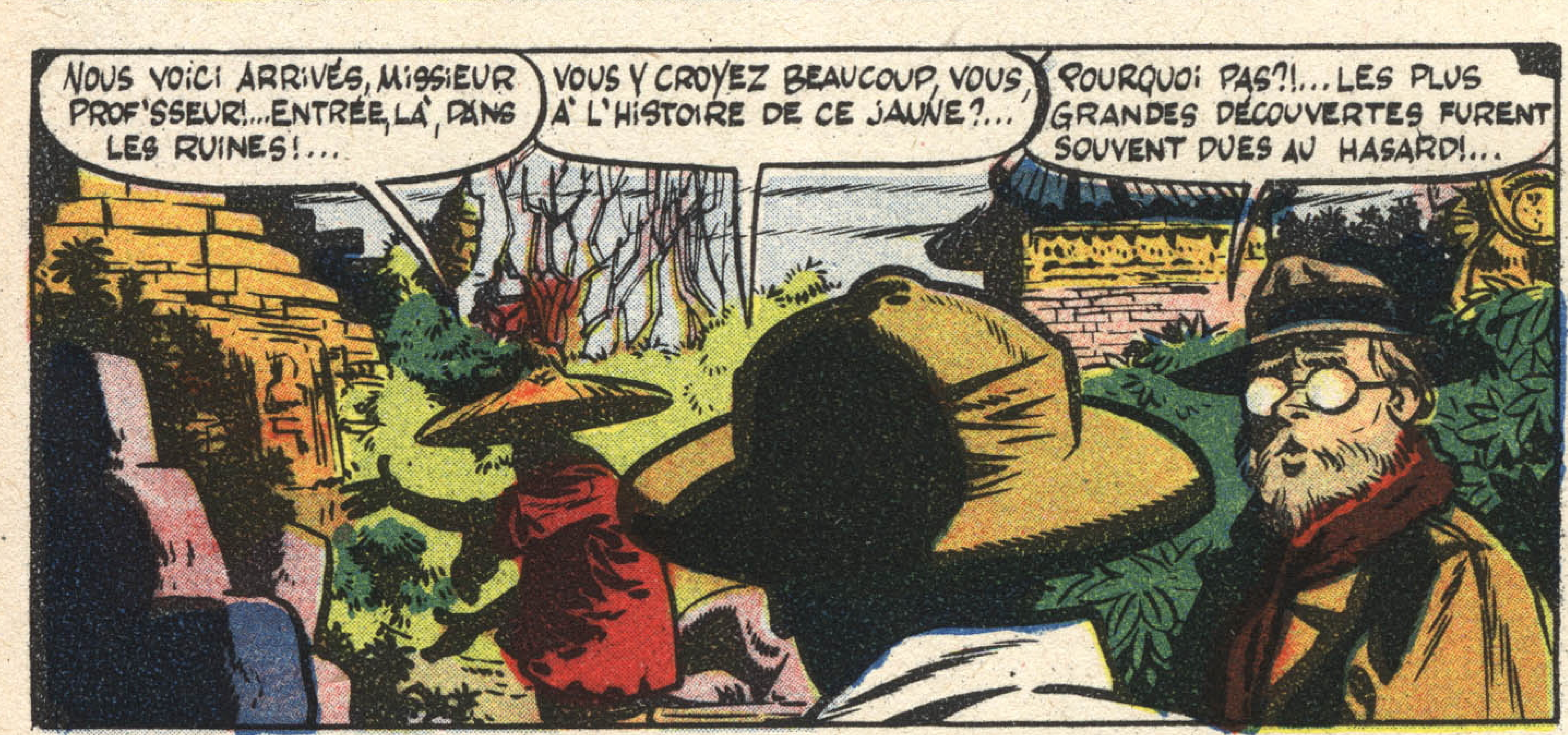


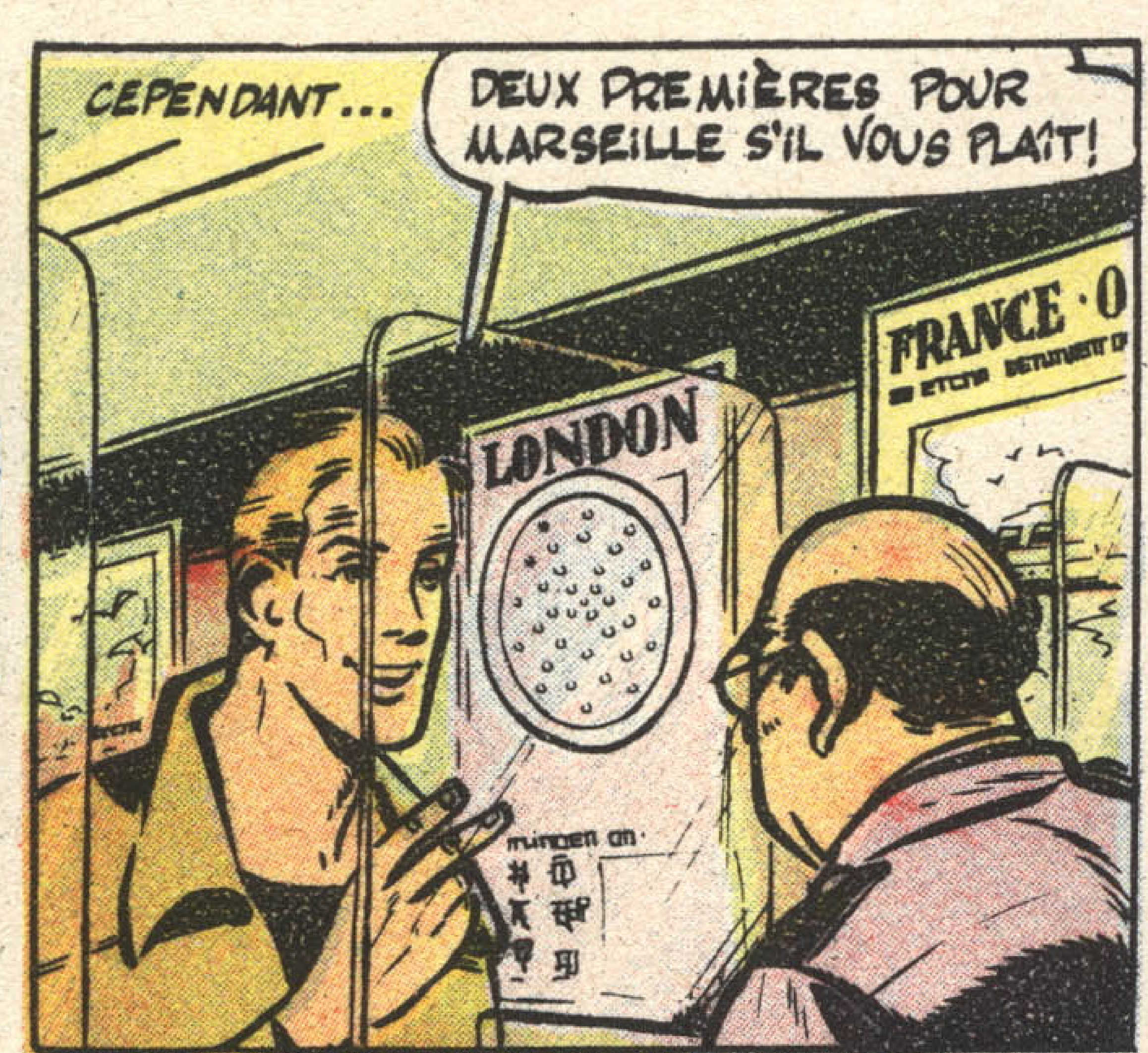


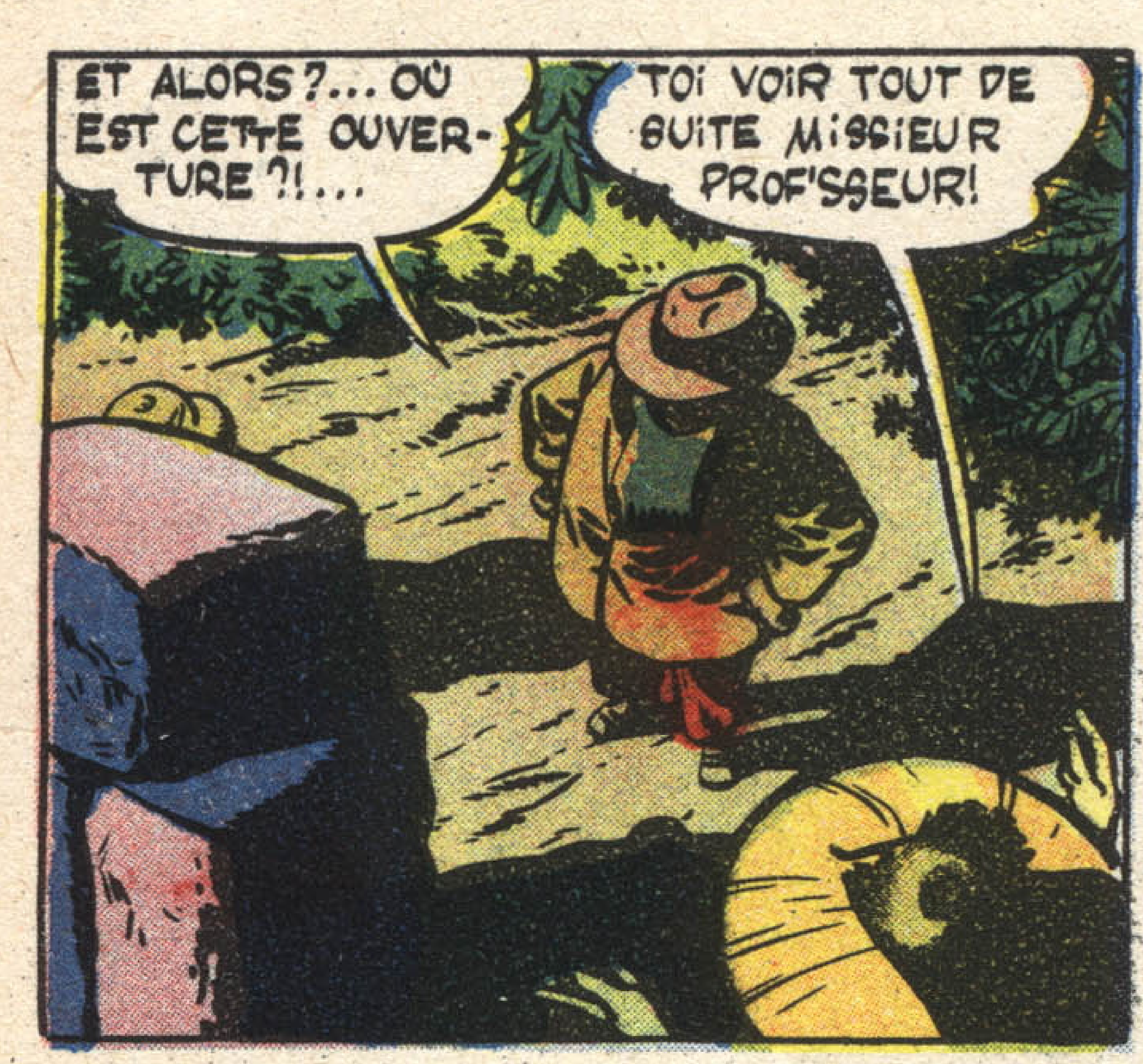

Jean VALHARDI et JACQUOT chez les ÊTRES de la FORÊT
UN COOLIE QUI PRETEND ETRE UN ANCIEN PORTEUR DU PROFESSEUR BOLS LUI DEVOILE QU'IL A DECOUVERT UN SOUTERRAIN DANS LES RUINES D'UN TEMPLE...


PAR ICI, MISSIEUR PROF'SSEUR!..
DITES, M'SIEUR BOLS, QU'EST-CE QUE, C'EST QUE CETTE CITÉ SOUTERRAINE ?...
EN FAIT, PERSONNE N'EN SAIT RIEN! BEAUCOUP EN NIENT L'EXISTENCE!... PEUT-ÊTRE S'AGIT-IL D'UNE NÉCROPOLE... OU D'UN ABRI!...

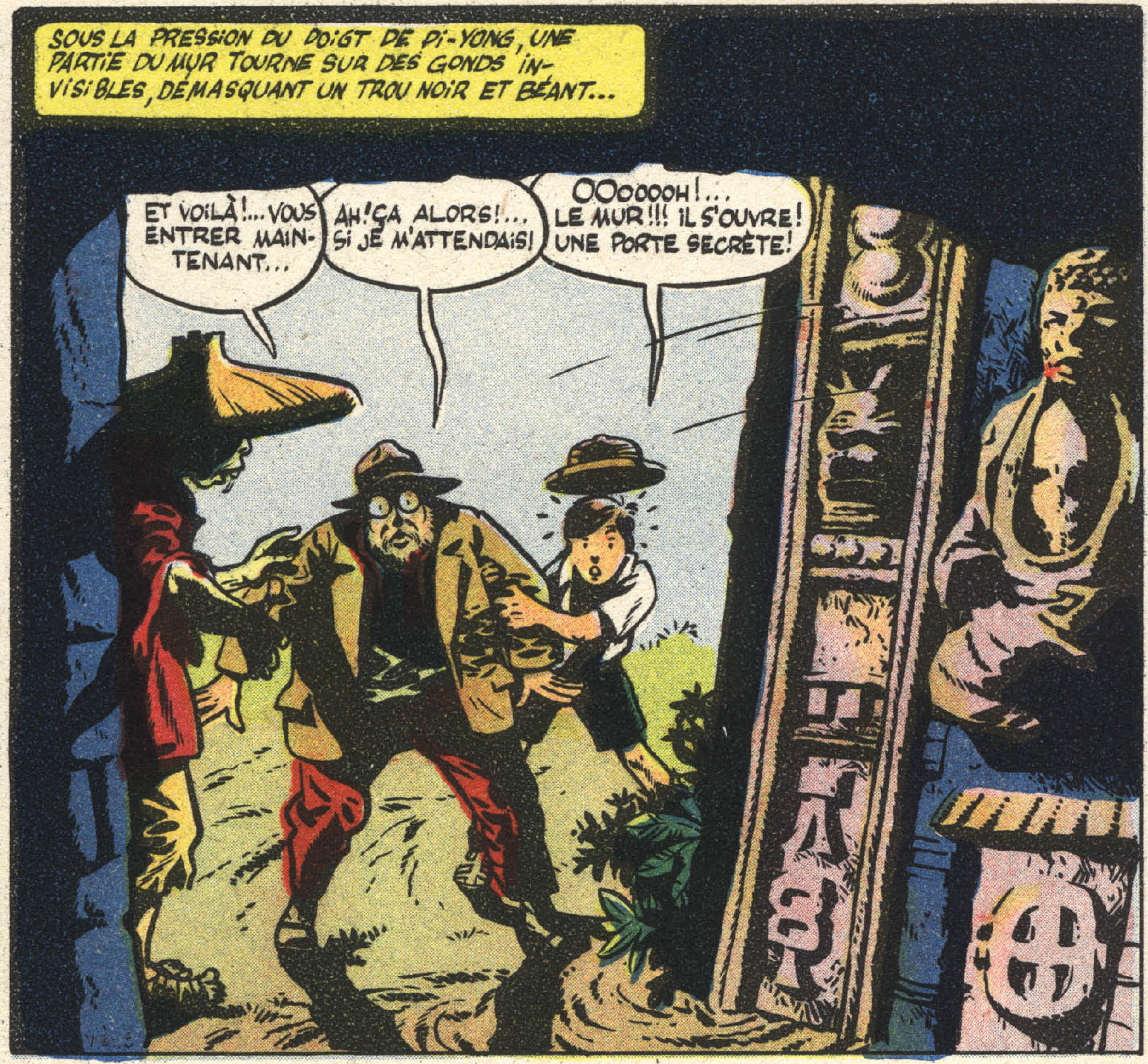

QUELLE GLOIRE SI MOI, BOLS, JE PROUVAIS L'EXISTENCE DE CETTE MYSTÉRIEUSE TSIOK!...
OUAIS!... EN TOUT CAS, ELLE SE TROUVE DANS UN ENDROIT BIEN DÉSERT!...

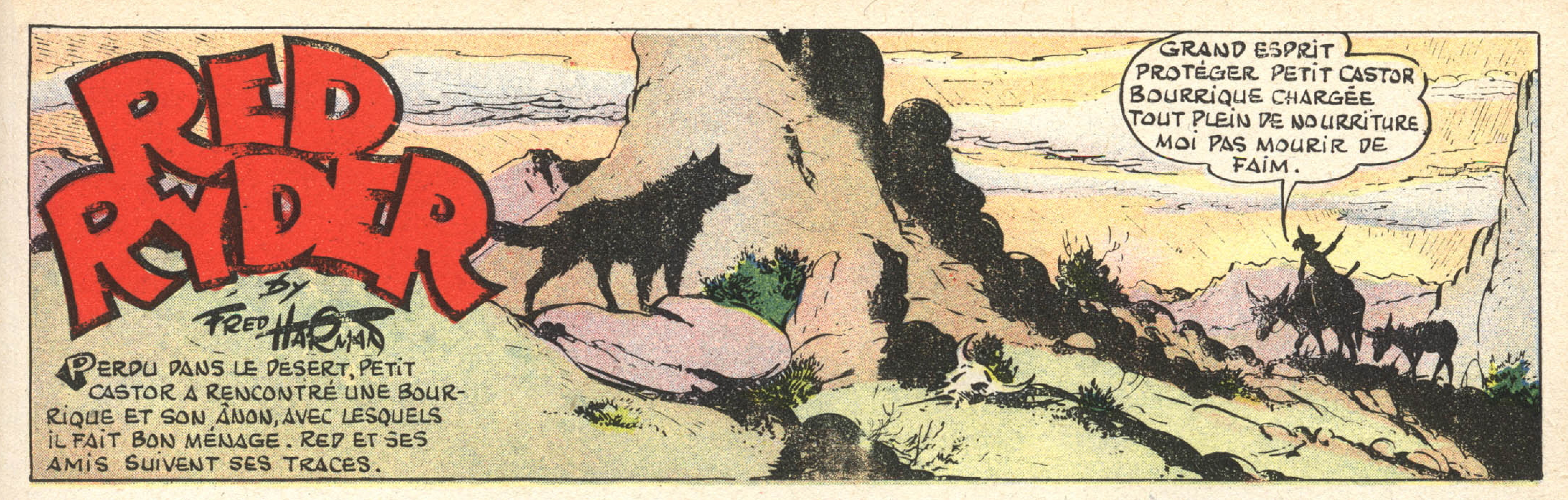

NOUS VOICI ARRIVÉS, MISSIEUR PROF'SSEUR!... ENTRÉE, LÀ, DANS LES RUINES!...
VOUS Y CROYEZ BEAUCOUP, VOUS, À L'HISTOIRE DE CE JAUNE ?...
POURQUOI PAS?!... LES PLUS GRANDES DÉCOUVERTES FURENT SOUVENT DUES AU HASARD!...

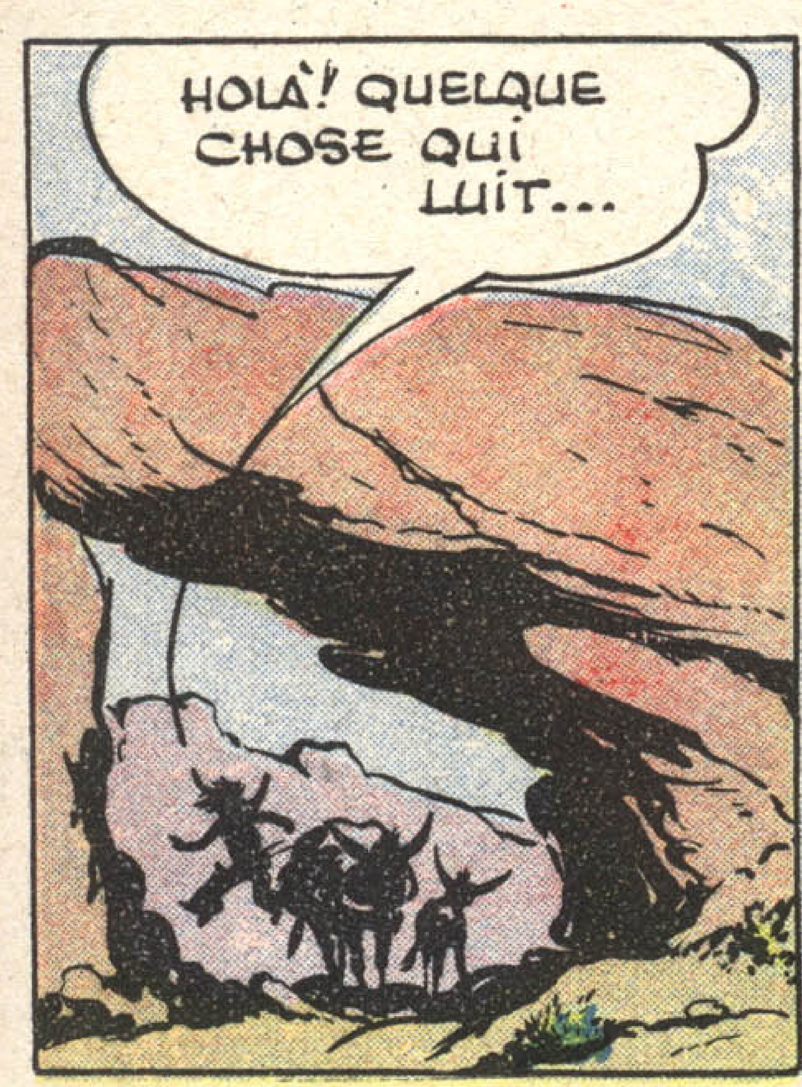

CEPENDANT...
DEUX PREMIÈRES POUR MARSEILLE S'IL VOUS PLAÎT!
FRANCE - O
LONDON

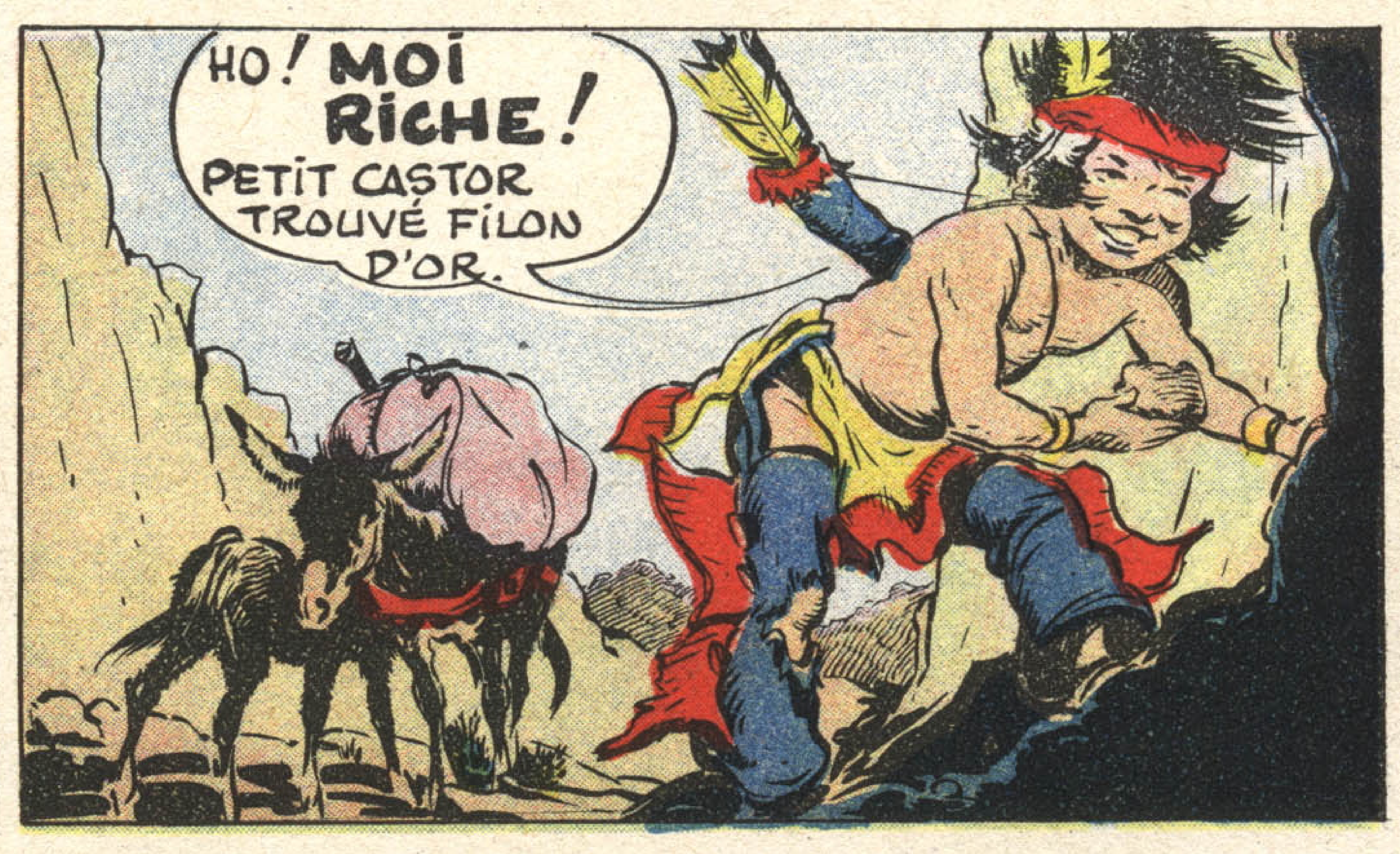

ET ALORS ?... OÙ EST CETTE OUVERTURE ?!...
TOI VOIR TOUT DE SUITE MISSIEUR PROF'SSEUR!


MOI DÉCOUVRIR CECI PAR HASARD!... TOI BIEN REGARDER!...


SOUS LA PRESSION DU DOIGT DE PI-YONG, UNE PARTIE DU MUR TOURNE SUR DES GONDS INVISIBLES, DÉMASQUANT UN TROU NOIR ET BÉANT...
ET VOILÀ!... VOUS ENTRER MAINTENANT...
AH! ÇA ALORS!... SI JE M'ATTENDAIS!
OOOOOOH!... LE MUR!!! IL S'OUVRE! UNE PORTE SECRÈTE!





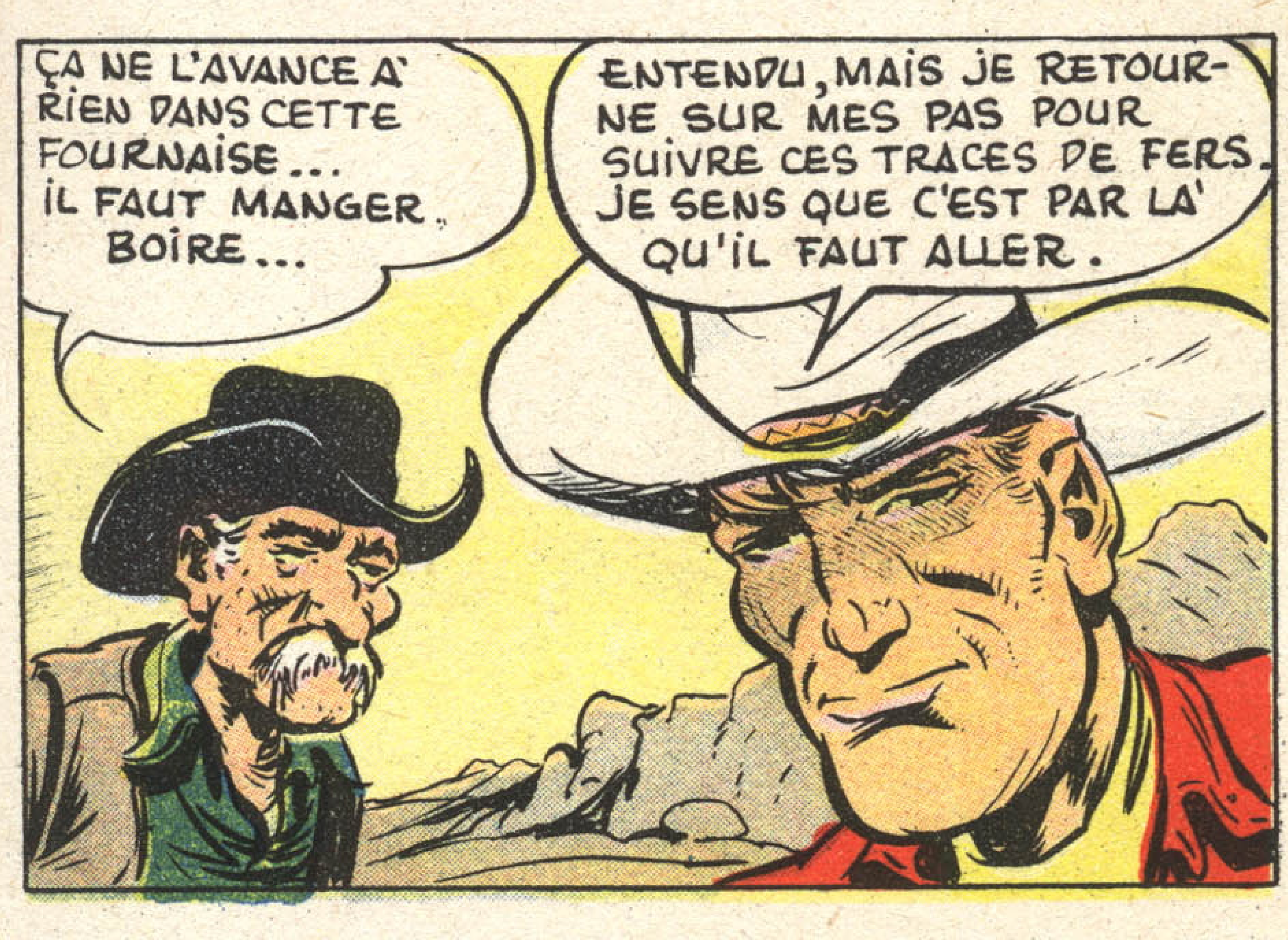






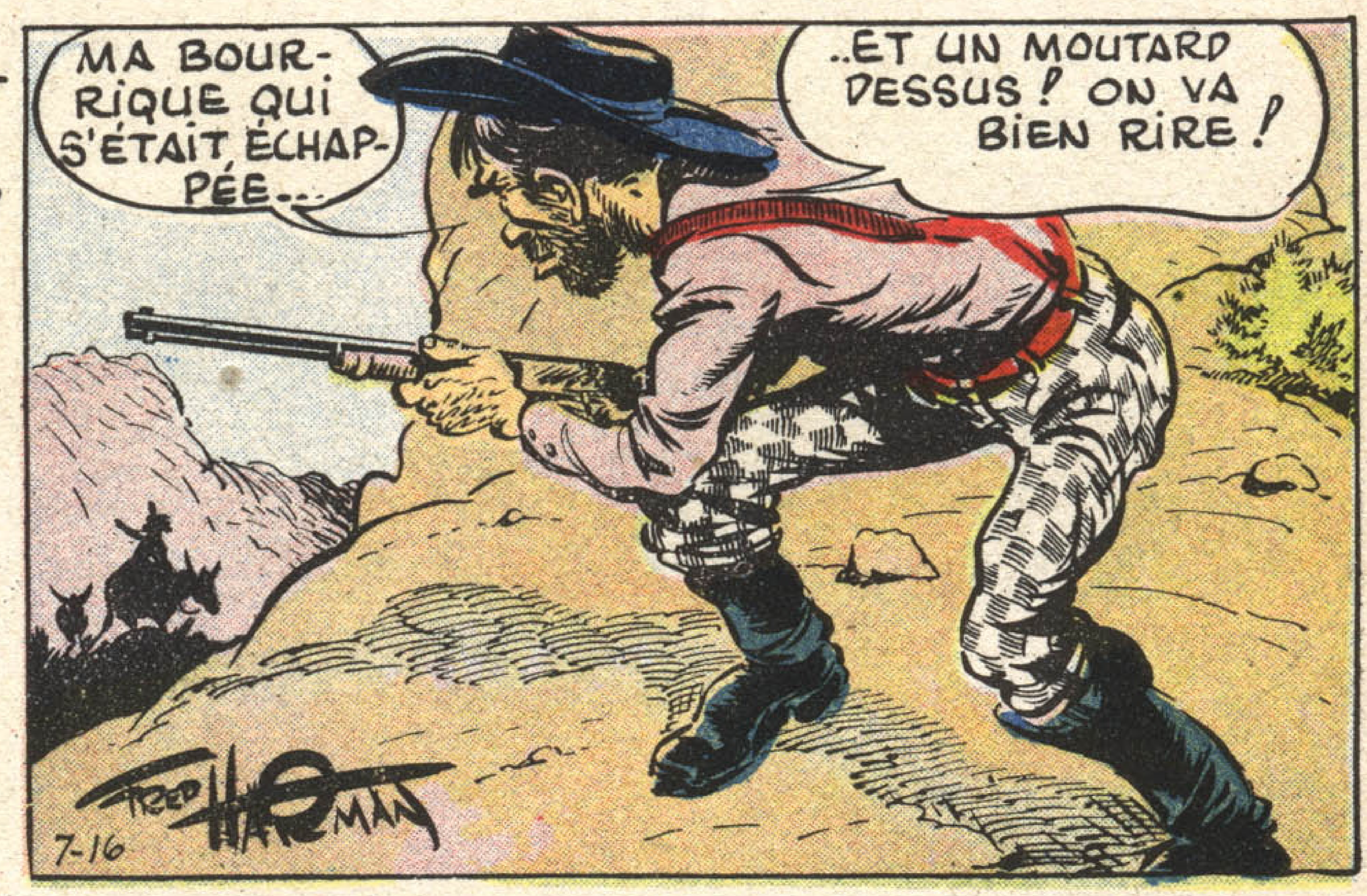






PENDANT CE TEMPS, UN HORS-LA-LOI CHERCHE AUSSI LE SALUT DANS LE DÉSERT.





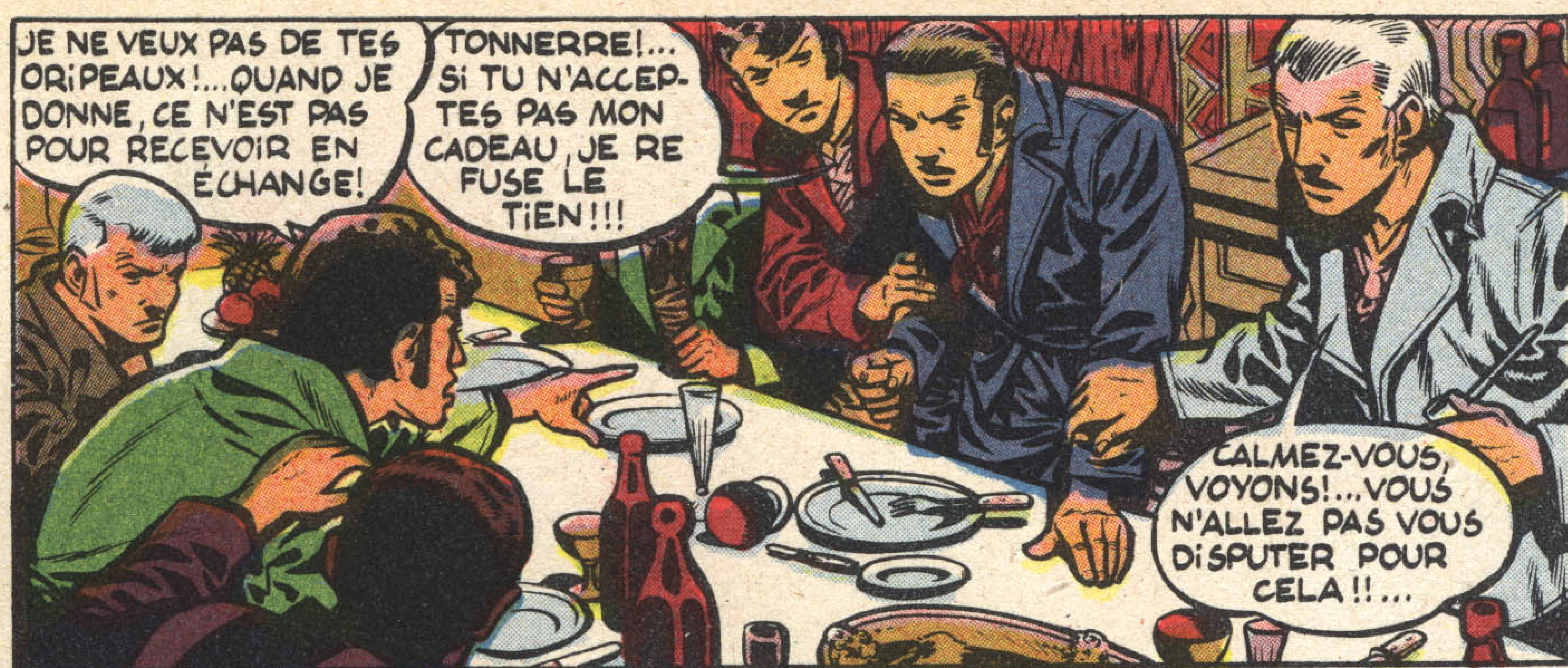
D'OU VIENT CETTE EXPRESSION ?

FAIRE RIPAILLE

Il y avait au XVe siècle un certain Amédée, comte de Savoie, qui devint pape sous le nom de Félix V. Mais en 1449, il renonça à la tiare pontificale et se retira dans son château, au bord du lac de Genève.

Pour se consoler de n'être plus qu'un simple laïc, Amédée de Savoie, ex-Félix V, se mit à organiser des banquets fastueux et grandioses et fit bombance de telle sorte que la chose en devint légendaire. Or, le château des comtes de Savoie s'appelait le Château de Ripaille — et de cette vieille histoire, il reste un souvenir durable dans la langue : on dit FAIRE RIPAILLE et même RIPAILLER pour dire « faire bonne chère sans discrétion »...











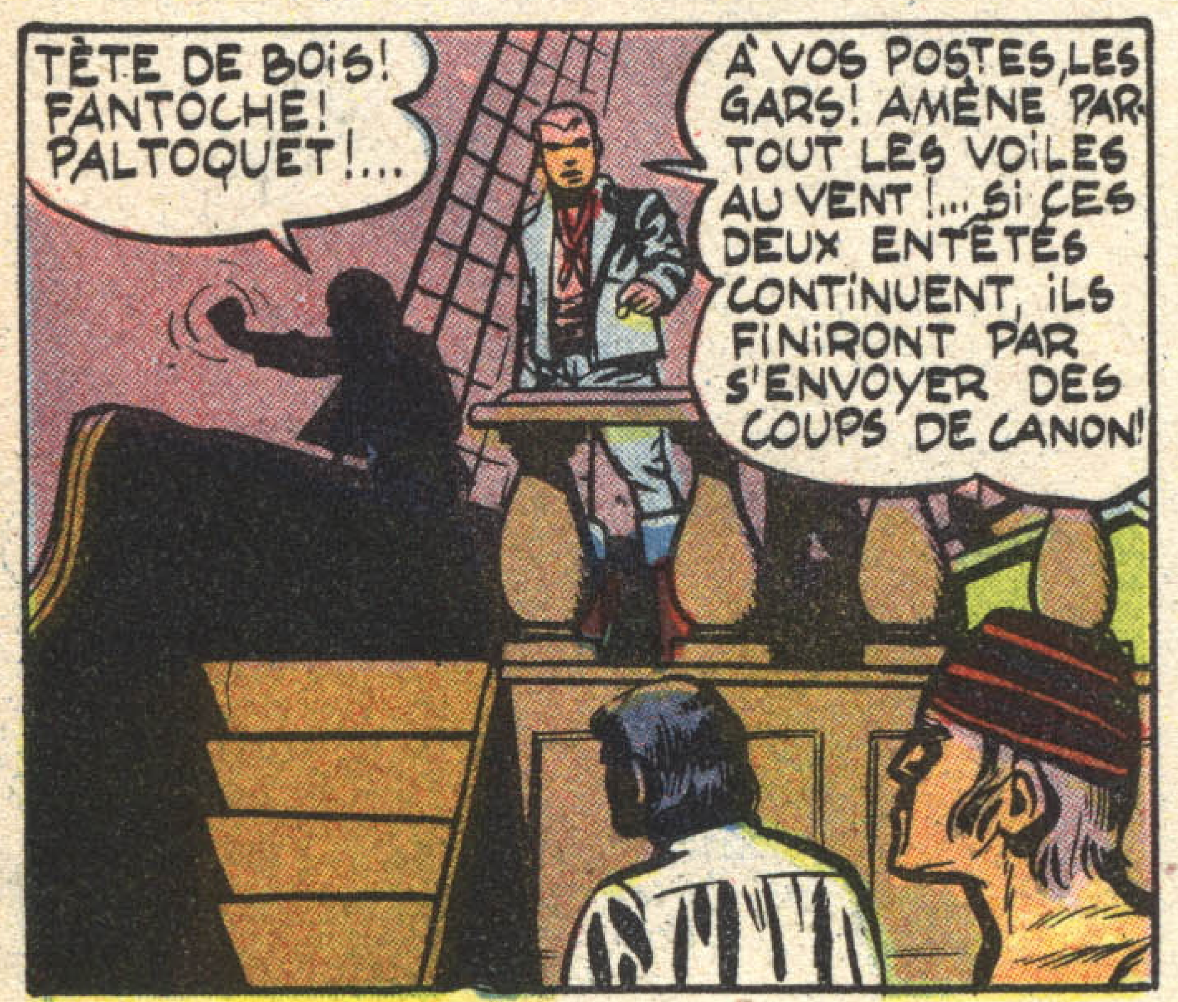


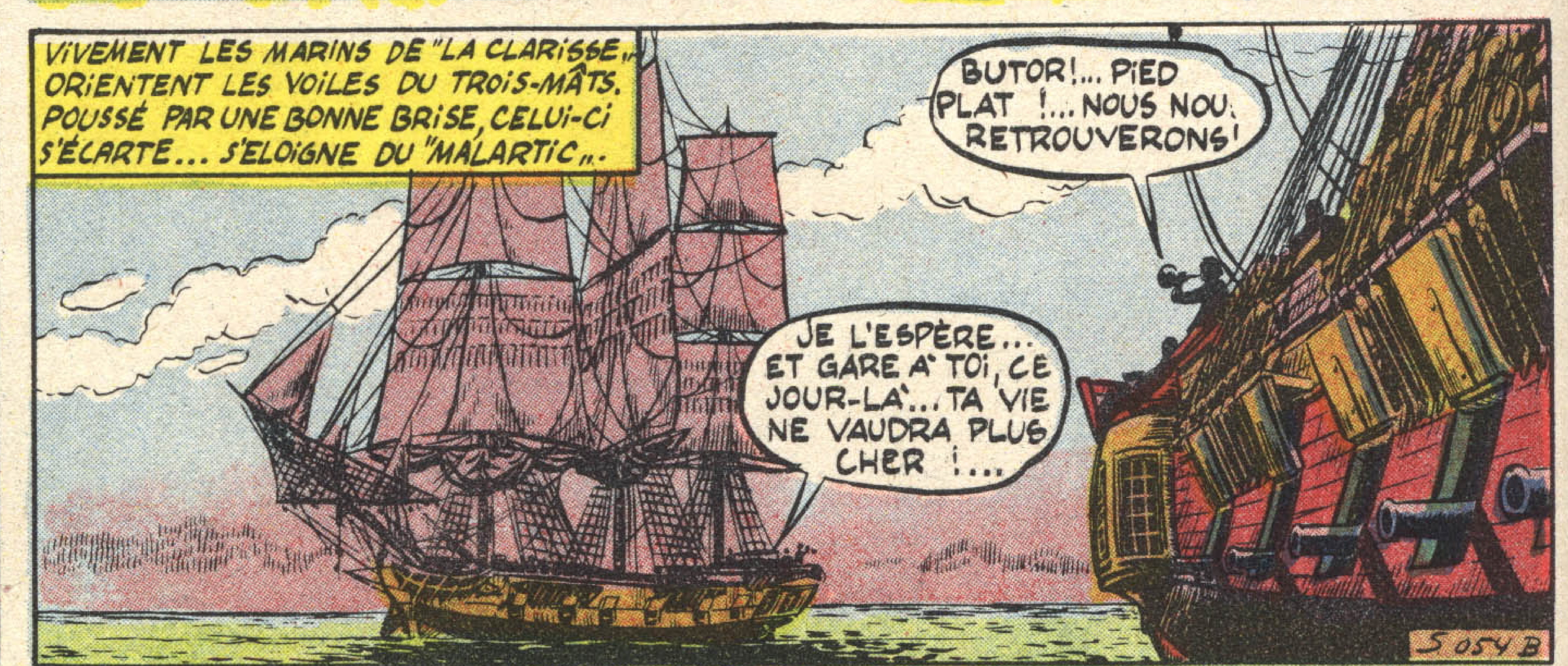












Imprimé en Belgique aux Editions J. DUPUIS, Fils & Cie, Marcinelle.